

LA  
I V D I T H D E  
G. D E S A L V S T E,  
S E I G N E V R D V  
B A R T A S.

*Recuë, & augmentee d'Argumens, Sommaires,  
& Annotations.*

A Madame MARGVERITE de FRANCE,  
Royne de Nauarre.



A P A R I S,

Pour Michel Gadouilleau, demeurant au clos  
Bruneau, à la Corne de Cerf.

M. D. LXXXV.

---

*Avec Priuilege du Roy.*

CATALOGVE DES  
OEUVRES SVIVANTS.

*La Judith, diuisee en six liures.*

*L'Vranie, ou Muse celeste.*

*Le Triomphe de la Foy, reparti en quatre chants.*

*Poeme dressé pour l'accueil de la Royne de Nauarre, faisant son entree à Nerac, auquel trois Nymphes debattent qui aura l'honneur de saluer sa Maieité.*



A

MADAME MARGVE-  
RITE DE FRANCE ROY-  
NE DE NAVARRE.



MADAME, parmi tant de milliers d'hommes, qui tressaillēt d'aïse à vostre venue en ces quartiers si longuement desirée: pour n'estre seul qui les mains vuides se presentast à vostre Maïesté, ie vous offre ce liure : ou plustost ie vous donne de vos dons, & vous offre de vos biens. Car ces premiers fruits, tous tels qu'ils sōt, ont prins racine & croissance en vostre champ: tant pource que la naissance m'a fait naturel suiet, & l'election volontaire seruiteur du Roy de Navarre vostre mary: que pout ce qu'estant encore es angoisseuses tranches de cest enfantement, par le conseil de Monseigneur de Pibrac (personne aussi rare que la France en ait iamais porté) ie vous choisi pour marrine, & ietray l'œil sur vous, comme sur ma fauorable Lucine. Mais quelques iours apres que cest auorton eust veu le Soleil, & que le temps eust desbandé mes yeux, que la demesuree & flatueuse affectiō que chacū porte à sa geniture, tenoit vn peu sillez: ie cōmençay d'auoir vergōgne & pitié tout ensemble de sa laideur. Tellement que tant s'en faut que i'eusse la hardiesse de comparoistre deuant vous avec vn present si peu respondant & à vostre grandeur, & à l'esperance paternel: qu'à peine peux ie cōtenir mes mains desireuses

A ij

4  
d'abolir en vn moment ce qui auoit esté elaboré avec plusieurs veilles & trauaux. Or comme les iugemens des hommes sont infiniment diuers, il est auenu que mō petit *Æsop*e avec toute sa deformité a trouué grace enuers plusieurs. Mais cognoissant biē que l'auis de quelques particuliers (& peut estre trop affectionnez en mon endroit) est vn trop de bile fondemēt pour y surbastir vne gloire solide: & ne pouuant plus résister à l'importunité des Imprimeurs, plus soigneux de leur profit, que du public, qui tout cōtrefait qu'il estoit, l'eussent plusieurs fois sans mon opposition, remis en lumiere, i'ay esté cōtraint d'employer quelques iours à l'habiller vn peu plus proprement, & luy enseigner ie ne sçay quel entregent, pour luy faire voir son monde, avec plus de faueur, & moins de honte de son pere. Et ie ne doute point qu'il ne soit bien venu par tout, s'il est seulement armé du fauf-cōduit de vostre faueur. Car outre vne infinité de graces & d'ame & de corps, qui luisent en vous, chacun admire à bon droit ce iugement exquis, qui vous fait nō seulement discerner liures dignes de vie, d'avec ceux qui sont nez vn peu en despit des Muses, prisant grandement les auteurs de ceux-là, & par vn humain accueil accourageāt à mieux faire les auteurs de ceux-ci: ains encor (pour l'incroyable cognoissance que vous auez des affaires d'estat) rend digne vostre main de plusieurs sceptres, vostre teste de plusieurs couronnes, & vostre esprit de l'administratiō de plusieurs Empires. Certes le Jardin de la France a tousiours porté de belles fleurs: mais de nostre memoire il a produit trois Marguerites, qui ont honoré de leur beauté, soustenu de leur vertu, & parfumé de leur odeur toute l'Europe. Toutefois la mort, enuieuse de nostre bon-heur, nous a pieçà raui les deux. Et maintenant ceste seule consolation nous reste, qu'elles semblent reuiure en vous, comme non moins heritiere de toutes les deux, que du diademe & throsne de l'autre. Et ie prie celuy qui tient en sa main le cœur des Rois, qu'il vous face passer de loin en toute sorte de louanges, ces deux rares hōneurs de leur sexe, & miracles de cest âge: afin que toute la Guyēne, ou plustost toute la France, iouisse avec

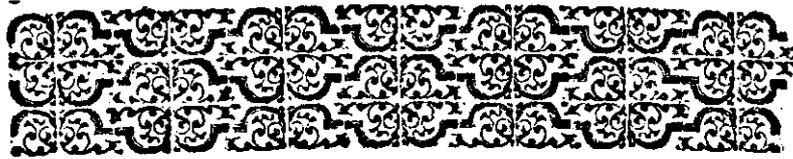
vn heureux repos des fruits de vostre vertu. Le sçay bien, Madame, que trouuerez en cest ouurage beaucoup à redire. Car tât s'en faut qu'il puisse contenter les plus delicates oreilles, qu'il ne peut mesme satisfaire à son auteur. L'auouë que son stile marche d'vn pied mal assuré: que les inuentions en sont froides: & que les phrasés ressentent vn peu mon naturel ramage. Mais ie vous supplie considerer, que la pluspart de ces Poëmes ont esté par moy composez presque en mon enfance, ainsi que beaucoup de gens d'honneur qui les m'ont, il y a plus de 12. ans, ouy reciter, porteront témoignage. Et d'auantage comme les fruits, qui viennent auant-saison, bien que nez d'vn bon tige, sont aigres: & les vins produits par vne ieune vigne, sont communemēt foibles, & de peu de garde: qu'il ne se peut faire qu'vn Escriuain, pour bien auisé qu'il soit, ne laisse en ses monumens quelque apparence de son aage. Il y a bien plus, que ma destinee & la calamité de mon siecle m'ayant appellé à autre professiō que celle des lettres: nul ne se doit esbahir si ie ne puis suyure, que de bien loin, ces excellens esprits, qui n'ont autre but qu'honorer la Frâce par l'immortel labour de leurs plumes. Cependāt, Madame, il vous plaira l'accepter pour vostre, & i'espere que le temps luy produira quelque frere, qui né sous meilleur astre, & plus soigneusement institué par son pere, sera trouué digne Ambassadeur de vostre gloire fameuse.

6  
ADVERTISSEMENT AV  
LECTEUR.

**A** Mi Lecteur, m'ayant esté cōmandé il y a environ quatorze  
ans, par feu tres-illustre & tresvertueuse Princeſſe Ieanne  
Royne de Navarre, de rediger l'histoire de Iudith en forme  
de poeme Epique: ie n'ay pu tant ſuiui l'ordre, ou la phrase du texte de  
la Bible, comme i'ay taſché ſans toutesfois m'eſlongner de la verité de  
l'histoire, d'imiter Homere en ſon Iliade, Virgile en ſon Aeneide, qu'au-  
tres qui nous ont laiſſé des ouvrages de ſemblable eſtoffe: & ce pour en  
rendre de tant plus mon œuvre delectable. Que ſi l'effect n'a reſpondu  
à mō deſir, ie te ſupplie reiecter la coulpe ſur celle qui m'a propoſé vn ſi  
ſterile ſuiet: & non ſur moy, qui ne luy pouuois honneſtement deſobeir.  
Tant y a que cōme eſtât le premier de la Frãce, qui par vn iuſte Poeme  
ay traité en noſtre langue des choſes ſacrées, i'espere receuoir de ta gra-  
ce quelque excuſe, veu que les choſes de ſi grand poids ne peuuent eſtre  
& commencees, & parfaites tout enſemble. Et que ſi tu ne loues ny  
mon ſtyle, ny mon artifice, pour le moins ſeras tu contrainct de louer  
mes honneſtes efforts, & le ſainct deſir que i'ay de voir à mon exēple  
la ieuneſſe Françoisē occupee à ſi ſainct exercice. Ie ne veux oublier  
que ceux-là m'ont grand tort, qui penſent qu'en deſcrivant la cata-  
ſtrophe de ceſte hiſtoire vrayement tragique, ie me ſoy rendu volonta-  
re Auocat de ces eſprits brouillōs & ſeditieux, qui pour ſeruir à leurs  
paſſions, temerairement & d'un mouuement priuē coniuèrent contre  
la vie des Princes, qui pour leurs cruantez, exactions inſupportables,  
& debordemens domeſtiques, ſe ſont comme degradez du venerable  
& ſacré tiltre de Royauté. Car tāt ſ'en faut que i'eſtime que ceſt exēple  
& ſes ſemblables doyent eſtre tirez en conſequence: que meſme ie me  
perſuadē que l'acte d'Abod, de Iael, & de Iudith, qui ſous couleur d'o-  
beiffance, & pretexte d'amitié, ietterent leurs mains vengeresses ſur E-  
glō, Sizarre, & Holoferne, euſt eſté digne de cent potēces, cent feux, &  
cent roues, ſ'ils n'euffent eſté peculièrment choiſis de Dieu pour deſlier  
les chaines, & rōpre les ceps, qui retenoiēt le peuple Hebreu en vne ſer-  
uitude plus qu'Egyptienne, voire expreſſement appellez pour faire  
mourir ces Tyrans d'une mort autant ignominieufe, que leur vie auoit  
eſté meſchāte & abominable. Mais pource que ceſte queſtiō eſt ſi diffici-  
le qu'elle ne peut eſtre expliquée en peu de paroles, & que mon cerueau

7

est trop debile pour vne si haute entreprise, ie la venuoye à ceux qui ont employé beaucoup plus d'huile & de temps à feuilletter les volumes sacrez, que ie n'ay fait pour encores. Il me suffira pour ce coup d'admonester le Lecteur, de n'attenter rien, sans vne claire & indubitable vocation sur la vie de ceux que Dieu a esleué sur nous. Et sur tout de n'abuser de l'hospitalité, amitié paternelle, & autres saints liens, pour donner lieu à ses frenetiques opinions, & abolir vne pretendue Tyrannie. Quand a mon Triomphe de la Foy, ie sçay qu'il sera trouue maque & imparfait. Mais ie m'assure que tous hommes de bon iugement reconnoistront que de propos deliberé i'ay obmis plusieurs choses, pour n'aigrir par un style partial & enuenuimé, les esprits des hommes de ce siecle, qui sont assez, & par trop aigris à cause des presentes controuerses de la Religio: lesquelles ie desire voir non seulement esteintes, ains mesme enseuelies sous vn eternal oubli. Je ne doute point aussi que plusieurs ne trouuent le long denombrement que ie fay des amis & ennemis de la Foy, non seulement ennuyeux, ains aussi fort eslogne de la façon d'escrire des Poetes. Mais ie les prie croire, qu'il m'a esté beaucoup plus fascheux d'enfiler en mes vers ces noms propres, quil ne leur sçauroit estre fascheux de les lire: & que d'autre part ayant Petrarque pour patre, ie ne me soucie pas beaucoup de leurs reprehensions. I'auoy aussi à te dire que i'ay dressé le discours de mon Vranie, non tant pour taxer les œuvres d'autruy, que pour defendre les miennes cõtre deux fort differentes sortes d'hommes, dont les vns sont si deprauez, qu'ils ne peuvent rien ouyr qui ne soit du tout profane: & les autres sont si superstitieux, qu'ils font coescience, non seulement de scrire, ains mesme de lire les choses sacrees en vers, pensant que l'assemblément & iointure de leurs syllabes est si contrainte, qu'il est impossible que le sens n'en soit peruertit, ou pour le moins obscurci grandement. Or si ie cognoy que ce mien coup d'essay te soit agreable, ie poursuiray avec plus grande allegresse la carriere commencee: & feray en sorte, que tu ne te repentiras de ton indulgence, ny moy de ma peine. Mais s'il aduient au contraire, ie me garderay d'orenavant d'estaler mes menues denrees en cest ample Theatre de la France, où il y a presque autant de Iugemens, comme de Spectateurs. A DIEU.



ARGVMENT DE LA  
IVDITH DE GVILLAVME  
DE SALVSTE, SEIGNEVR.  
DV BARTAS.

PAR S. G. S.

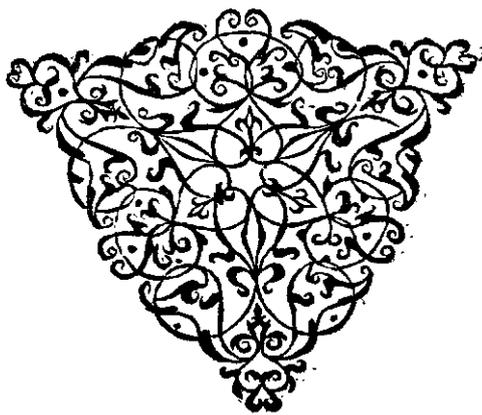
**L**es liures Apocryphes (du nôbre desquels est ce-  
luy de Iudith) sont de deux sortes: car es vns sont  
proposez diuers enseignemens aux hommes pour  
la conduite de leur vie, comme en la Sapience, &  
en l'Ecclesiastique nômémêt. Es autres l'on void desrecits  
de choses auenues, comme sous les Machabees: ou que l'on  
estime auoir esté faites, & dont les doctes ne sont pas d'ac-  
cord. Comme pour exemple plusieurs tiennent que le liure  
de Iudith est vne allegorie perpetuelle du combat & de la  
victoire de l'Eglise sur ses ennemis, & que quelque person-  
nage desirât consoler les fideles affigez a dressé de sô inuen-  
tion vn poëme entier en forme historique, pour en rendre  
la lecture plus aisee & plaisante. D'autres estiment ce qui est  
recité du fait de Iudith estre aduenu à la verité. Les vns &  
les autres ont leurs raisons, desquelles ie n'entrepen rié re-  
fouldre pour le present, & encores que l'encline plus à l'avis  
des premiers, toutesfois ie mettray en auant ce qui peut fa-  
uoriser à l'autre opinion, & ce que l'on escrit de ceste histoi-  
re, pour rendre le docte poëme du Sieur du Bartas encores  
plus aggreable, si tant est que ceci puisse donner lustre à vn  
œuure si excellent que le sien. Saint Hierosme estime que  
le liure de Iudith a esté escrit en Hebrieu, & dit en auoir  
eu vn exemplaire en langue Caldeenne: ce qui a peu estre  
fait

fait par la diligence de quelque Iuif, amy de son païs, & pour fortifier les siens sous beaucoup d'espreuues par où ils sont passez, sur tout apres la resurrection de Iesus Christ. Mais c'est merueille qu'en l'Eglise Iudaïque & Chrestienne ne soit rien demeuré en Hebrieu d'une hilloire si memorable, & que Iosephe, qui loue si haut sa natiō, n'en ait sonné mot. Or le stile, l'oubliance de l'historien, & mesme son insuffisance en quelques endroits, avecques la deduction des matieres, monstrēt assez que ce liure n'est pas du nombre des Canoniques, & neantmoins est de bon usage à ceux qui s'en scauent aider comme il appartient. Pour reuenir à ceux qui ont tenu que ce fust vn recit de choses auenues. Sainct Augustin, au sixiesme ch. du dixhuitiesme liure de la Cité de Dieu, dit que Nebucadnezar nommé au premiet chapitre, & qui despescha Holoferne pour guerroyer les Iuifs, estoit Cambyses fils de Cyrus Roy de Perse: & qu'Arphaxat fut vn certain Arbactus, par les menes duquel les Medes se reuolterēt, & bāderent contre les Perses, lors qu'ō ouit les nouvelles de la defaite de Cyrus & de sō armee par Tomyris Royne des messagetes. Beda voulant confermer ceste opinion, dit que les Hebrieux appelloient Cambyfes Nebucadnezar second du nom. Mais le calcul des tēps a fait reietter cest auis par d'autres, qui prouuent que Cambyfes n'a pas regné si longuemēt, ioint qu'il ne seroit pas appellé Roy des Assyriens. Quelques autres suyuant l'auis de Philo, ont rapporté cela à Darius fils d'Hystaspes, ce qui n'a esté nō plus approuué, cōme ne s'accordāt aux autres hilloires de la Bible, & Ninie ayāt esté ruinee par Astyages long temps auāt que Darius cōmandast. Le troiesime auis, suiui par quelques modernes, est que le nō de Nebucadnezar ayant esté cōmun aux Roys de Baby lōne, celui dōt le liu. de Iudith parle, seroit Merodac Balam ayeul du pere de ce grād Nebucadnezar, sous qui Daniel & ses compagnons, avecques le peuple de la derniere captiuité, demurerent en Babylonne. Ce Merodac print prisonnier Manasses, & l'emmena en Babylonne, où il regnoit, & depuis fut aussi Roy d'Assyrie, apres Assarhaddō

fils de Sēnacherib. Ayant desfait Arphaxad qu'ils appellēt Artecarmis, domināt sur vne partie des Medes, & deioces sur l'autre, il commit Holoferne pour courir sus à ceux, qui ne luy auoient assisté en ceste guerre, entre lesquels estoiet les Iuifs, dōt s'ensuiuit ce qui est deduit amplemēt en seize chapitres du liure de Iudith. Laisant ces cōiectures au iugement du lecteur, attēdu que nostre foy n'est appuyee sur les choses cōtenues en tels escrits, ains sur les liures Canoniques des Prophetes, & Apostres, ie me cōtenteray de proposer icy en trois lignes tout le cōtenu és six liures de nostre poete, laissant les particularitez remarquees és sōmaires de chacun d'iceux, & és annotations en mariage. Ainsi donc, Nebucadnezar Roy d'Assyrie ayāt enuoyé Holoferne son Lieutenant general avecques grādes forces enuahir la Iudee, & iceluy s'estant campé deuant Bethulie (qu'aucuns pensent estre celle, dont est fait mention au dixhuitiesme chapitre de Iosué, versets dixneufiesme, & vingt & vniesme nommee Bethhagla, appartenāt à la lignee de Bēiamin & d'Ephrain) les assiegez reduits à grāde extremité, & sur le point d'entrer en cōpositiō avec l'ēnemi, Iudith fille de Merari, vefue de Manassé, de la lignee de Simeon, fort avec sa seruāte, est mencee au pavillon d'Holoferne, où ayāt seiourné peu de iours, paissant cest homme d'excuses, attend l'occasion d'vne nuit, en laquelle il s'ēyure, puis s'ēdort du dernier sommeil: car Iudith luy tranche la teste, se retire à sauueté vers les assiegez, qui prenans courage, courent sus aux assiegeans, lesquels estonnez de la mort tragique de leur chef, se desbandent, sont poursuiuis & exterminéz, dont s'ensuit la deliurance de Bethulie, & de toute la Iudee, à la gloire de Dieu, & à la louange de Iudith son excellent instrument. Nostre poète descrit ceste histoire en six liures entiers, avec l'artifice requis tout esprit qui veut faire ouurage de duree, enrichissant ses discours, & y obseruant la garce requise en narrations, digressiōs, reprises, liaisons, descriptions, representations, & figures poetiques, avec epithetes, noms, & mots d'eslite, conuenables à la matiere qu'il traite. Sur tout il met les choses comme

II  
deuât les yeux, esmouuant les affectiōs d'vne singuliere ad-  
dresse, tesmoignage d'vn grād heur, & de la rare faueur des  
Muses, sur tout en vn long œuure, où les plus habiles sō-  
meillent quelquefois. Quand au profit qu'on peut tirer de  
ce poëme plaisât à merueilles (& orné d'infinis beaux traits  
qui y apparoissent) specialement à ceux qui ont manié les  
poëtes Grecs & Latins, Homere & Virgile, entre autres i'ay  
tasché d'ẽ marquer quelque chose pour le soulagemēt des  
moins exercez, sur tout en faueur des gens de biẽ, afin que  
la belle poësie du Sieur du Barras, que i'honore comme vn  
des plus nobles nourrissons que la Muse celeste ait donné  
à l'Europe en ce dernier aage, soit cheric de plus en plus,  
comme elle le merite. Si ce que i'ay fait sur ceste premiere  
partie de ses œuures, & sur sa Sepmaine ausi, ne luy des-  
plaist: & que le lecteur en reçoie quelque soulagemēt, ce  
me sera vn cōmandement secret pour passer outre, si Dieu  
le veut, & presenter quelque chose de plus exquis en vne  
autre edition.

B ij





PREMIER LIVRE DE  
LA IVDITH DE G. DE  
SALVSTE SEIGNEVR DV  
BARTAS.

SOMMAIRE.



**H**OLOFERNE, Lieutenant general & Chef de l'armée de Nebucadnezar, Roy des Assyriens, s'estant mis en campagne pour dompter diuers peuples, & entre les autres celuy des Iuifs, toute la natiõ est faisie de grande frayeur, à cause des cruauitez que commettoient les ennemis. Or, comme il auient en tels bruits de guerre, tout le corps du peuple est esbranslé, les vns se sauuans es cachettes, que la peur fait trouuer plus commodes, les autres attendás en perplexité quelque triste & tragique euenemēt, les mieux instruits inuoquent Dieu. Sur ce Ioachin souverain Sacrificateur, & en ces tēps là gouverneur du peuple, par lettres & commandemēs expres, rappelle ceux qui s'estoient escartez, & les fait reuenir en Ierusalé, où en presēce des Leuites se fait vn sacrifice, & vne priere solennelle à Dieu, pour destourner son ire, & attirer sa misericorde sur les Iuifs. Quoy fait, les principaux de Iudee entrent en cõseil & sõt priez par Ioachin d'auiser à ce qui est expediēt, & auoir la gloire de Dieu, & l'amour de la patrie en plus grãde recommandatiõ, que nulle autre chose. Le premier qui opine, homme couuert, & fauorisant aux ennemis, cõseille qu'on se rende à Holoferne, l'appellant Prince gracieux à

ceux qui flechissoient, & inulneible par armes. Mais le second reuelant le propos de cest hypocrite, qui ne faisoit comme point de cas de l'abolitiō des loix de Dieu, & la desolation des familles, exposees à la merci de gens sans foy, mōstre qu'il ne faut (pour danger de mal quelconque qui en puisse auenir au corps) receuoir celuy qui vouloit establir son maistre au throsne du vray Dieu, & faire regner vn mal-heureux, confit en toutes sortes de vices, pour bannir pieté, & toutes vertus. Que s'il auenoit à la natiō d'estre exterminée pour la vraye religiō, Dieu seroit plus honoré en la mort des Iuifs, qu'il n'auoit esté en leur vie. Qu'il valoit trop mieux mourir Hebrieu, que viure payc̃: & libre, qu'esclau: brief qu'ō deuoit preferer l'honneur & le deuoir, à la crainte & à vne vaine esperance d'allonger ses iours. Ceste harangue encourage toute la compagnie, dont Ioachin remercie Dieu, & se resoluāt à vne iuste defence, pour la cōseruation du seruice de Dieu, de la liberté de la natiō, & de la vie des innocens, contre la tyrannique inuasion de l'infidele, de part sagement les gouuernemens & villes à personnes propres, qui se retirent aux places à eux assignees, chacun en son endroit, se preparant à la guerre avec peine, & allegresse diligente.

**E** chante les vertus d'vne vaillante Veuue,  
 Qui pour sauuer Iacob, trempa le iuste glaiue  
 Dans l'infidele sang du Prince Assyrien,  
 Qui tenoit assiéé le mur Bethulien.  
 Toy, qui pour garantir ton Isaac de la rage  
 Du peuple incirconcis, aceras le courage  
 De la foible Judith d'vne masse vigueur,  
 D'un transport tout sacré, fay moy grossir le cœur:  
 Des rais de ton Esprit mon esprit illumine,  
 Donne moy de traiter matiere si diuine,

Propositiō  
 & sommaire  
 de l'œu-  
 ure.

Inuocation  
 du nom du  
 vray Dieu.

*D'un style non humain: à fin que le lecteur  
En recoiue profit, toy los, ioye l'auteur.*

Dedicace  
de ce poe-  
me à la Roi-  
ne de Nauar-  
re.

*Et tandis que i'ourdy vne plus riche toile,  
Espoir des bons esprits, & favorable estoile  
Qui luis au mesme ciel, où n'aguere luisoit  
Cest astre qui, benin, mes vers fauorisoit,  
Fille du grand HENRY, & compagne pudique  
D'un autre grād HENRY, ô MARGVERITE unique,  
Qui decore la France, oy ma Muse qui dit  
Tes beautez & vertus sous le nom de Judith.*

Auāt-pro-  
pos, seruāt  
de prepara-  
tif aux dif-  
cours sui-  
uans.

Compa-  
raison.

*ISRAEL iouissoit d'un bien-heureux repos,  
Seillonant sans danger de sa terre le dos,  
Qui de poignans chardons septante ans herissee,  
Par le contre trenchant n'auoit esté blecee:  
Quand Dieu, qui par l'aigreur d'un iuste chatiment  
Souuent resueille ceux qu'il aime chèrement,  
De peur que la longueur d'une paix ne les face  
Semblables au cheual, dont la guerriere audace  
Se perd dedans l'estable, & qui, pour trop de iours  
Demeurer en repos, se fait lasche & rebours:  
Couure leurs champs feconds de tant d'hommes de guerre,  
Que leurs traits decochez faisoient ombre à la terre:*

Narration.

Holoferne  
se met en  
campagne,  
dont s'en-  
suit le siege,  
la deliurace  
de Bethulie,  
& la mort  
du Tyran.

*Que leur ost herissé de picques & de dards  
Sembloit vn bois touffu. que sous leurs estendards  
Marchoient tant de mortels, qu'ils espruisoient les ondes  
Qui par le riche Isaac, murmurent vagabondes:  
Si que le clair Iordain sous son limon seché.  
De honte rougissant tenoit son chef caché:  
Et, tari, ne pouuoit dedans la mer profonde,  
Pour payer son tribut, conduire vne seul onde.*

*A peine auoit encor le bruslé moissonneur  
 Despouillé les sillons de leur plus riche honneur:  
 A peine auoit encor le glaneur amassees  
 Les reliques des grains par le scieur laissees:  
 Et le fleau brisé-espice à peine commençoit  
 Dans l'aire retentir: que Iacob apperçoit,  
 Qu'Holoferne, forçant ses peu-seures frontieres,  
 Noye ia ses guerets de sanglantes riuieres:  
 Que, fier, il ne pardonne au sexe feminin,  
 Qu'il haste des vieillards la trop hastiue fin,  
 Et que les enfans qui pendent aux mammelles,  
 N'eschapent la fureur de ses bandes cruelles.*

*Comme vn troupeau d'aigreaux qui void sortir d'un bois* Comparai-  
son propre.  
*Vn loup qui l'a iadis effroyé mille fois,  
 Ne pense à se defendre, ains s'espard par les landes,  
 Faisant en vn moment d'vne bande cent bandes:  
 Les fils d'Isaac, cuidant que ce Tyran felon  
 Auec son ost desia leur pressast le talon,  
 S'enfuyent escartez dans les roches plus creuses,  
 Es haliers plus poignants, és forests plus ombreuses.*

*Le pasteur n'yant plus souci de son troupeau,  
 Estonné fuit la mort sur vn aspre coupeau.  
 L'artisan reiettant ses outils mehaniques,  
 Et l'auare marchand oubliant ses trafiques  
 Logent plus seurement dans vn antre moussé,  
 Que dans le clos guerrier d'un rempart terrassé,  
 Et les plus grands seigneurs trouuent plus asseurees  
 Les tanières des loups, que leurs maisons dorees.  
 La crainte, ministrant des aisles aux vieillards,  
 Sur les monts plus aigus les fait monter gaillards.*

Descriptio  
 de la misè-  
 re des guer-  
 res.

La crainte fait porter aux meres esperdues  
 Leurs biens-aymez berceaux pres des bisarres nues:  
 La crainte fait courir, comme dains, par les champs  
 Les foibles enfans à quatre pieds marchans:  
 On n'entend rien par tout que cris espouventables,  
 Pitoyables regrets, hurlemens effroyables.

Prieres des  
 Juifs escar-  
 tez, mon  
 stras par où  
 il faut com-  
 mēcer pour  
 trouver re-  
 mede aux  
 plus cōfuses  
 confusions.

O seigneur, disent-ils, veux-tu donc contre nous  
 Tout-iour tout-iour lancer les dards de ton courroux?  
 Veux-tu que derechef l'idolatre Chaldee  
 Sous vn ioug tyrannique accable ta Judee?  
 Veux-tu que derechef iettonnent les buissons  
 Sur les monceaux pierreux de nos cheutes maisons?  
 Veux-tu qu'encor le feu sacrilege deuore  
 Le Palais sacré-saint, où ton Iacob t'adore?  
 Ce pendant Ioachin, qui grand Prestre de Dieu  
 Commandoit en ce temps à tout le peuple Hebreu,  
 Fait ainsi qu'un Pilote expert au nauigage,  
 Que si tôt que le Ciel le menace d'orage,  
 N'accroist par son effroy l'effroy des matelots  
 Et sa nef n'abandonne à la merci des flots:  
 Ains sa peur dissimule, opposant à Boree  
 Et sa force, & son art, d'une face assuree.  
 Car soudain despechant cent & cent messagers  
 Vers les cachots obscurs, où les proches dangers  
 Tenoient Iacob mussé, prie, exhorte, commande  
 Que subit vn chacun dans Solyme se rende.

La pieté,  
 n'abolit  
 point, ains  
 recueille la  
 prudence  
 cōtagieuse,  
 & la pouffe  
 en besoi-  
 gne.

Description  
 du premier  
 & second  
 temple de  
 Ierusalem.

Depuis que l'Eternel sa sainte Loy donna  
 Sur le sacré sommet de l'Arabe Sina,  
 L'Arche qui contenoit beaucoup plus de sagesse  
 En deux pierreux tableaux, que la subtile Grece,

Et

Et le peuple Romain n'en ont iamais compris  
 Dedans l'infinité de leurs doctes escrits,  
 Erroit par-cy, par-là, de lignee en lignee,  
 Sans trouver en Iacob quelque place asseuree:  
 Et quelquefois, ô crime ! elle estoit le butin  
 Des sacrileges mains du cruel Philistin:  
 Jusqu'au iour bien-heureux que la race Iesse  
 La logea pour iamais au fort de Iebusee.

Mais d'autant que David auoit encor les mains  
 Toutes teintes du sang d'innombrables humains,  
 Le Roy de paix voulut qu'un grand Roy pacifique  
 Bastit en temps de paix son palais magnifique,  
 Son palais, qui sembloit d'un front audacieux  
 Et mespriser la terre, & menacer les cieux:  
 Jusqu'au iour mal-heureux qu'un tyran execrable,  
 D'impieté, de nom, & de faits tout semblable  
 Au Roy de ce tyran, d'un si beau bastiment,  
 Forcené, descouurit le sacré fondement,  
 Et bien long temps apres d'Abram la sainte race,  
 Du Tygre aux vistes flots quittant la riue grasse,  
 Assiegee d'effrois, rebastit en ce lieu  
 Les murs tant renommez de la cité de Dieu.  
 Car combien qu'elle fust à l'autre autant esgale,  
 Comme aux superbes tours d'une maison royale  
 Est esgal l'humble toict du Schenite pasteur,  
 Sa grandeur toutesfois, sa beauté, sa hauteur,  
 Obscurcissoient l'honneur des pointes de Pharie,  
 Du temple Ephesien, du Tombeau de Carie,  
 Du Rhodien Colosse, & des murs Chaldeans  
 Bastis par Semirame aux bords Euphrateans.

*Aussi l'art merueilleux de cest orgueilleux temple  
 Seruit à Ctesiphon de modelle & d'exemple:  
 De Lysippe il conduit l'ingenieux cizeau:  
 Et d'Appelle guida l'industrioux pinceau.*

Quand le danger croist, le desir d'y trouuer remede doit croistre aussi.

*Là dedans de Iacob les lignees deuotes  
 Retraittes en Salem, s'assemblent à grand flotes:  
 Ainsi que quand le ciel ses escluses ouurant,  
 D'un grand rauage d'eaux va la terre courant.  
 Les ruisseaux qui, bruyans, de diuers monts descendent,  
 D'un cours impetueux en vn fleuve serendent.*

Les principaux d'être le peuple, spécialement ceux qui ont à veiller sur les ames, doyuent recourir à Dieu les premiers, & en particulier & en public, au temps de l'affliction.

*Mais Iudith au milieu de la troupe reluit,  
 Comme Phœbe parmi les lampes de la nuit:  
 Car il semble que Dieu ait ses beautez moulees  
 Sur le moule plus beau des plus belles Jdees.  
 A donc le grand Pontife assisté des neueux  
 Du grand Eleazar, Prestre, dont les cheueux  
 N'auoyent esté rongnez, vne mitre emperlee  
 Pose deuotement sur sa perruque huilee:  
 Et d'un linge sacré, qui a ses riches bords  
 Frangez de cloches d'or, couure son sacré corps,  
 Puis brusle en holocauste, & tue en sacrifice  
 Maint bouc, maint aiglelet, maint veau, mainte genisse,  
 Teignant avec leur sang les cornes de l'autel,  
 Et sa voix esleuant prie ainsi l'Immortel.*

Les prieres doyuent estre accommodees aux necessitez qui se presentent, & fondees sur la condamnatiõ

*Nous ne comparoissions, ó Dieu des exercites,  
 Deuant toy, pour produire un caier de merites,  
 Et protester qu'à tort ton bras va menaçant  
 D'un fleau si rigoureux ton Jacob innocent:  
 Ainçois pour confesser que nos enormes vices  
 Deuroyent estre punis de plus aspres supplices,*

DE LA IVDITH.

Si tu n'auois esgard à l'authentique accord  
 Avec Abram passé, & si faisant effort  
 A ta sainte bonté, ta seueré iustice  
 Vouloit ore esgaler au forfait le supplice.  
 Enocque donc, ô Dieu, nostre proces peu seur  
 Du siege de iustice au throsne de douceur:  
 Absous nous de tout crime: & loin, loin de nos testes  
 Escarte, ô Pere sainct, les prochaines tempestes.  
 Helas! que nous sert il que ta robuste main  
 Ait allegé nos cols de ce ioug inhumain,  
 Dont les Tyrans d'Assur ont greué mainte année  
 Sur les Tygrides bords l'Isaacide lignee:  
 S'il faut que ces beaux champs de nouueau cultiuez,  
 S'il faut que ces hostels freschement releuez,  
 S'il faut, ô grand douleur! que nos femmes plus belles,  
 Que nos tendres enfans, que nos chastes pucelles,  
 Soyent la solde d'Amon, & le riche butin  
 Du Perse, du Chaldee, & du Parthe mutin?  
 Et s'il faut qu'en nos iours dessus cest autel tombe  
 A l'honneur d'un faux Dieu maint souef Hecatombe?  
 Que si, las! tu ne veux auoir pitié de nous,  
 Sois au moins, ô bon Dieu, de ta gloire ialoux:  
 Au moins aye pitié de ce sainct Edifice,  
 Où autre Dieu que toy ne reçoit sacrifice,  
 Où autre Dieu que toy ne va iamais humant  
 La Panchaique odeur de l'encensoir fumant.  
 Destourne, ô Tout-puissant, les Chaldaïques torches  
 De ces voutes de cedre, & de ces riches porches.  
 Preserue ces plats d'or, ces cuues, ces bassins,  
 Des sacrileges doigts de nos cruels voisins.

19 de noz fautes, & sur le desir de voir le nô de Dieu glorié.

Pieté & iustice se tiennent par la main en tous affaires: mais il faut premierement se cōseiller & resoudre avec Dieu, puis s'aider de l'ame & du corps de l'homme.

*Et que la mort des boucs bruslez deuant ta face  
A ton saint iugement pour Isaac satisface.*

*L'office estant fini le peuple se depart,  
Et soudain Ioachim va retirer à part  
Les princes de Judée, & par vn tel langage  
Leur demande conseil contre le proche orage:  
Compagnons, si le feu de ce zele non feint  
Qui iadis vous brusloit, n'est point encore esteint,  
Si le soin de vos fils, si l'amour de vos femmes,  
Peurent onc esmouuoir les ames de voz ames,  
Et si dans vostre sein loge vn cœur genereux,  
Sus, faites le cognoistre en temps si malheureux:  
Car sans l'aide de Dieu, & sans vostre prudence  
C'est fait, c'est fait de nous, & de nostre semence:  
Et plus à son honneur les yeux de l'Immortel  
Du pole ne verront fumer ce saint autel.*

Les chefs  
doyent a-  
voir bon  
courage,  
& le donner  
aux autres  
de tout  
leur pou-  
voir.

*Tant que l'air est muet, si qu'à grand peine tremble  
Sous vn ciel tout serain la perruque du Tremble:  
Tant que la mer est calme, & que mille vaisseaux  
Glissent sans nul danger sur les dormantes eaux:  
Tant que les vents mutins sont enclos dans leurs grottes  
On ne peut pas iuger quels sont les bons Pilotes.  
Mais quand vn fort orage enfondre ore les naux  
Es abyssmes profonds des gouffres infernaux:  
Ores fait, bourdonnant, heurter & masts, & voiles  
Au plancher azuré des brillantes estoilles:  
Ores les va poussant contre vn cornu rocher:  
C'est alors qu'on cognoit la vertu du nocher.*

La vertu  
n'a vertu  
que quand  
elle est en  
peine.

*Helas donc ie vous pri, que la damnable enuie  
De conseruer ensemble honneur, & biens, & vie,*

V quoy  
Pourant  
viter les

DE LA IVDITH.

Ne vous face oublier le souci de ce lieu,  
 L'amour de la patrie, & la gloire de Dieu:  
 Ains, humbles, resignans le timon de vostre ame  
 Es mains de l'Eternel, & d'une sainte flame  
 Repurgeant vos esprits des brouillats vicieux,  
 Qui des plus clairs-voyans peuuent siller les yeux,  
 Proposez vn conseil au Seigneur agreable,  
 Vtile à tout Iacob, & à vous profitable.

Lors vn traistre vieillard, qui d'un noirastre fiel  
 Auoit plein l'estomach, & la bouche de miel,  
 Arrachant de ses yeux mainte larme hypocrite,  
 Desguise de tels mots sa volonté maudite.  
 La parole me faut, mes poils d'horreur se dressent,  
 Et mes tristes esprits mon triste corps delaisent,  
 Quand ie pense à part moy que ce tyran peruers,  
 Qui d'un sanglant deluge a noyé l'vniuers,  
 Approche, menaçant noz bastimens de flames,  
 Noz personnes de mort & de honte noz Dames:  
 Mais quand ie me souuiens du benin traictement  
 Que ce grand Prince a fait, non à ceux seulement  
 Qui priuez de raison, & plus brutaux que bestes,  
 Essperent leur salut des idoles muettes:  
 Ains à ceux, qui Zelez comme nous à la Loy,  
 Sont enfans d'Abraham, & de race, & de foy.  
 Et qui, bien-aisez, par humble obeissance  
 Ont rebouché le fer de sa iuste vengeance:  
 Je rens graces à Dieu, qui arme contre nous  
 Vn Prince aux fiers si fier, & aux humbles si doux,  
 Qu'il est autant aisé de le vaincre par larmes,  
 Comme il est mal aisé de le vaincre par armes.

21 grands, &  
 tous ceux  
 qui les con-  
 seillent en  
 téps de paix  
 & de guer-  
 re.

Image des  
 côteils hu-  
 mains, où  
 la trahison  
 parlant or-  
 dinairement  
 la premiere,  
 & criât le  
 plus haut  
 tâche de  
 fermer la  
 bouche à la  
 verité, & taf-  
 che entasser  
 confusions  
 sur confu-  
 sions.

Puis que donc nous pouuons ore eslire pour nous  
 La guerre ou le repos, sa grace ou son courroux,  
 Fermons l'œil aux dangers, n'imitons point, mal-sages,  
 De nos fols bisayeux les obstinez courages:  
 Ains plustost calant voile, & seruant si bon Roy,  
 Parmi tant de frayeurs viuons sans nul effroy.

Mais quoy? ne pensez point, qu'un tel conseil ie donne,  
 Pour, ruzé, garantir de danger ma personne.  
 Car ie suis du cercueil si proche, que mes ans  
 Pour me faire mourir sont desia suffisans,  
 Sans que l'Assyrien dans ma poitrine plante  
 Ou son empenné dard, ou sa pique tremblante.  
 Et quand bien le printemps de mes iours reuiendrait,  
 Et qu'un sang bouillonnant mon cœur reschaufferoit,  
 L'honneur tant mon Dieu, j'aime tant ma patrie,  
 Que pour eux ie seroy liberal de ma vie:  
 Si comme fit Sanson par ma mort ie pouuois  
 Acheter le trespas du camp & du Visroy.  
 Mais ie crains qu'en voulant d'un trop indiscret zele  
 Combattre pour la Loy, nous combattions contre elle,  
 Contre nos propres seins affilant tant de dards,  
 Et d'un deffi superbe irritant les soldars,  
 Qui fiers aboliront d'une seule victoire:  
 Et les forts de Jacob & du grand Dieu la gloire:  
 Car Israel perdu, las! quel peuple en ce lieu  
 D'un cœur vrayment deuot rendra ses vœux à Dieu?  
 Qui parmi tant d'humains, qui dispersez demeurent  
 Depuis le bord Indoïs, iusques où les iours meurent:  
 Et depuis les climats de Boree esuentez  
 Jusqu'au terroir qui sent eternels les Estez,  
 Pour son peuple a voulu le seul Iacob eslire,

Verité  
 trouue des  
 protecteurs,  
 & vient au-  
 dessus,

DA LA IVDITH.

Et faire en ce coupeau sa Maieſté reluire.  
 Mais le vieillard Cambris, prince au reſte tresdoux,  
 Gronde, tremble, palliſt d'un louable courroux,  
 Et rompant ce propos, d'un vehement langage  
 Le courage effrayé des Princes accourage.

Pluſtoſt, deſſous mes pieds, Terre creuaſſe toy,  
 Et dans ton ſein ombreux, beante, englouti moy:  
 Pluſtoſt, ô iuſte ciel, lance ſur moy ce foudre,  
 Dont tu mis courroucé iadis Sodome en poudre,  
 Que ſous un voile ſainct ma malice cachant,  
 Je donne aux fils d'Isaac un conſeil ſi meſchant.  
 Si celuy qui conduit ceſte armee inhumaine,  
 Sur nos corps ſeulement eſtendoit ſon domaine,  
 Combien que nous ayons en ce beau iour porté  
 Du ventre maternel la douce liberté,  
 Et que l'or ne ſoit point ſi cher que la franchise,  
 Je m'y conſentiroy, reſtant ſauue l'Egliſe:  
 Mais puis que ce tyran, d'un fol orgueil eſpris,  
 Pour de ceps trop peſans accabler nos eſprits,  
 Qui vaſſaux du ſeul Roy qui darde le tonnerre,  
 Ne recognoiſſent point les ſceptres de la terre,  
 Veut qu'oubliant celuy, qui d'un rien nous a faits  
 Plus que tout l'Vniuers excellents & parfaits,  
 Et que nous cheriſſant d'une amour paternelle  
 Nous tient inceſſamment ſouſ l'ombre de ſon aiſle,  
 Pour Dieu nous receuions un prince ambitieux,  
 Qui, comme un fier Nemrod, taſche eſcheler les cieux,  
 Bien que ſa vie ſoit de vices ſi confite,  
 Que d'homme ſeulement le tiltre il ne merite.  
 Oppoſons . oppoſons ſoldars contre ſoldars:

23 quād Dieu  
 veut auoir  
 pitié d'un  
 peuple.

La ploye  
 de Dieu  
 la ſaincte  
 liberté, le  
 vrai amour  
 de la patrie  
 doiuent al-  
 ler deuant  
 tous autres  
 reſpects  
 quelcon-  
 ques, &

refutent  
suffisam-  
ment les  
conseils de  
la sagesse  
humaine.

24

P R E M I E R L I V R E

*Boucliers contre boucliers, traits à traits, dards à dards.*

*La victoire ne git au bon cœur des gensdarmes,*

*Au nombre des chevaux, au tranchant fil des armes:*

*Ce ne sont qu'instrumens, dont l'Eternel se sert*

*Pour couronner les bons d'un laurier toujours verd.*

*Que si le Souverain permet qu'ore la rage*

*De l'ost incirconcis nostre terre ravage,*

*Puis que vifs nous allons son nom deshonorant,*

*Las! honorons le au moins, honorons le en mourant:*

*Et si nous ne pouuons acquerir la victoire,*

*Acquerons patiens du martyre la gloire.*

*Certes quand bien d'Assur les soldats triomphans*

*Pouvroient exterminer d'Isaac tous les enfans,*

*Fls n'enterreroyent point du Seigneur la memoire,*

*Comme ces apostats nous veulent faire accroire:*

*Car celuy qui peupla des peuples si diuers,*

*Avec vn homme seul le desert Vniuers,*

*Et qui long temps apres avec vne nacelle*

*Repara le degast de l'onde vniuerselle,*

*Peut il pas transformer la durté des cailloux*

*En vn peuple, qui soit de son honneur ialoux?*

*Ou bien peut il pas rendre encor vn coup fertile*

*Du fidele Abraham la compagne sterile:*

*Luy donnant plus de fils, que les cieux tournoyans*

*N'ont leurs cercles semez de brandons flamboyans,*

*Et que du Nord glacé la chasse nue halene*

*Es deserts Cyrenois ne repousse d'arene?*

*Qui d'un plus saint gosier son los entonneront,*

*Et cent fois mieux que nous ses loix obserueront.*

*Peres, aimons donc mieux en ces guerres cruelles*

Verité ac-  
compagnee  
de saincte  
hardiesse.

Estre

DE LA IVDITH.

Estre vaincus Hebreux, que vaincuteurs infidelles,  
 Ne vueillez preferer d'un trop seruite cœur  
 Le profit au deuoir, à la honte la peur.  
 A peine estoit encor sa harangue finie  
 Que d'un commun accord toute la compagnie  
 Et de geste, & de voix, confirma son auis.  
 Lors le grand Prestre ayant ses sens d'aïse ravis,  
 Et dressant vers le Pole & ses mains, & sa face:  
 le rends graces, dit-il, à cil, qui par sa grace  
 Joint non moins nos vouldoirs, qu'il enhardit nos cœurs:  
 Presage tres certain, que nous serons vaincuteurs.  
 Cela fait, il depart à ses genereux Princes  
 Tous les gouuernemens des villes & prouinces,  
 De peur que quelqu'un d'eux poussé d'ambition  
 N'allume en Israel vne sedition:  
 Puis chacun se retire, & courageux s'appreste  
 A soustenir de Mars l'effroyable tempeste.  
 Qui a veu quelquefois l'Aristean troupeau,  
 S'exercer diligent sur l'Hyblean coupeau,  
 Soit qu'il donne vne cargue au bourdonnantes mouches,  
 Qui s'approchent par trop de leurs'flairantes souches:  
 Soit qu'il cueille le miel, ou sur l'odorant thin,  
 Ou sur le serpolet, ou sur le rosmarin:  
 Soit qu'estendant la cire avec grande industrie,  
 Il obserue par tout si bonne symmetrie,  
 Que dessus & dessous, par espaces esgaux  
 Cent mille cabinets il creuse en ses bornaux:  
 Soit que fait pere heureux de bandes infinies,  
 Il conduise autre part de belles colonies,  
 Qui vôt tousiours gardât mesme en leurs nouveaux murs,

25 n'est pas  
 tousiours  
 reiectee, &  
 bien heu-  
 reux ceux  
 qui la re-  
 çoiuent.

Bons con-  
 seils doy-  
 uent estre  
 fuyis de  
 prompte  
 & sage exe-  
 cution.

Cōparai-  
 son propre.

Grands &  
 petits sont

tenus s'em-  
ployer aux  
dangers, re-  
mettans les  
evenemens  
à Dieu.

De leur mere-cité la police & les mœurs.

Celuy là, de Iacob a veu la diligence,

Et le desir ardent de se mettre en defence.

Les vns ferment les murs breschez en mille lieux,

Ou par l'ire Payenne, ou par l'ire des cieux.

D'autres, pour empescher que du Belier la foudre

S'approchant trop des murs se les reduise en poudre,

Les citez de Iacob flanquent de toutes parts

Et de forts bastions, & de grands boulevarts.

D'autres sans fin allans & venans à grands flottes,

Pour terracer des tours, courbez, portent des hottes.

D'autres encor n'ayans ny loisir ny pouuoir

De renfermer leurs bourgs, se mettent en deuoir,

Desseignent des fosseZ cauez à fons de cuue,

Pour y conduire apres l'onde du prochain fleuve.

Tandis les armuriers par ordre martelant

Dessus l'enclume dur le fer estincelant,

Le transforment tantost en vn corps de cuirasse,

Tantost en vn armet, tantost en vne masse,

Et tantost pour armer l'inaguerri berger,

Le bouuier mal-adroit, ou le pauvre estrange,

Le contre fend-gueret en longs espieux aiguisent,

Et la courbe faucille en espee desguisent,

Le peuple ne prend point ny repas ny repos,

Qui sur vn fort cheual, qui sur son propre dos,

Qui sur vn chariot, qui sur vn chameau porte

Des bleds, des vins, des chairs dans quelque place forte.

Tout ainsi les fourmis en l'ardente saison

Sortent par escadrons de leur creuse maison,

Et courans aux moissons, leur diligence engrauent

Si les plus  
vils ani-  
maux recō-  
mandent à  
l'homme  
le trauail  
diligent  
en certai-

DE LA IVDITH.

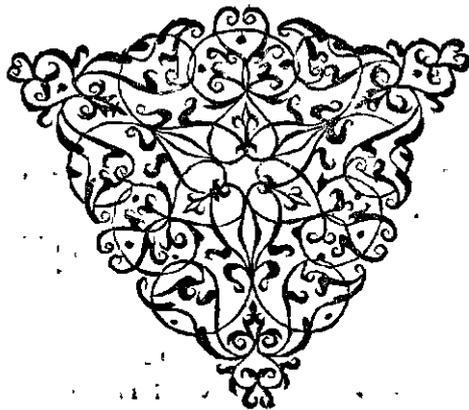
27

*Es pierres du chemin, que leurs voyages cauent.  
Les plus gaillards effains à la queste s'en vont:  
Les malades ou vieux attendent sur le front  
Du mesnager hameau, pour recevoir leur charge,  
En creusant tout soudain dans la chambre plus large  
Le blé qu'ils ont rongé, de peur qu'en renaissant  
Il ne s'esteue encor en tuyau verdissant.*

ne partie  
du temps,  
combien  
plus quand  
il est que-  
stion de la  
perte des  
corps &  
des ames.

FIN DV PREMIER LIVRE  
DE LA IVDITH.

D ij





SECOND LIVRE DE  
LA IVDITH DE G. DE  
SALVSTE SEIGNEVR DV  
BARTAS.

SOMMAIRE.



**C**I deuât nous auôs veu le peuple de Dieu s'aidât de tous moiës propres pour main tenir l'honneur de son Seigneur fouuerain, sa liberté, ses biens, & la patrie. Icy Holoferne nous est depeint enflé & enuré de son orgueil, iusques là qu'il pense tout réuerfer d'vn seul coup de sa parole. Mais pour se donner autant de passetêps, il assemble son cōseil, & veut sçauoir quelles gens sont ces bouuiers & mō tagnars, qui osent luy faire teste. Sur ce il entend, de la bouche de l'vn des principaux de son armee, ce qu'il n'attêdoit pas, à sçauoir vn discours de l'histoire des Iuifs depuis la sortie d'Abraham pour entrer de Chaldee en la terre promise, iusques à la deliurance des captifs en Babylone, ce qui est aduit par l'ordre des temps cottez en l'histoire saincte, & avec grandes louanges de la prouidence du Tout-puissant, en la garde & conseruation des siens. A cela est adiousté vn auis propre, ou plustost vne menace couuerte contre l'audace execreable d'Holoferne, & des siens: le tout fondé sur l'experience des choses parauant auenues aux Israclites. Les autres conseillers ennemis ouverts du peuple de Dieu, extremement despitez d'vn si ample

& libre discours, crient au meurtre sur celuy là. Mais Holoferne, retenant par sa folle ambition leur desir sanguinaire, se cõtente de censurer ce Capitaine, & apres l'auoir brauë de paroles coustumieres à tels outrecuidez, l'ëuoye pieds & poings liez, pres de Bethulie, où il est emmené par les assiegez, & entre dans la ville, declare son accident: puis encourage tout le peuple par vn belle harãgue, leurs promet tant d'employer sa vie pour maintenir la Loy de Dieu, & le bien de tout le pays.

**H**OLOFERNE desia dans le rampart Scythique  
Plantoit ses estendars, & la ieunesse Ethnique  
Ne pensant à rien moins qu'à guerres & combats,

A tout heure inuentoit mille sorte d'esbats:  
Quand on sceut que Iacob, d'une braue assurance,  
Despitoit dans ses forts la Payenne arrogance.

Vn tas donc de coquins, vn tas donc de bouuiers,  
(Dit Holoferne alors) equippez de leuiers,  
De frondes, de cailloux, arresteront la course  
De mes guerriers exploits: que le bruyant source  
Du Tygre impetueux, & les flots Euphratois,  
Et le neigeux Toreau, & les rocs Niphatois,  
Coniurez n'ont rompu? Vous Chefs des Moabites,  
Du vaillant Ephrain, & des fiers Amonites:  
Vous qui, comme voisins, de long temps cognoissez  
Tous les peuples qui sont par ces monts dispersez,  
Dites moy de quel peuple ils ont prins origine,  
En quoy gist leur puissance, & quel Roy les domine?  
Car celuy qui, prudent, cognoist son ennemi,  
A gaigné, comme on dit, la victoire à demi.

A donc le chef d'Amon ploye son humble greue,

D iij

Les ennemis du peuple de Dieu pensans auoir fait, se trouuēt à recommencer.

La sainte resolution des gës de bien met l'iniuste ennemi en fureur, & lui fait souffler l'orgueil de ses cruautés passées.

Ceste harangue mon-

stre que les  
tyrans desirans  
faire ce qu'ils ne  
doivent, entendent  
ce qu'ils ne  
voudroient,  
& par ceux  
qui de-  
uiroient fa-  
uoriser le  
parti qu'ils  
cōbattent.

*Et pour parler au Duc sa sage voix esleue.*

*Car bien qu'il fust Payen de naissance, & de loy:*

*Sa langue desmentant & son cœur, & sa foy,*

*Discourt des faicts Hebreux, si sainctement, qu'il semble*

*Qu'Esdre & Moïse en luy reuiuent or ensemble,*

*D'autant que cest Esprit, qui fit benir Isac*

*Par le Propheté auare, à qui le Roy Balac*

*Pour ce peuple maudire auoit louè la langue,*

*Est le sainct orateur qui dicte sa harangue.*

*Seigneur, puis qu'il te plaist, ie te reciteray*

*L'histoire d'Israel, & discourant feray*

*Comme la mouche à miel, qui ne broute, gloutonne,*

*Par les champs Hymettois toute herbe qui fleuronne:*

*Ains de celles encor dont elle fait le choïs,*

*Ne prend que les sommets. Le peuple que tu vois*

*Campé sur ces rochers, est issu de la cuisse*

*Du fameux Abraham, qui, pour faire seruice*

*A ce grand Dieu des dieux, qui d'un ferme ciment*

*Lie de l'Vniuers le ferme bastiment,*

*S'en vint en ceste terre, adonques seillonnee*

*Par l'araire tranchant du riche Chananee,*

*Où ce Dieu seulement ne remplit à foison*

*D'or, d'argent, de bestail son heureuse maison:*

*Ains bien qu'il eust cent ans, & qu'encor sa Compagne*

*Eust porté du berceau la matrice brehagne,*

*Il luy fit naistre Isaac: iurant que ses enfans*

*Enterioient en leur poing maints sceptres triumphans:*

*Mais quand du sainct Abram la tremblante vieillesse*

*Cuide gouster le fruct de si riche promesse,*

*La voix, ô caspiteux! la voix de l'Immortel*

Sommaire  
discours  
de l'histoi-  
re du peu-  
ple d'Israel,  
depuis la  
sortie d'A-  
braham ius-  
ques au re-  
tour des  
Iuisans:  
Vie d'A-  
braham en  
la terre de  
Chanaan.

DE LA IVDITH.

31

Luy commande d'offrir son Isaac sus l'autel,  
 Tout ainsi qu'une nef que l'Autan & Boree  
 Battent par les deux flancs dessus la mer iree,  
 Chancelante ne sçait quelle route tenir,  
 Jusqu'à tant que l'un deux, pour vainqueur devenir,  
 Ses bouffees renforce, & d'une roide haleine  
 Sur le dos de Neptune à son gré la promeine:  
 Ainsi l'Hebrieu sentant s'entrebattre chez soy  
 L'amour, & le deuoir, la raison, & la foy,  
 Ne peut prendre parti, & son ame peu franche  
 Tantost de ce costé, tantost de l'autre panche:  
 Jusqu'à tant que l'amour qu'il doit à l'Eternel  
 Surmonte la grandeur de l'amour paternel:  
 Si qu'ayant appresté la flamme: & la bourree,  
 Et son fils estendu sur la pierre sacree,  
 D'une tremblante main tire le coustelas,  
 Et pour donner le coup hausse desia le bras:  
 Quand voicil'Eternel, qui tout d'un coup arreste  
 Le glaiue, qui tomboit sur l'innocente teste,  
 Se contentant d'auoir fait essay suffisant.  
 De la foy qu'en Abram on alloit tant prisant.  
 D'Isaac nasquit Jacob, & de Iacob nasquirent  
 Douze robustes fils, qui de Chanan partirent  
 Pressez de la famine, & choisirent du Nil  
 Pour domicile heureux le riuage fertile,  
 Où leur race creut tant, qu'en peu de temps ils furent  
 L'effroy mesme de ceux, qui hostes les receurent:  
 Bien que leurs corps suans n'eussent iamais repos,  
 Et que de faix sur faix on accablast leur dos,  
 Jmitans, genercux, la Palme qui redresse

Comparai-  
 son expri-  
 mât les té-  
 tatiôs d'A-  
 brahâ, lors  
 que Dieu  
 luy cōman-  
 de de facti-  
 fier Isaac  
 son fils.

D'Isaac, de  
 Iacob, des  
 douzè Pa-  
 triarches,  
 & des leurs  
 descendus  
 en Egypte.

*Ses indomptez rameaux, qu'un fardéau vain oppresse.*

Persecutiō  
de l'Eglise  
en Egypte.

*Voila pourquoy le Roy, qui commandoit à l'heure*

*En la terre où iamais le ciel triste ne pleure,*

*Commande de ietter les dextres homicides*

*Sur les fils innocens des femmes Abramides,*

*Soudain que l'amarri les aura mis dehors:*

*Afin qu'un mesme iour les voye & nez, & morts.*

*O Tygre, penses tu, penses tu que ta rage*

*Puisse abolir d'Isaac le non-mourant lignage?*

*Elle peut bien oster aux frais-esclos Hebreux*

*La vie à peine nee, & l'usu-fruit des cieux.*

*Mais nonobstant cela Iacob en peu d'annees,*

*Fourmillant courra les terres Cananees:*

*Et ceux de ta maison les beaux premiers seront,*

*Qui ton iniuste edit iustes mespriseront.*

*La fille de Pharon, suivie de pucelles*

*Que Nature auoit fait autant nobles que belles,*

*A mille ieux diuers sur le tard s'esbatant,*

*A la riue de l'eau par Gosen serpentant,*

*Oit crier un enfant dans la ionchee humide:*

Moyse re-  
tiré des  
eaux, pour  
estre l'in-  
strument  
des mer-  
veilles de  
Dieu en la  
deliurance  
d'Israël, &  
en la con-  
fusion d'E-  
gypte.

*Mais pensant que ce fust quelque masle Isacide*

*(Comme il estoit de vray) la paternelle peur*

*Luy fait bouscher l'oreille aux accens de son pleur.*

*Mais en fin remarquant en l'infantine face*

*Ie ne scay quels beaux traits, ie ne scay quelle grace,*

*Qui desia presageoit sa future grandeur,*

*L'amour vainq le respect, & la pitié la peur.*

*Car seulement des flots elle ne le retire*

*Ains le fait en tout art soigneusement instruire,*

*Voir mesme l'adoptre. O fils cheri de Dieu,*

*O fils.*

O fils, qui dois vn iour guider le peuple Hebrieu,  
Tu ne trouuois tantost pour mere vne chambriere,  
Et tu vas or trouuant vne Roine pour mere.

Voila comme leur Dieu tire subtilement  
Vn grand bien d'un grand mal. Prince, voila comment  
Sa prouidence fait que l'iniuste poursuite  
Faitte contre les siens, aux siens mesme profite.  
Des freres de Ioseph le complot desloyal  
Le haussa glorieux sur le throsne royal.  
Et du superbe Aman l'inimitié mortelle  
Seruit à Mardoché de fauorable eschelle  
Pour monter aux honneurs : & si luy fit encor  
Pour un honteux licol porter un carcan d'or.

Vn iour que cest Hebrieu sur Oreb menoit paistre  
Les laineuses brebis de son beau-pere Iethre,  
Il void, tout effrayé, comme un rougeastre feu  
Sans amorce s'espand en un halier touffu:  
D'où sort, avec grand bruit, vne telle parole,  
Qui soudain fait trembler & la terre, & le pole.  
Je suis cil qui seul est, seul fut, & seul sera,  
Cil qui de rien fit tout, & qui, fort, reduira  
S'il veut, le tout en rien. Je suis le Grand, le Iuste,  
Le Beau, le Bon, le Sainct, dont la dextre robuste  
Balance l'Vniuers. Je suis le Tout-puissant,  
Qu' Abram seul adoroit : qui d'un fleau punissant  
Destruy mes ennemis, & qui, benin, fay grace  
A ceux qui m'ont pour Dieu, voire à toute leur race.  
Suy doncques mon vouloir. Va t'en despesche toy:  
Fay sçauoir de ma part à ce profane Roy,  
Qui tient les tours de Memphe, & la grassse campagne

E

Par autres  
exemples  
il illustre  
son dit-  
cours de la  
prouidēce  
de Dieu en  
la conser-  
uation de  
Moyle.

Moyle en-  
noyé par  
l'Eternel  
pour deli-  
urer l'Egli-  
se.

*Que le Nil desbordé de son flot riche baigne,  
 Qu'il affranchisse Isaac, Et de peur que le Roy  
 Incrédule ne mette en doute ton enuoy,  
 Je veux que sur les fleurs ta houlette allongee,  
 Pour confermer ta charge, en serpent soit changee.  
 Lors il la iette à terre: & puis soudainement  
 Void comme elle reçoit & vie, & mouvement:  
 Void comme l'un des bouts, ô miracle! se mue  
 En vne horrible teste, & l'autre en vne queue  
 Qui dardille sans cesse, & le bois du milieu  
 En cent glissans replis. Adoncques ce grand Dieu  
 Luy commande empoigner sa verge transformee,  
 Qui reprise, reprit sa forme accoustumee,  
 Et la prudence humaine à veü d'œil trompant,  
 De serpent se fait verge, & de verge serpent.  
 Armé de ce baston, duquel il doit abbattre  
 Les sceptres orgueilleux de maint prince idolatre,  
 Et trois & quatre fois il prie, au nom de Dieu,  
 Pharon le Roy du Nil, qu'il permette à l'Hebrien  
 S'escarter au desert, où librement il puisse  
 Offrir à l'Immortel vn plaisant sacrifice.  
 Pharon à si saints mots les oreilles fermant,  
 L'ambassade de Dieu reiette obstinément:  
 Et le Pere immortal besongnant par Moÿse,  
 Par miracles sacrez sa parole autorise.  
 Car il change en pur sang non seulement les eaux  
 Des sept cornes du Nil, & de tous les ruisseaux  
 Qui fecondent l'Egypte: ainçois mesme les sources,  
 Qui par des tuyaux d'or font leur contrainctes courses,  
 Si que mesme le Roy, pour sustanter son cœur,*

moyse obeis-  
 sant à Dieu,  
 comme Pha-  
 raon de son  
 deuoir.

Le tyran s'é-  
 durcit, dont  
 s'ensuiuent  
 les effroya-  
 bles iuge-  
 ments de dieu  
 sur l'Egypte  
 & sur les E-  
 gyptiens.  
 Playes d'E-  
 gypte.

Les eaux  
 changees en  
 sang.

DE LA IVDITH.

35

Est contraint d'aualler ceste rouge liqueur.  
 Moÿse, des estangs, des bourbiers, des fontaines,  
 Fait monter par milliers des crouassantes raines:  
 Qui courans Misraim de leurs ords bataillons,  
 Osent mesme infecter les royaux pauillons.  
 Il playe en vn moment de cuisantes vlceres  
 Les ieunes & les vieux, les filles & les meres:  
 Si que les Memphiens sur leurs lits allongez  
 D'un incognu venin sont sans cesse rongez:  
 Et rien au medecin ne sert la medecine,  
 Contre le mal caché qui le presse & le mine.  
 Il couure champs, coustaus, forests, & prez herbus  
 Et de troupeaux lainez, & de troupeaux barbus:  
 Et le venin relant d'une vapeur infette  
 Si promptement empeste & leur cœur, & leur teste,  
 Que le pauure pasteur sur la rine de l'eau  
 Plustost mort, que malade apperçoit son troupeau.  
 Moÿse change en pouls la poussiere menue:  
 Puis obscurcit tout l'air d'une bruyante nue  
 De mouches, de bourdons, de guespes, & de tans,  
 Qui par les hauts palais nuict & iour voletans,  
 Enfoncent insqu'aux os leur colere aiguisee,  
 Dans la chair des Payens haut & bas incissee.  
 Lors que le ciel serain les va moins menaçant  
 D'orage & de bromillats, l'Eternel exauçant  
 L'oraison de l'Hebrien, gresle, tempeste, tonne,  
 Et du bruit, & du coup les plus constans estonne.  
 Icy gist vn toreau par l'orage matté,  
 De là gist vn enfant du foudre accrauanté:  
 Et deçà la forest, qui cachoit dans la nue.

Les gre-  
nouilles.

Les vlceres.

La peste.

Les pouls.

La meslee  
de vermine.

Les gresles,  
fouldres, &c.  
tempestes.

*Mille bras verdoyans, est or de branche nue.*

*Que si la viue humeur, qui les fruitiers nourrit,  
Les fournit derechef & de fueille & de fruit:*

Les che-  
nilles.

*Las ! presque en demi-iour la puante chenille  
Deuore tout l'espoir du pere de famille.*

Les tene-  
bres palpa-  
bles.

*Et quoy plus ? l'Eternel obscurcissant les cieux,  
Silla trois iours durant d'un tel voile les yeux  
De tous les Memphiens obstinément rebelles,  
Qu'ils tastonnent des mains les ombres corporelles,  
Et sembloit que Phœbus, lassé de son long cours,  
Chez les bas Antichthons seiournast ces trois iours,  
Comme un mesme Soleil de ses rais en mesme heure*

Naturel des  
bons & des  
meschans  
repreienté  
és Israélites  
& en Pha-  
raon.

*Durcit le mol bourbier, & fond la cire dure:  
Du sacré fils d'Amram les admirables faits  
Produisent tout d'un coup deux contraires effers.  
L'humble Isaac reconnoist ceste faueur diuine,  
Et Pharon au rebours de plus en plus s'obstine:  
Semblable au corselet, qui plus en sa froideur  
Et battu des marteaux, d'autant plus se fait dur.*

La mort  
des massés  
d'Egypte.

*Il aduint toutes fois que la nouvelle estrange  
De la mort de son fils assommé par un Ange,  
Luy causa tel effroy, qu'il permit aux Hebreux  
D'aller en autre part seruir le Dieu des dieux,  
Qui leur baille en plein iour vne nue pour guide,  
Comme un pillier de feu durant la nuit humide.*

L'estat de  
l'Eglise de  
Dieu apres  
estre sortie  
d'Egypte  
auant que

*Mais soudain le Tyran retractant ce congé,  
Arme toute l'Egypte: & poursuit, enragé,  
Les bandes de Iacob, qui campoient asseurees,  
Sur le bord sablonneux des ondes Erythrees.  
Tel bruit ne se faisoit, quand le flot estrange*

Desmembrant Gibraltar se commençoit loger  
 Entre Calpe & Abile: ou bien quand l'Onotrie  
 Gemissante, perdoit sa chere Trinacrie,  
 Qu'en l'un & l'autre coup. L'un d'orgueilleux outrages,  
 Et l'autre de regrets effourdoit les riuages.  
 Et sembloit que le bruit des cheuaux furieux,  
 Des sifres, & des cors, entrefendit les cieux.  
 O maudit imposteur (dit l'Hebrien) quelle enuie  
 T'a fait changer l'estat de nostre heureuse vie?  
 Sommes nous des poissons pour trauffer les eaux  
 D'une si large mer? sommes nous des oiseaux  
 Pour franchir tout d'un vol ces montaignes hautaines?  
 N'auions nous pas assez de sepulchres es plaines  
 De nostre cher Gosen, sans qu'il fallust que l'eau  
 D'un rougeastre Ocean nous seruist de tombeau?  
 Moÿse nonobstant de sa baguette vine  
 Bat l'ondeuse Thetis, qui se depart, craintiue:  
 Et descourant le sable au Soleil incognu,  
 Fait deux murs de son flot sans riue retenu,  
 Par l'entre-deux desquels sans danger & sans crainte  
 S'achemine à pied sec d'Isaac la race sainte.  
 Mais la mer engloutit sous ses cholerez flots  
 Le barbare tyran avec ses chariots,  
 Qui temeraire osa cheminer par la sente  
 Ouuerte seulement pour la troupe innocente.  
 O peuple fortuné, pour qui Dieu fait armer  
 L'air, la flamme, le vent, les nues, & la mer.  
 Qui as tout à ta solde, à qui tout fait seruice,  
 Fay que le temps rongeard à la fin n'abolisse  
 Vne faueur si rare, ainçois que tes vieillards

*Le racontent, deuots, à leurs enfans gaillards:  
Et que leurs fils encor à leurs fils le redisent,  
Et ces faits merueilleux sur la terre eternisent.*

Son estat  
au desert  
l'espace de  
quarante  
ans.

*Dieu d'un celeste pain nourrit par les deserts  
Son bien-aimé Iacob quatre fois dix hyuers,  
Et d'une eau qui couloit d'une roche solide;  
Qui n'eust onc en ses reins aucune source humide:  
Faisant que leurs souliers, leur bonnets, leurs manteaux  
Au bout de quarante ans n'estoient moins bons, & beaux  
Qu'au iour qu'ils furent faits. Et d'autant que nostre ame  
A faute d'alimens imbecille se pisme,  
Il dona, liberal, en prononçant ses loix  
Esprit à leur esprit par l'Esprit de sa voix,  
Leur enseignant comment tous obligez nous sommes  
D'aimer Dieu le premier, & puis apres les hommes:  
Afin que ce lien, qui l'homme à l'homme ioint,  
Et l'homme avecque Dieu, ne soit par nous desioint.*

Sous Io-  
sué. qui cō-  
quit la ter-  
re de Cha-  
naan.

*Ce grand Prophete mort, Iosué fut le Prince,  
Qui par fer subiugua la Palmeuse prouince.  
Plein de force, & bon heur: & qui mesme en peu d'ans  
Ravit & sceptre & vie à trois fois dix tyrans:  
A son seul mandement plus puissant qu'un tonnerre  
Les plus fermes rampars tomboient, craintifs, en terre,  
Et sans que la Tortue, ou que le Belier dur  
En battant escroulast le moindre pan du mur:  
Car le son enroué de la seule buccinne  
Pour desmolir les tours luy seruoit de machine.  
Il commandoit au ciel pour allonger les iours,  
Des cheuaux du Soleil il arrestoit les cours:  
Afin que la nuit brune à l'ombre de ses ailes*

DE LA IVDITH.

39

*Clemente, ne sauuaſt les fuyards infidelles.  
 Quand ce fleau des Payens de vieilleſſe caſſé,  
 Pour reuoler au ciel, eut le monde laiſſé:  
 Iſaac fut gouverné de maints Chefs, dont la gloire  
 Eſt eſcrite en l'airain du temple de Memoire:  
 Qui ne cognoit Sangar, Barac, Othoniel,  
 La vaillante Debore, Abod, & Samuel?  
 En quel coing, O Samſon, ne s'oit ta renommée,  
 Qui ſeul & deſarmé deſſis toute vne armée?  
 Quel los approcheroit du beau los de Jephthé,  
 Si ſa chair n'eut ſenti ſa propre cruauté?  
 Quel val, quel champ, quel mont, quelle riue eſcumeuſe  
 Ne bruit de Gedeon la louange fameuſe?*

Etat de l'Engliſe du téps des Iuges.

*Les Rois apres ce temps, or bons, or vicieux,  
 Tindrent le gouvernail de la nef des Hebreux.  
 Si du ſacré Dauid i'auoy la lyre douce,  
 Rien ne retentiroit que Dauid ſur mon pouce.  
 Mais, Prince, tout ainſi que de Dauid les faits  
 Par autre que Dauid ne peuuent eſtre faiets:  
 Le pouce de Dauid ſur la lyre d'ynuoire  
 Seul ſçait, & peut ſonner du grand Dauid la gloire.  
 C'eſt pourquoy ie ne veux d'yn peu diſert propos,  
 En le cuidant louer, amoindrir ſon beau los.  
 Tairay-ie point ſon fils, que la bonté diuine  
 Ne fit moins riche en or qu'admirable en doctrine:  
 Et dont les beaux diſcours dans Solyme attiroient  
 Cent mille bons eſprits, qui lointains demeueroient  
 En l'Arabie, en l'Inde, en l'Afrique deſerte,  
 Tirez par les chaiſnons de ſa langue diſerte?  
 Tairay-ie point celuy, qui dans le temple Hebreu,*

Sous les Rois, iuſques à la captiuité de Babylone, & au retour des Iuiſs, iuſques au ſiege de Bethulie.

*Brise idole, remit le seruice de Dieu?*

*Tairay-ie point celuy, qui vit du ciel descendre  
Vn exercite ailé pour Solyme defendre?*

*Tairay-ie point celuy, qui deuant soy, vaincus,  
Vit courir pres Gerar les escadrons de Chus?*

*Tairay ie point celuy, qui desirant abbatre  
D'Amon, Seir, Moab la puissance idolatre,  
Vit qu'Amon contre Amon, Seir contre Seir,  
Moab contre Moab, accomplit son desir?*

*Or vn Roy Chaldean emmenant Sedechie  
Donna n'aguere fin à ceste monarchie:  
Bien est vray que depuis le grand Cyre remit  
En liberté Iacob, & benin luy permit  
D'auoir deux Chefs extraits de l'Abramide race:  
Et l'un deux qui, sacré, tient ore ceste place,  
S'appelle Joachim, qui par ses chastes mœurs,  
Sa lance, & son sçauoir, n'est pas dans les seuls murs  
De Sion respecté, ains l'Idumee encore,  
Sidon, Moab, Amon, & Madian l'honneur.*

*Voila Seigneur, voila l'origine & progrez  
De la race d'Isaac: voila par quels degrez  
L'Eternel l'a tantost iusqu'aux astres hauffee,  
Et tantost iusqu'aux fonds des enfers abaissee,  
Mais ou soit que le Prince, ou le fuge, ou le Roy,  
En l'ordre politique aux Hebreux donnaist loy:  
Tandis qu'ils ont gardé l'alliance sacree,  
Avec leurs saints ayeuls par le grand Dieu iuree,  
Heureux de toutes parts pour scabeaux ils ont mis  
Dessous leurs pieds vainquers leurs plus fiers ennemis.  
Et tout cest Vniuers coniuéré pour destruire*

L'A moni-  
te adiou-  
stant son  
aduis au  
discours  
qu'il auoit  
mostré que  
l'estat d'i-  
srael a esté  
touffours  
fondé sur la  
faueur de  
Dieu, & icy  
en peu de  
paroles il  
apprend à  
tous peu-  
ples de te-  
nir pour,

Et

DE LA IVDITH.

Et leur race, & leur nom, ne leur a peu rien nuire.  
 Au contraire aussi tost qu'ils se sont desuoyez  
 Du sentier du Seigneur, ils ont esté ployez  
 Sous le barbare ioug, ores du Moabite,  
 Ores du Philistin, ores de l'Amonite:  
 Et la pesante main du Seigneur irrité  
 A poursuiui tout iour leur infidelité.

Doncques s'il est ainsi que quelque enorme vice  
 Ait prouoqué contre eux la diuine Iustice,  
 Ne mine point leurs tours, ne sape point leurs murs,  
 N'approche de leurs flancs tes engins ruineurs,  
 N'eschelle leurs rampars, ne mets point en bataille  
 Ton camp victorieux pour forcer leur muraille.  
 Ils ont beau sur Liban le Niphate entasser,  
 Et Carmel sur Niphate, ils ont bel amasser  
 En vn mesme canal l'Inde avecques le Rhosne,  
 Le Rhin avec le Nil, l'Istre avec la Garone,  
 Et se parquer d'iceux: si ne pourront ils pas  
 Se sauuer des efforts de ton foudroyant bras:  
 Mais s'ils n'ont point encor enfraint ceste alliance  
 Qu'Abrahan fit avec Dieu pour toute sa semence,  
 Mon seigneur garde toy, garde toy de toucher  
 Vn peuple, que ce Dieu, ce grand Dieu tien si cher,  
 Car encor que l'Autan, depopulant ses landes,  
 Fist venir en ton champ toutes ses noires bandes:  
 Et que Boree encor deffous tes estendars,  
 Horrible fist marcher ses robustes soldars,  
 Que Zephyre enuoyast de la douce Hesperie  
 La principale fleur de sa gendarmerie:  
 Et que l'Eure Indien fist contre eux arriuer

41

certain, qu'e  
 s'afflictif-  
 fant à Dieu,  
 personne ne  
 leur pourra  
 nuire qu'au  
 contraire ea  
 se reuoltant  
 de l'obeif-  
 sance d'ice-  
 luy, leur  
 ruine est  
 prochaine,  
 sans que la  
 sagesse ny  
 la puissance  
 humaine v  
 puisse reme-  
 dier.

F

Les soldats, qui premiers voyent le iour leuer:  
 De ce camp toutes fois la courageuse audace  
 Ne pourroit en mil ans forcer la moindre place  
 Qui soit en Israel: veu que le grand Dieu veut  
 Luy servir de bouclier, ce Dieu di- ie, qui peut  
 D'un soufle renuerfer tous les Roys de la terre,  
 Qui osent, comme toy, luy faire ouuerte guerre.  
 Tout ainsi que la mer ne s'enfle forcenee  
 Aussi tost que Coré iette quelque halenee:  
 Ains commence à blanchir, puis peu à peu croissant,  
 Et ses flots, comme monts, escumeuse haussant,  
 En fin choque ses bords, & de ses ondes bleues  
 Ose mesme attaquer les plus hautains nues.  
 Ainsi, ou peu s'en faut, les Princes de cest ost  
 De cholere & despit enragent, aussi tost  
 Qu'ils oyent louer Dieu, & tant plus le langage  
 De l'Amonite croist, plus aussi croist leur rage:  
 Tellement qu'à la fin leur blasphemante voix  
 Ose mesme attaquer l'Immortel Roy des Rois.  
 Qu'on tue, (disent-ils) qu'on hache, qu'on despece  
 Ce traistre desloyal, dont la langue traistresse,  
 Pour sauuer de nos mains le miserable Hebrieu,  
 Nous vient espouuanter du vain nom d'un faux Dieu:  
 Mais si tant seulement de tes guerrieres bandes,  
 O Prince genereux, vingt soldats tu desbandes,  
 En moins d'un tourne-main tout ce peuple mutin  
 A ton cam inuaincu servira de butin:  
 Ha! le meschant poltron: mais lors le vis-Roy bousche  
 Par son autorité leur murmurante bouche:  
 Puis parle à l'Amonite: O Prophete effronté,

Par vne  
 similitude  
 propre il  
 mōstre que  
 les libres &  
 salutaires  
 conseils ne  
 font qu'ef-  
 mouuoir  
 le despit  
 des tyrans  
 & de leurs  
 flateurs.

En la cle-  
 mence des  
 tyrans ou

DE LA IVDITH.

43

Dy moy quelle Sibylle, ou Trepie t'a dicté  
 Ces oracles certains ? quel Demon t'a fait croire  
 Que sur les Syriens Isaac aura victoire,  
 Isaac qui n'a pour Dieu, qu'un Dieu qu'il a songé,  
 Vn Dieu qu'à son plaisir ion Moÿse a forgé  
 Dans son cerueau fantasque, un Dieu qui n'a puissance  
 D'oster Isaac ny toy de mortelle souffrance.  
 Auons nous autre Dieu que le grand Roy des Rois,  
 Le Roy des Syriens, Perseans, & Medois,  
 Qui courant de cheuaux la face des campagnes  
 Et d'escardons armeZ les bossues montagnes,  
 Raclera ces bannis, qui d'Egypte eschappeZ,  
 Iniustement iadis ont ces champs occuppez.  
 Meur, meur donques meschant : de ta langue faussaire  
 Et de ton double cœur, reçoÿ le deu salaire.  
 Mais, ô fol ! qu'ay-ie dit ? non, non : si tost mon bras  
 Dedans ton sang vilain ne se souillera pas :  
 Tu ne receuras point si tost la iuste peine  
 De ton iniuste fait. Car en la mort soudaine  
 Gist l'heur des mal-heureux, & la passe Atropos  
 Sous mesme tombe encloist & leurs maux, & leurs os.  
 Ains afin que ie puisse en allongeant ta vie  
 Allonger tes douleurs, ie veux qu'en Bethulie  
 A ceste heure on te traine, où tenaillé d'effrois  
 Tu mourras sans mourir chasque iour mille fois  
 Jusqu'à tant qu'avec ceux qu'inuincibles tu penses,  
 Miserable tu sois outré de mille lances,  
 Mais pourquoy trembles tu ? mais pourquoy paslis tu ?  
 Pour quoy semble ton cœur de dueil tant abbatu ?  
 Si le Dieu que tu dis est Dieu, que ton visage

peut touf-  
 iours remar-  
 quer vne  
 ambition  
 aueuglee,  
 dont Dieu  
 se sert cõtre  
 eux pour les  
 amener au  
 suplice  
 qu'ils ont  
 merité par  
 leurs blas-  
 phemes &  
 impietez.

F ij

*De ta certaine foy nous rende tesmoignage.*

Mefchans  
maistres  
n'ôt iamais  
faute de fer  
uiteurs qui  
leur ressem-  
blent, ou  
mesmes qui  
les surpas-  
sent.

*Lors vn Maistre de camp qui cede en dignité*

*Al'Ethnique Tyran, mais non en cruauté,*

*Ce Payen non Payen de mainte corde lie,*

*Et diligent l'emporte aupres de Bethulie,*

*Ne laissant à ses gens qu'un regret douloureux*

*D'estre au besoin priuez d'un Chef si valeureux.*

*Tout ainsi le Milan dans son ongle crochue*

*Le pepiant Poulet emporte par la nue,*

*Ce pendant que là bas la clou-clouquante voix*

*En vain son rauï fils rappelle maintefois.*

*Les Citadins voyans ia proche des murailles,*

*La bande mescreante, arment leurs dos de mailles,*

*L'une main du bouclier, l'autre du coustelas.*

*Puis pour venir aux mains, hardis, courent en bas,*

*Plus viste qu'un torrent, qui des hautes montagnes,*

*Bruyant tombe à grans sauts dans les basses campagnes,*

*L'ennemi regaignant ses espais estandars,*

*L'Amonite captif quitte aux Hebrieux soldars,*

*L'Amonite avec eux d'une iambe contrainte,*

L'Amonite  
ioint au peu-  
ple qu'il ai-  
moit, & en  
l'encoura-  
geât, mōstre  
que Dieu a  
des moyens  
merueilleux  
pour rame-  
ner au droit  
chemi ceux  
qui se sont  
rendus indi-  
gnes de sa  
grace: item  
que les plus

*Bien que d'un franc vouloir, va dans la ville sainte,*

*Où ceint de toutes parts d'un peuple curieux,*

*Dresse droit vers le pole ☉ ses mains, ☉ ses yeux,*

*Puis parle en ceste sorte, O grand Dieu qui presides*

*Sur l'immortelle Cour, qui d'un frain iuste guides*

*Le cours réglé du Ciel, ☽ dont l'Esprit viuant*

*Espars par tout ce Tout, va ce Tout auiuant,*

*Te te rends, ô grand Dieu, mille graces deuotes,*

*De ce qu'auant mourir, fauorable tu m'ostes*

*D'un tige sauuageau, pour m'enterés rameaux*

DE LA IVDITH.

45

De l'arbre, que ta grace arrose de ses eaux,  
 Et qui, malgré l'Autan, & la Bise plus forte,  
 Seul dans ce grand Verger le fruit de vie porte.  
 Et vous fils de Jacob pour Dieu ne pensez point  
 Qu'un desir de vous perdre ait réduit à ce point  
 Cest esclave Amonite, & que sous feinte mine  
 Je vueille desloyal tramer vostre ruine.  
 Non, non: ie suis icy pour auoir tesmoigné  
 De quel bras l'Eternel a iadis besongné  
 Enuers vos saints, ayeulx, & qu'il est prest encore  
 De donner delirance au peuple qui l'adore.  
 Que donc les plis bouffans de dix mille estandars,  
 Que les horribles cris des Ethniques soldars,  
 Ne glacent vostre cœur. Car quant toute la terre  
 Enuoyroit contre vous ses enfans à la guerre,  
 Pourueu que vous vueillez vostre salut chercher  
 En la dextre diuine, & non au bras de chair.  
 Sans doute, vous ferez que le sang idolatre  
 De l'ost Assyrien rendra Mocrmur rougeastre:  
 Sans doute vous ferez de couards faits vaillans,  
 Et vaincrez assaillis vos hardis assaillans.  
 Le bras du Souuerain ne vous vient ore battre  
 Pour vous perdre du tout, ains pour vos cœurs abbatre,  
 Et pour vous faire voir que le ciel seulement  
 Peut à vos maux cruels donner allegement.  
 Comme le lis neigeux naist d'une herbe puante,  
 Comme la roze vient d'une espine poignante:  
 Ainsi les plus saints pleurs, les plus modestes mœurs,  
 Et les cris plus deuots sont enfans de douleurs,  
 Et la troupe fidelle à la terre est semblable,

courtes fo-  
 lies sont les  
 moins pe-  
 rilleuses : &  
 que ceux  
 qui se ran-  
 gent à leur  
 deuoir, es-  
 tans bien  
 fôdez, doy-  
 uent estre  
 entretenus  
 en la fain-  
 cte affe-  
 ction.

Qui au lieu de froment ne produit, miserable,  
Que ronces & chardons, si le soc sans repos  
Ses mottes renuersant ne luy playe le dos.  
Mais en fin l'Immortel qui ses durs fleaux retire  
Soudain que le pecheur pour ses pechez soupire,  
Vous tirera de peine, & ce sera pour lors  
Que moins vous attendrez de vous en voir dehors.  
Courage donc amis, vainquons Dieu par nos larmes,  
Et nous vaincrons apres, par nos armes, les armes  
De tout cest Vniuers: Que si quelque vigueur  
Reste encor en mes nerfs: que si mon braue cœur  
Ne s'est point enuieilli avecques mon vieil aage,  
Que si i'ay rien appris avec vn long usage,  
Je vous offre employer le peu qui reste en moy  
Pour maintenir Iacob, & deffendre la Loy.

FIN DV SECOND LIVRE  
DE LA IVDITH.



## TROISIÈME LIVRE

DE LA IVDITH DE G. DE  
SALVSTE SEIGNEVR DV  
BARTAS.

### SOMMAIRE.

**D**N ce troisieme liure le Poete represente l'oppression de Bethulie & l'extremite à laquelle Dieu l'amena, pour donner entree à sa miraculeuse deliurance: suiuant ce qu'il a accoustumé de faire à l'endroit de son peuple: à sçauoir de l'amener aux portes de la mort, pour l'en retirer contre toute esperance humaine, à fin que tous confessent que le bras de la chair, ny la sagesse du monde, ne maintient point l'Eglise, ains la seule faueur du Tout puissant, auquel seul la gloire en doit estre rendue, comme de fait elle luy appartient aussi. Au reste, ce liure contient trois choses principales. En la premiere nous voyons les aprefts des assiegeans & assiegez, pour assaillir & deffendre: & sur le cōseil donné à Holoferne de couper l'eau à ceux de Bethulie, vn assaut furieux, lequel est repoussé à grāde peine par les Iuifs. Pour le second point, l'eau leur estant ostee, s'ensuit vne extreme desolation viuement descrite, dōt s'engendrēt diuers murmures, gemissemens, & imprecations des assiegez contre leurs Chefs, & danger de mutinerie, à quoy le Gouverneur s'oppose, & par sages & saintes remōltrances tasche de fortifier chacun. Mais les petis ne pouuās ny voulās receuoir rai-

son quelconque, ains demandás qu'on rendist la place, plu-  
 tost que perir si miserablement, Oñas se laisse aller, & par  
 vn auis emprunté de la prudence humaine, promet rendre  
 la ville au bout de cinq iours, si quelque secours ne suruiét.  
 Voila l'epitafe & auancemét de la Tragedie, representee or-  
 dinairement en l'estat & gouvernement de l'Eglise de Dieu  
 au monde. Mais comme tout semble estre prest à cheoir,  
 Dieu se mōstre: & icy pour le troisieme point Iudith est in-  
 troduicte, qui premieremét en son particulier, par la lecture  
 des sainctes Histoires, s'encourage à deliurer sa patrie: mais  
 apres auoir entendu la resolution des Chefs, elle les appelle  
 & reprend grauement, ayant en sa ville quelque autorité, à  
 cause de la grandeur de sa maison. Eux s'estans excusez, elle  
 leur promet faire quelque chose pour le public, fans rien  
 vouloir specifier: ains dit seulement que sa resolution estoit  
 d'aller la nuit suiuate au camp de l'ennemy.

Tāt de peu-  
 ples oppo-  
 sez à vne  
 poignée de  
 gens repre-  
 sentēt l'e-  
 stat perpet-  
 uel de l'E-  
 glise, qui  
 aura tou-  
 siours vne  
 infinité  
 d'ennemis,  
 au milieu  
 & en despit  
 desquels  
 neātmoins  
 elle subsi-  
 stera par la  
 faueur de  
 Dieu, qui  
 a main-  
 ient.

**D**V penible Phlegon la narine ronflante  
 Souffloit sur les Indoïs la clarté rougissante  
 Qui reconduit le iour, quand le Payen soldard  
 Esueillé du tabour prend la pique, & le dard:  
 Puis marche en ordonnance, & au combat appelle  
 Les enfans indomptez de la cité rebelle.  
 Vn pré n'est au printemps si bigarré de fleurs  
 Diuerses en odeurs, en effects, en couleurs,  
 Que l'ost est bigarré de bandes, différentes  
 En langues, mœurs, habits, en armes, & en tentes:  
 Si que le viel Cahos, d'où nasquit l'Vniuers,  
 Ne fut onc composé de membres plus diuers.  
 En cela toutes fois tous s'accordent en semble,  
 Qu'il faut faire la guerre au grand Dieu, sous qui tremble  
 L'un & l'autre Piuot, & dont la voix d'ahan

Fait

DE LA IVDITH.

Fait tressuer Caucaſe, & le cedreux Liban.

Là les fiers nourriſſons de la froide Hyrcanie,

Meslez avec les fils de la double Armenie,

Branslent leur chef creſté. Deçà le Parthe archer

Essaye en s'enfuyant ſes fleches deſcocher.

Là le Perſe, orgueilleux d'auoir en main l'Empire,

Fait les eſcailles d'or de ſes armes reluire.

Deçà le Mede veut monſtrer, qu'à faute d'heur

Le ſceptre il a perdu, non à faute de cœur:

Et que ny des habits la trop riche parure,

Ny des iones le far, ny des yeux la peinture,

Ny le long ornement de ſon poil emprunté,

Ne peut effeminer ſon courage indonté:

Les Arabes heureux, ceux qui ſur des ciuieres

Promenent leurs maiſons couuertes de fougères:

Les ſubtils Tyriens, qui la fuyante voix

Arreſterent, premiers, ſur l'eſcorce du bois:

Les ſoldats de Maob, d'Amon, & Idumee,

Les peuples eſpandus par la large Elimee:

Les doctes Memphiens: & ceux dont les manoirs

Sont voiſins du terroir des Ethiopes noirs:

Et bref toute l'Asie eſtoit comme enfermee,

Dans le clos retranché de ceſte belle armee:

Et le Payen auoit deſſous ſes eſtandars

Plus de peuples diuers, que l'Hebreu de ſoldars.

Mais parmi tant de gens, qui les Hebreu aſſailent

Les neuueux d'Ephraim, comme apoſtats, bataillent

D'un cœur plus oſtiné, & mettent tout à ſac,

A ſin de n'eſtre plus recognus fils d'Iſac.

Tout ainſi qu'au Printemps dans l'eau morne & bonafſe

G

49

L'Egliſe  
n'a point  
de plus dan-  
gereux &  
eruels en-  
nemis que  
ceux qui ſe-  
retirent af-

rière de elle  
& ingrats,  
oublient la  
mere qui  
les a nourris  
du lait de la  
parole de  
Dieu, pour  
s'acômoder  
au monde,  
où ils deui-  
ennēt apo-  
stats & pro-  
fanés du  
tout.

*D'un viuier poissonneux la grenouille couasse:  
Mais le moindre caillon luy fait perdre la voix,  
Aussi tost que l'estang il esment de son poids.  
Cependant qu'une paix bien-heuroit la Iudee  
De ceux-cy la constance estoit recommandee  
Parmi la troupe sainte, & du Seigneur le los  
Retentissoit touiours dans leurs sacrez propos:  
Tellement qu'ils luisoient, comme ardentes chandelles,  
Au milieu du troupeau des plus deuots fidelles.  
Mais soudain que le nom d'Holoferne on ouit,  
Ceste foy tant prisee en l'air s'esuanouit,  
Leur bouche se bouscha, & l'ardeur enflammee  
De leur Zele indiscret vola toute en fumee:  
Voire pour un peu d'or souillerent, inhumains,  
Dans le sang fraternel leurs infidelles mains.*

Defcriptio  
des malheu-  
reux apo-  
stats de no-  
stre temps.

*He! combien voions nous de tels Ephraimites  
En ce temps malheureux, qui viuent hypocrites  
Dans l'Eglise, tandis qu'un Zephyre clement  
Contre sa sainte poupe haleine heureusement,  
Et d'un Zele fardé embrassent l'Euangile,  
Cependant qu'il leur est honorable, ou utile?  
Mais si la chance tourne, & qu'un Sure ennemi  
La batte par le front seulement à demi,  
Soudain lasches de cœur, ils prennent autre route:  
Et faisans, desloyaux, au grand Dieu banqueroute,  
Ils se font de sa Loy plus fiers persecuteurs,  
Qu'ils n'en furent iamais fideles zelateurs:  
Guerroyans l'Eternel d'une volonté pire  
Que iadis Julian, que Celse, que Porphyre.  
Aussi tost que l'Hebrien par le vague de l'air*

DE LA IVDITH.

*V*oid du haut de ses tours tant d'enseignes voler,  
 Et marcher contre soy tant de gens en bataille,  
 Qui ia cernoient de loïn sa trop foible muraille,  
 Il se pafme de peur, n'ayant autre recours  
 Qu'au Dieu de ses ayeuls, d'où depend son secours.  
 O Pere, disoit-il, Pere doux, de qui l'aile  
 Nous a tousiours serui d'une epaisse rondelle,  
 Puis qu'ore contre nous s'est bandé l'Vniuers,  
 Tien nous ô Tout-puissant, sous ton aile couuers.

*A*yant ainsi prié le Dieu des exercites,  
 Le Gouverneur pouruoit de soldats les garites:  
 Et quand Phœbus se cache en son moite seiour,  
 Il fait, avec cent feux, de la nuit vn clair iour:  
 Il veille au corps de garde, & croisant mainte ronde,  
 Luy semble que Phœbe, l'autre lampe du monde,  
 Pour haster des Hebrieux le trop hasté trespas,  
 De ses noirs palefrois haste par trop le pas.  
 Le Payen au rebours croit qu'elle est endormie  
 Entre les bras cheries du beau fils de Latmie.  
 Mais les souhaits humains, foibles, ne peuuent pas  
 Haster, ny retarder des cieux le moindre pas.

*A*ussi tost donc qu'on vid l'Aurore safranee  
 Dessus nostre horizon ramener la iournee,  
 Le Vis-roy fit sonner mille esclatans clairons,  
 Pour reioindre en vn corps ses espars escadrons,  
 Qui de diuers endroits d'une desmarche isnelle,  
 Vindrent enuironner la tente Coronnelle:  
 Comme autour du veneur nous voyons s'amafter  
 A certain cri du cor les chiens prests à chasser.  
 Ayant en vain sommé la ville de se rendre,

51

Les He-  
 brieux in-  
 uoquans  
 Dieu, & se-  
 resoluans à  
 bié comba-  
 tre môstrét  
 aux gens de  
 bien quel-  
 est le moy-  
 en de se  
 maintenir  
 & subsister  
 en vne iu-  
 ste, quel-  
 le.

Grands &  
 petis enne-  
 mis de l'E-  
 glise sont  
 prompts &  
 dispos à fai-  
 re la guerre  
 à Dieu en  
 la personne  
 de ses enfâs,  
 la cõstance  
 desquels  
 n'est pour-  
 tant esbran-  
 lee.

Il chercha, de spite, cent moyens pour la prendre.  
 Icy l'ingenieux le Trepan apprestoit:  
 Deçà sur ses pieds forts le Belier il montoit:  
 Jcy de la Bricole il dressoit le bandage:  
 Deçà de l'Arbaleste il tendoit le cordage:  
 Il apprestoit icy le Corbeau violant  
 Le briseur Scorpion, avec le Pont-volant:  
 Il haussait d'autre part, à peu pres iusqu'aux nues  
 Des Bastilles de bois pour dominer les rues.

Preparatif  
 pour vn as-  
 saut de vil-  
 le.

Les puissans Gastadours sont ores empressez  
 A combler de faïssine & de rocs les fossez:  
 Ores couverts de poudre, & accablez de peine,  
 Font d'une plaine vn mont, & d'un mont une plaine:  
 Or' cauent des clapiers pour mettre au despourueu  
 Les soldats dans le fort par vn sentier non-veu.  
 Ces guerriers sont commis pour dresser les eschelles,  
 Et tromper en montant les sourdes sentinelles:  
 Et ceux là pour saper: les autres sont commis  
 Pour consumer par feu les portaux ennemis.  
 Toutesfois la pluspart se tient coye en bataille,  
 Pour aller à l'assaut, soudain que la muraille  
 Foudroyee du choc de diuers instrumens,  
 Monstrera par dehors ses plus bas fondemens.

Là Mars le rase-tours, là l'aime-sang Bellonne  
 Les plus lasches soldats de sa rage esguillonne:  
 Là des foueus cheuaux les clairs hannissemens,  
 Là des felons Payens les confus hurlemens,  
 Meinent vn bruit si grand, que le ciel en resonne,  
 La terre en retentit, & l'enfer s'en estonne.

Dieu humi-  
 liant les

Or Dieu qui fait le guet dans l'eschauguete astree

D'un œil tousiours ouuert pour la troupe sacree,  
 Ayant pitié d'Isaac, dans moins d'un tourne-main  
 Bouleuerse l'arrest de ce Prince inhumain,  
 Faisans que tous les Chefs des braues Moabites,  
 Des forts Idumeans, & des fiers Amonites,  
 Luy remonstrent ceci, O Prince, ainçois l'effroy  
 De tout Roy porte-sceptre, & qui donnes la Loy  
 A l'esclau Vniuers, ne range ore en bataille  
 Tes soldats, pour forcer de Iacob la muraille.  
 Car les piques, les dards, les estocs, les boucliers,  
 Les traits, & les espieux, ne les rendent si fiers,  
 Que ce roc sourcilleux, dont la sage Nature  
 Pour eternal rampart leurs forts rampars emmure,  
 Que tu ne peux monter, sans te faire plustost  
 Vn degré de corps morts, & dismer ton bel ost.  
 Le vainqueur n'est vainqueur quand le gain ne surmonte  
 La perte de ses gens, & la gloire la honte.  
 Prince sage & vaillant, le pescheur est bien sot  
 Qui hazarde vn rets d'or pour pescher vn chabot,  
 Et le saint ornement d'une riche tiare  
 Sied mal dessus le chef de celuy qui, barbare,  
 Prefere le trespas de plusieurs ennemis  
 Au desiré salut d'un seul de ses amis.  
 Tu peux, seigneur, tu peux, sans luy liurer bataille,  
 Et sans perdre vn des tiens domter ceste canaille,  
 Occupant le surjon caché dans ce coupeau,  
 D'où le rebelle Hebrieu puise toute son eau:  
 Qui miné par la soif ne se pourra defendre,  
 Ainçois, la corde au col, à toy se vindra rendre.  
 Le genereux Lyon ne s'attaque iamais

siens a infi-  
 nis moyens  
 secrets pour  
 les coteruer,  
 & pour a-  
 neantir les  
 cōplots de  
 ses ennemis  
 lors qu'ils  
 pésent estre  
 au bout de  
 leurs machi-  
 nations.

Qu'aux animaux qui sont genereux estimez  
 Iupin va deslanchant ses flesches en souffrees  
 Ou sur les rocs d'Atlas, ou sur les monts Rifees:  
 Et le Su trouble-ciel chocque plus roidement  
 Vn bastiment royal, qu'un petit bastiment.  
 Aussi tu ne dois point faire essay de ta force  
 Contre vn foible ennemi qui soy-mesme se force.

Seigneur, ce n'est la peur, & moins l'extremité,  
 Où nous voyons reduire vne amie cité,  
 Qui nous fait renuerser tes emprises guerrieres.  
 Car auant que quitter tes heureuses bannieres,  
 Pour toy nous deffirons tous les Dieux immortels:  
 Pout toy nous briserons leurs encensez autels:  
 Pour toy nous franchirons le Piuot Antarctique,  
 Et l'eternel glaçon de la contree Arctique:  
 Pour toy nos bras hardis entreprendront d'oster  
 Le trident à Neptune, & l'aigle à Jupiter:  
 Pour toy le fils cruel n'espargnera le pere,  
 Ny le pere le fils, ny le frere le frere.

Les tyrans  
 auuglez  
 de leur pas-  
 sion parle  
 iuste iuge-  
 ment de  
 Dieu, pen-  
 sans auoir  
 trouué le  
 plus court  
 chemin  
 pour par-  
 uenir ou-  
 ils pretédét  
 sont de-  
 ceus.

Holoferne, qui songe à vaincre iour & nuict,  
 Remasche ce conseil: & remasché le suit,  
 Despechant sur le champ vne gaillarde troupe,  
 Pour occuper les eaux de la prochaine croupe.  
 L'Hebrieu qui reconnoist que ceste eau tarissant  
 Sa vertu se tarit, d'un viste pas descend:  
 Et courageux, s'oppose à la bande ennemie,  
 Qui veut faire seicher le surjon de sa vie.  
 Le Payen comba tant pour renom acquerir,  
 L'Hebrieu pour ne vouloir, sans se vanger, mourir.  
 Se vont entrechoquans d'une si grande rage,

Qu'or' le Payen s'enfuit, ore tournant visage  
 Suit l'ennemi fuyant: or' l'Hebreu perd le cœur,  
 Et puis vaincu rait la victoire au vainqueur.  
 Si qu'il semble à les voir, que la faueur diuine  
 Ne sçait de quel costé, douteuse, elle s'encline:  
 Inſqu'à tant qu' l'Israel couuert de toutes pars  
 D'un nuage de traits, s'enfuit dans ses rampars:  
 Comme le pelerin, que la gresle, & l'orage  
 Surprend en vne plaine, interrompt son voyage,  
 Et moite, & degoutant, s'en va viſte cacher  
 Sous le toict naturel de quelque creux rocher.

Le Payen le pourſuit, & presque peſle-meſle,  
 Se lance avecques luy dans la cité fidelle,  
 Par le portail ouuert. Lors se fait un grand bruit,  
 Et le peuple estonné de rue en rue fuit,  
 Outrageant ses cheueux, & deschirant sa face,  
 Comme si ia l'Ethnique auoit forcé la place.  
 Couards, où fuyez vous? he? quelle autre cité,  
 Quel mur, quel fort vous reste, aiant ce Fort quitté?  
 He! pensez vous trouuer pour sauuer vostre vie,  
 Dans ceste Bethulie vne autre Bethulie?  
 Las! si vous ne pouuez resister aux efforts  
 Du payen, cependant qu'il est encor dehors:  
 Hé! comment pourrez vous luy faire resistance  
 Quand il aura gaigné vostre propre defence?

Le peuple ainsi tancé du Chef, court au secours  
 De Cambris & Carmis, qui seruent de deux tours  
 A la porte assaillie, & qui, vaillans, soustiennent  
 Presque tout l'ost Payen en leurs dextres ils tiennent  
 Pour deux lances deux masts, ils ont au col pendus

Ceux qui  
 ont bonne  
 cause n'ont  
 pas touſ-  
 iours tant  
 de force ny  
 de conseil  
 qu'il seroit  
 bien requis  
 pour la de-  
 fendre.

Prudence &  
 hardie reso-  
 lution des  
 Chefs cau-  
 se de

la conserva-  
tion des peu-  
ples.

Deux grands boucliers d'acier, leurs corps sont deffendus  
 Non par deux hanbergeons, ainçois par deux enclumes:  
 Et sur leurs morions ondoient deux grands plumes:  
 Ils sont esgaux en aage, ils sont esgaux en cœur,  
 Et leurs corps sont esgaux en force, & en grandeur:  
 Tels que deux vers peupliers, qui bessons, dans les nues  
 Cachent esgalement leurs testes non tondues,  
 Sur les riués du fleuue, & secouez du vent,  
 Comme freres germains s'entrebaisent souuent.  
 Les Ethniques voyans arriuer à la file  
 Tant d'Hebrieux, pour garder la porte de la ville,  
 Rompent leur entreprise, & presque desbandez  
 S'en retournent aux lieux qui leur sont commandez.  
 Quand ie pense aux malheurs dont la ville assiegee  
 Fut miserablement trente iours affligee,  
 Vn assez triste chant ie ne puis inuenter  
 Pour si grande tristesse au vif représenter.  
 Ma main tremble d'horreur, & comme de coustume,  
 Sur mon sacré fueillet ne sçait guider la plume.  
 Bien est vray que mes yeux, qui l'arrosent de pleurs  
 Monstrent que son suiet est fecond en malheurs.  
 Esprit, dont tout esprit prend mouuement, & vie,  
 Esprit, qui desnouas la langue à Zacharie:  
 Et qui fis, pour semer ton nom par l'Vniuers,  
 Parler par tes heraux cent lengages diuers,  
 Guide ma plume lasse, enste moy le courage,  
 Et fay qu'à ton honneur i'acheue cest ouurage.  
 Bien qu'Isaac vist desia cernez de toutes pars  
 D'un monde, & non d'un camp, ses trop foibles rampars:  
 Il s'asseuroit de voir par la longueur du siege,

Les enfans  
de Dieu ont  
quelque re-  
lasche, afin  
de recognoi-  
stre la main  
de leur pere,  
s'apprestent  
à plus grief-  
ues espreu-  
ues, pour es-  
tre tât plus  
disposés à  
gouster à bô  
esciét leurs  
excellentes  
& esmerueil-  
lables deli-  
urance

Non

Non moins quel' assié, mine cil qui l' assiege.  
 Mais si tost qu' Holoferne ent saisi les tuyaux,  
 Qui seonds pouruoioient la saincte ville d'eaux,  
 Las! tout ce ferme espoir, tout ce braue courage  
 Se tarit tout d'vn coup, avecques son breuuage.

Mais les Chefs preferans aux chaines le trespass,  
 Donnent aux citadins ce qu'eux mesmes n'ont pas,  
 Sçauoir est vn espoir que les eaux conseruees  
 Tant és auges communs, qu'és cisternes priuees,  
 Suffiroient sans chercher breuuage en autre part,  
 Pour abreuer long temps le peuple, & le soldart.  
 De fait le Magistrat avec ses cbiches coupes  
 Depart ceste boisson aux combourgeoises troupes,  
 Douce boisson, qui peut quelques iours sustanter  
 Le corps des assiegez non leur soif contenter.

Ces auges espuisez, l'alteré populaire  
 Descouure maint canal: & pour vne onde claire,  
 Goulu, hume à longs trais le bouillon d'vn esgout,  
 Pour vn peu satisfaire à la soif, non au goust,  
 Et de qui la vapeur pesteusement infette  
 Fait tost boire au beuueur les eaux noires du Lethe.  
 O peuple malheureux, qui sens le dur trespass  
 Pour peu boire, ou trop boire, & pour ne boire pas:  
 A qui le sec defaut, & l'humide abondance  
 Portent, bien qu'ennemis, vne esgale nuisance:  
 A qui la paste soif fait guerre dans le corps  
 Aussi cruellement, que l'Ethnique dehors;  
 Ce miserable Fort n'a coin, hale, ruelle,  
 Où la Parque n'inuente vne façon nouvelle  
 De meurtrir les Hebreux: & pour signe de dueil

H

Vue d  
 cripti n de  
 la mi cie  
 d'vn peu  
 ple ad egé  
 de la soit,  
 ou d au iec  
 telles ne-  
 cessitez, &  
 d'vn enne-  
 mi perfide  
 & profane.

Frayeurs  
 miserables  
 au dedans.

& assaux  
dehors de  
l'Eglise.

N'arrache aux plus constans quelque larme de l'œil:  
Si ce peu de liqueur qui dans leurs cerueaux reste,  
Suffit pour leur fournir vne larme funeste.

Là le viellard se plaint qu'un soldat inhumain  
Luy a tantost ravi la boisson de la main,  
Mais la soif desseichant son gosier, & ses veines,  
Ensemble esteint sa vie, & ses complaints vaines:  
Jcy l'avanturier dans son ventre reprend  
L'eau mesme, ô creue-cœur! que son ventre respand.

Jcy la triste mere avecques sa salive  
Son enfant demi-mort sur la couchette avive.

L'amie ioint ici son dernier souflement  
Au souflement dernier de son trescher amant.

Car la cruelle soif venue de Cyrene,  
(Où elle vit tout-iour sur la brûlante arene)

Image de  
la Soif.

Tirant un pied de langue, ayant l'œil enfoncé,  
L'estomach transparant, le visage froncé,  
Le corps maigre, & leger, & dont les passés veines  
Non d'un sang chaud-humide, ains de soulfre sont pleines.

D'un poulmon venimeux par la ville souffloit  
Un vent, qui du profond des enfers s'escouloit  
Es arteres Hebrieux, faisant sous chasque porche  
Reluire obscurément vne funebre torche.

Tellement que le ciel qui void tant de douleurs,  
Ne peut plus retenir la course de ses pleurs,  
Et ioindroit volontiers ses larmes à ses larmes,

Sil n'estoit empêché par le grand Dieu des armes,  
Et moy-mesme qui pleure, & ne puis toutesfois,

Tant de pleurs exprimer d'une façon de voix,  
Couvriray ces malheurs du voile de silence:

*Imitant en mes vers la sçauante ignorance  
Du peintre, qui iugeant que ses mortes couleurs  
Ne pouuoient exprimer les pleureuses douleurs  
Du roy Grec, qui voyoit sacrifier sa race,  
Couurit d'un noir bandeau la paternelle face.*

Les peuts  
murmurēt  
volontiers  
contre les  
grands.

*Tandis ce peu d'Hebrieux, qui d'un tel fleau restoient,  
Contre leurs tristes Chefs, mutins, se tempestoient,  
Crians à plein gosier, Que Dieu face iustice  
Et de nostre innocence, & de vostre malice:  
Que Dieu iette son œil sur les calamitez,  
Où vos meschans conseils nous ont precipitez.*

*Si vous eussiez fait paix avec ce braue Prince,  
Plustost qu'il mist le pied dans la sainte Prouince,  
Heureux & trop heureux nos yeux ne verroient pas  
De nos gages plus chers les auancez trespass.  
Las! quel confort nous reste: O ville miserable,  
L'ennemi qui te tient t'est doux & pitoyable,  
Les tiens te sont cruels: il te veut preseruer,  
Les tiens te veulent perdre: il tasche conseruer  
La vie de tes fils, & tes fils au contraire  
Courent teste baissée à la mort volontaire.*

*Seigneur, nous sçauons bien que nos actes meschans  
T'ont fait or' desgainer tous les glaiues trenchans  
De ton ire embrasée, & qu'à bon droit tu iettes  
Sur nos Chefs desloyaux tes meurtrieres sagettes.  
Mais toy qui ne retiens longuement ton courroux,  
(Mefime contre les tiens) aye pitie de nous:  
Change le fol dessein de ceux qui nous conduissent,  
Et les Payens consteaux contre nos seins aiguissent:  
Ou fay que pour le moins outre de mille dards*

Après les  
murmures  
s'ensuiuent  
ordinaire  
ment les  
complain-  
tes desce-  
glées de-  
uant Dieu  
& les im-  
precations  
qui attire-  
roient son  
ire, si la mi-

fericorde  
ne surmon-  
toit la mau-  
uaistié des  
hommes.

*Nous mourions de la main des Ethniques soldats,  
Sans que le long venin d'une soif pallissante  
Nous conduise au cercueil d'une mort languissante.*

Sage respõ-  
se & remõ-  
strance du  
Gouver-  
neur, mon-  
strant cõme  
les Chefs se  
doient cõ-  
potter en-  
uers ceux à  
qui ils com-  
mandent,  
specialemẽt  
en telles ex-  
tremitez.

*Mes freres bien aimez, c'est nostre seul deuoir,*

*(Respond le Gouverneur) non le desir de voir*

*La race d'Abraham peu à peu consumee,*

*Qui nous fait opposer à si puissante armee.*

*Si vous estes en peine, aussi le sommes nous:*

*Car en mesme nauire embarquez avec vous,*

*Nous courons sur mesme onde, vne mesme fortune:*

*Commun, est nostre mal, nostre perte est commune:*

*Commun, commun sera le plaisir, lors que Dieu*

*Aura des mains d'Assur sauué le peuple Hebrieu:*

*Ce qu'il fera bien tost, si vostre impatience*

*Ne sert comme d'obstacle au cours de sa clemence.*

*Donques n'estriuez point avec le Tout-parfait:*

*Despendez du grand Dieu, qui fait tout ce qu'il fait*

*Pour le profit des siens: & qui sa chere Eglise*

*Tout-puissant, remettra, quoy qu'il tarde, en franchise.*

*L'archer laisse son arc quelque-fois destendu,*

*Otieux, pendre au croc: afin que retendu,*

*Et luné d'un fort bras, plus roide il se desbande*

*Poussant le trait leger d'une force plus grande.*

*Tout ainsi l'Eternel tient au sein tout expres*

*Long temps sa main oisive, à fin que puis apres*

*Il martelle plus fort sur ceux dont l'impudence*

*Abuse des thresors de sa grand patience,*

*Qui du premier abbord à toute iniquité*

*(Comme il semble aux meschans) promet impunité:*

*Mais par la pesanteur d'un seuer suplice,*

DE LA IVDITH.

Repare les delais de sa tarde iustice.  
 Semblable à l'usurier, lequel tant plus attend  
 Le souffreteux debteur, fait le dette plus grand.  
 Que si le Haut-tonnant d'une mort exemplaire,  
 Courroucé, ne punit ce Vis-roy temeraire,  
 Tout ce grand amas d'eaux, que sous & sus les cieux  
 Sa main sage estendit, peut il, seditieux,  
 Secouer son ioug saint, si bien que d'une oree  
 Il n'en puisse humecter la campagne alteree?  
 Non, non : bien que le ciel serain de toutes pars,  
 Ne promette rien moins que pluyes & brouillars,  
 Il rendra par ses pleurs bien tost la terre humide,  
 Comme au iour que Saul prit le sceptre Isacide.  
 Car les Cieux estoillez & tous les Elemens  
 Sont les executeurs de ses commandemens.

Mais le peuple oppressé & de soif & de rage,  
 Fremissant, & pleurant, ses Chefs ainsi outrage:  
 Saint peuple, he! mourrons nous, mourrons-nous, ô soldars,  
 Pour assouvir les yeux de ces traistres vieillards?  
 Mourrons nous à credit pour plaire à ces fols sages,  
 Qui se font, ô pitié! riches de nos dommages,  
 Au pris de nostre sang desirans acquerir  
 Vn louable renom, qui ne puisse mourir?  
 Non, non : rompons plustost ceste chaine seruite  
 Dont nous sommes liez: prenons de nostre Ville  
 Le gouuernail en main: & deliurant ce Fort,  
 Sages deliurons nous des frayeurs de la mort.

Comme le Medecin pressé par le malade,  
 Qui dans le lit, tremblant, se chagrine, maussade,  
 Permet bien quelquefois ce que l'art ne permet:

ol

L'affliction  
 extreme e-  
 stoupe les  
 oreilles aux  
 hōmes pour  
 ne pouoir  
 admettre les  
 bonnes re-  
 monstrances,  
 & les amene  
 à chercher  
 leur mort,  
 en la voulāt  
 cuiter.

Les Chefs  
 d'un peuple  
 meffans par  
 fois plus de  
 prudēce hu-  
 maine en  
 leurs cōseils  
 qu'il nefaut,  
 se hazardēt,  
 à tout per-  
 dre.

## 62 TROISIÈME LIVRE

*Tout de mesme Osias, importuné, promet  
De deliurer ce Fort, s'il ne sent, miserable,  
La main du Tout-iour-grand dans cinq iours secourable.*

Dieu paroif-  
fant du ciel,  
lorsquetout  
estdésespéré  
en terre, &  
executât les  
conseils par  
instrumensde  
nulle appare-  
ce, apprend  
aux siens à  
s'apurer en  
luy, qui estle  
Dieudes ar-  
mes & qui  
a lesiffuesde  
vie & de  
mort en sa  
main.

*Isaac lors du passé pert le dur souuenir,  
La douleur du present, la peur de l'aduenir:  
D'autant que s'il n'aduiet comme son cœur desire,  
Au moins de plusieurs maux il euite le pire.*

*Mais cependant Iudith, qui verse incessamment  
De ses yeux deux ruisseaux, tesmoins de son tourment,  
Ore d'un triste accent le Tout-puissant reclame,  
Or'dans le saint fueillet va repaistre son ame.  
La priere luy sert pour guinder ses esprits  
Sur les cieux les plus hauts: & les sacrez escrits  
D'un iardin, pour cueillir quelque propre racine,  
Qui de son poignant soin porte la medecine.*

*Lisant donc là dedans Judith, non par hazard,  
Ains par le vueil de Dieu, se rencontre en la part  
Où le manchot Hebreu fasché qu'Isaac se courbe  
Si long temps sous le ioug de l'infidelle tourbe,  
En parlant, frappe Eglon: & fait du royal flanc  
Sortir à chauds bouillons & la vie, & le sang.  
Ou plus qu'elle relit ce fait, plus elle admire  
La prouesse d'Ahod, & bruslante desire  
D'imiter sa vertu. Mais la couarde chair  
Vient par mille discours son dessein empescher:  
Luy proposant tantost l'enormité du crime,  
Or' la peur de la mort, or' des dangers l'abisme  
Ou son honneur s'expose: & que quand bien ce fait  
En faueur de Jacob plairoit au Tout-parfait,  
Qu'il requiert un bras masle, & non un bras de femmes,*

DE LA IVDITH.

63

*Apte pour manier le fusseau, non la lame.*

*Cependant que Iudith avec Iudith debat,  
Un ventelet s'esmeut, qui ce fucillet abbat,  
Et le suiuant descouure : où Iahel courageuse  
Enfonce un fer aigu dans la teste orgueilleuse  
Du Payen, qui fuyant du camp Hebrieu l'effort  
Rencontre, malheureux, en l'asyle la mort:  
Apprenant qu'un tyran peut bien par sa malice  
Fuir, non euter, la diuine Iustice.*

*Cest exemple dernier si fort accouragea  
La craintiue Iudith, qu'elle eust voulu desia  
Tremper au sang Payen la vengeresse lame,  
Pour d'un corps si meschant chasser la meschante ame.*

*Mais tandis qu'elle cherche, & recherche à par-foy  
Quelque subtil moyen pour meurtrir le Vis-roy,  
Elle oit, par le rapport d'une voisine Dame,  
L'arrest des assiegez : l'oyant elle se pisme.*

*Puis pour couper chemin aux preparez meschefs,  
Tout soudain elle fait chez soy venir les Chefs,  
Où de mots aigre-doux ainsi elle les tance.*

*Hé! quoy vous voulez donc l'imiter la puissance  
Du pere Tout-puissant, & captiuier ses mains  
Dans les fresles chaisnons de vos conseils humains*

*Iuges sans iugement? vous voulez loy prescrire  
Au Dieu qui prescrit loy mesme au celeste empire?*

*Vous voulez asservir sous la course du temps  
L'auteur des iours, des mois, des saisons, & des ans.*

*Ne vous abusez point, la diuine puissance  
N'a point ses bras liez d'aucune circonstance.*

*DIEU peut tout ce qu'il veut, Dieu veut tout ce qu'il doit,*

Ceux qui ne se monstrent pas hommes en leurs deportemens, meritent d'estre tancez & remis en deuoir par les femmes: toute reprehension & admonition sainte & iuste estant cōuenable au reste, par quelcōque Dieu la face.

*DIEU* doit toute faueur à cil qui marche droit.

*Mais, peres, ce qui plus mon espoir mort auine,  
C'est que ce Fort heureux ne ceint homme qui vint  
A la monde Payenne, & qui ioigne les mains  
Deuant les Dieux muets du reste des humains.  
Tous pechez sont pechez, mais ce peché surpasse  
Tant d'enormes forfaits, dont nostre auengle audace  
Fait guerre au sacré ciel : car par luy le Seigneur  
Est comme dégradé de ses titres d'honneur,  
Pour les communiquer aux pierres cizelées,  
Aux troncs, aux masses d'or subtilement moulees.  
Puis donc qu'Isaac est net d'un si sale peché,  
Ayons sur le secours de Dieu nostre œil fiché,  
Pensons, hélas! comment la Iudee esperdue  
Sur nos deportemens tient plantee sa veue:  
Pensons que tout Iacob en ceste aduersité  
Suiura nostre constance, ou nostre lascheté.  
Pensons que son autel, ses maisons, sa cheuance  
Sont apres Dieu fondez dessus nostre vaillance.  
Pensons que nous gardons la porte d'Israel:  
Et que l'ouurant si tost à ce Prince cruel,  
Qui hait plus que la mort les neveux Isacides,  
Nous serons reputez traistres & parricides.*

*Je ne puis, ni ne veux, respond le Gouverneur,  
Nier, que nous n'ayons offensé le Seigneur.  
Fol est nostre conseil, nostre promesse est folle:  
Mais quoy nous ne pouuons fausser nostre parole.  
Mais si tu te ressens de nos communs malheurs,  
Si triste, tu ne peux d'un œil sec voir nos pleurs,  
He! pleure nuict & iour, pleure tant & suspire,*

Dieu veut  
ordinaire-  
ment que  
les hommes  
se trouuent  
enlacez en  
leurs pro-  
pres con-  
seils. afin  
qu'en leur  
deliurance  
sa gloire

Que

DE LA IVDITH.

*Que tes pleurs & soupirs puissent appaiser l'ire  
Du Iuge souuerain, qui en toute saison  
Oit des cœurs abbatus la deuote oraison.*

*Je veux (dit elle alors) si Dieu m'est favorable,  
Desasieger ce Fort par vn coup memorable:  
Ne m'enfoncez plus outre: attendez seulement  
De mon hardi dessein l'heureux euenement:  
Et si tost que la nuict brune estendra ses ailes,  
Permettez moy d'aller au camp des infidelles.*

*Ce grand Dieu, respond-il, des inuaincus vainqueur  
Guide par son Esprit ton pied, ton bras, ton cœur.*

65

reliée tant  
plus magni-  
fiquement.

FIN DV TROISIESME LIVRE  
DE LA IVDITH.



# QUATRIEME LIVRE

DE LA IVDITH DE G. DE

SALVSTE SEIGNEVR DV

BARTAS.

## SOMMAIRE.



**S**YVANT la promesse que Iudith auoit faite aux Chefs des assiegez dedans Bethulie, elle se munit des armes propres pour l'exécution de son entreprise, à sçauoir de l'innocation du nom de Dieu, & d'une sainte resolution à deliurer sa patrie de la main du Tyran, laquelle elle delibere renuerser par la douce & belle apparence de son port, & vestement. Au sortir de la ville pour entrer au camp de l'ennemi, nostre poëte introduit à propos vn des principaux, discourant à vn autre de la race, nourriture, instructiõ, mariage, mesnage, & viduité de Iudith, laquelle est proposee à toutes filles & femmes honnestes, pour vn singulier patron de toutes vertus. Estant entree au camp, & mennee à Holoferne, il veut sçauoir qui l'amenoit, & donne audience à ceste sage veufue; qui par vn lágage propre le sçait mener si bien du premier coup, qu'elle luy persuade ce que bon luy semble, & obtint congé de pouuoir se retirer toutes les nuits en vn prochain vallon, pour prier Dieu: ce qu'elle execute aussi la nuit suiuate, demandant force au Tout-puissant, pour suiure & executer tellemét son dessein qu'en exterminant le Chef, elle desface d'vn coup toute l'ar-

mee profane : exemple montrant que l'entree & la suite de toutes entreprises hautes, doiuent estre fondees sur la faueur & ardante inuocation de celuy sans lequel toute la sagesse, & force humaine n'est que vent ; & qui au contraire peut executer, par les plus foibles instrumens du monde, des choses incroyables, & incomprenable à l'entendement humain.

**I**VDITH fait cependant ruiſſeler ſes deux yeux,  
Atterre ſes genoux, & dreſſe vers les cieux  
ſes innocentes mains : puis ainſi Dieu reclame,  
Eſtalant deuant luy les ſecrets de ſon ame.

Dieu qui iadis armas d'un glaiue puniſſeur  
Mon ayeul Simeon, pour reuancher ſa ſœur:  
Mets moy ce glaiue en main, afin que i'en puniſſe  
Ce Tyran, qui ſurmonte vn Sichem en malice:  
Qui ne ſe contentant de ſouiller le ſainct liçt  
Des chaſtes mariez execrable, abolit  
Ton ſainct nom de la terre, & deſire idolatre,  
Le temple de Solime à fleur de terre abbatre:  
Satrape ambitieux, dont l'eſperance giſt  
Sur cent mille guerriers, que ſa dextre regit,  
Sur cent mille cheuaux, qui d'une ongle ſuperbe,  
Deſirans le combat, de cent bonds foulent l'herbe:  
Ne croyans que c'eſt toy qui palmes les cheueux,  
Et enchaines les mains de ceux là que tu veux:  
Qui les forts affoiblis, & les foibles renforces,  
Qui romps en vn moment des plus grands Rois les forces.  
Fay, fay donc, ô bon Dieu, que ſes charmez eſprits  
Dans les tours anellez de mes cheueux ſoyent pris.

I ij

Iudith ſe  
fortifiât du  
coſté de  
Dieu, mon  
ſtre que la  
deuoir & fi-  
delle prie-  
re eſt le bou-  
clier & le  
glaiue de  
l'Egliſe,  
pour ſou-  
ſtenir, &  
deffaire ſes  
ennemis.

Tous les  
dons que  
Dieu com-  
munique  
aux ſiens en  
particulier  
doiuent e-  
ſtre em-  
ployez à  
l'auancee.

ment de s<sup>on</sup>  
honneur, &  
à la confer-  
uation de  
son Eglise,  
selon l'adres-  
se que leur  
en donne leur  
vocation.

*Fay que mes doux regards seruent d'autant de flefches*

*Pour faire dans son cœur mille amoureuses bresches:*

*Fay que ce peu de grace, & ce peu de beauté*

*Que tu m'as departi, trompe sa cruauté:*

*Fay que de mes propos le flatteur artifice*

*Surprenne dans ses lacqs sa renarde malice.*

*Mais Seigneur, fay sur tout, que ce mien bras vainqueur*

*Soit des peuples Payens & le fleau, & la peur:*

*A fin que tout ce Tout sçache que nostre race*

*Est conuerte à iamais du rampart de ta grace:*

*Et que iamais Tyran ne s'est prins contre nous,*

*Qu'il n'ait en fin senti l'aigreur de ton courroux.*

*O Dieu fay que pas vn de l'armee profane*

*Ne reboiue iamais l'Euphrate ny l'Hythane.*

*Ainsi prie Iudith, avec mille sanglots*

*De son discours deuot entrecoupant les mots:*

*Et quitte sur le tard ses chambres solitaires,*

*Riches de dons d'Ophir, & des presens de Seres.*

*Diane au front d'argent, ô Roine de la nuict,*

*T'es tu bien monstrier, tandis que çà bas luiët*

*L'Astre saintement beau, qui d'un aspect contraire,*

*En son plus clair midi fait vergongne à ton frere?*

*Bien qu'au desceu du peuple elle vneille sortir,*

*Les perles la font voir, & les odeurs sentir:*

*Le musc; & l'ambre gris, par quel lieu qu'elle passe*

*Laiissent d'elle long temps vne odorante trace:*

*Sur son front de crystal vne escarboucle luit*

*Qui fait par ses rayons luire l'obscur nuict,*

*Vn cresse à fil d'argent, agencé sur sa teste,*

*Meu d'un zephyre doux sur l'espaule volette,*

Parement  
exquis de  
Iudith, filé  
tendu par le  
Seigneur  
Dieu pour  
attraper  
holoferne.

L'or lie ses poils d'or, son col blanc est cerné  
 D'un carcan de saphire & de rubis orné:  
 A son oreille pend une perle plus riche  
 Que celle qu'aualla la Princeſſe peu chiche  
 De Memphe aux hautes tours: ſon ſein blanc & douillet  
 Eſt à demi couuert d'un transparent colet.  
 La ſoye de ſa robe eſt de couleur celeſte,  
 Couuerte haut & bas d'un rets d'or, & le reſte  
 De ſes habits pompeux eſt digne du beau corps  
 De celle, qui d'Ephrate entourella les bords.  
 Car encor qu'elle fuſt la meſme modeſtie,  
 Elle auoit emprunté ſes habits en partie  
 Des dames de grand lieu, partie prins des ſiens  
 Pour deceuoir bien toſt le Prince des Payens.

Cependant Achior qui veille au corps de garde,  
 Voyant marcher Iudith, meſme à heure ſi tarde,  
 S'informe de Carmis qui là veilloit auſſi,  
 Qui eſt elle, où va elle, & quel gaillard ſouci  
 La fait ainſi parer en temps ſi deplorable,  
 Et dans une cité de tous points miſerable?

N'agueres (dit Carmis) dedans noſtre Cité  
 Floriſſoit Merari homme d'authorité,  
 A qui pour tous enfans Dieu donna ceſte fille,  
 Pour combler de bon heur ſa ville, & ſa famille.  
 Les peres de ce temps trauaillent ame & corps,  
 Pour chiches entaſſer threſors deſſus threſors:  
 Et n'ont ſouci d'orner de doctrine, & ſageſſe  
 Ceux qu'ils font heritiers de toute leur richeſſe:  
 Semblables à celuy qui tient ſoigneuſement  
 Dans le cofre plié ſon riche habillement,

La ſortie  
 de Iudith,  
 ainſi parée  
 en tel tēps,  
 & à heure  
 indeue, dō-  
 nee entree  
 au poete à  
 faire dif-  
 courir Car-  
 mis ſur la  
 vie prece-  
 dente de  
 Iudith: ce  
 long narré  
 donnāt lu-  
 ſtre aux pre-  
 ce dens &  
 ſuiuās pro-  
 pos.

Deuoir  
 des peres  
 en l'inſtru-  
 ction &  
 nourritu-  
 re de leurs

cafas, pro-  
posé en Me-  
rari pere  
de Iudith.

Tandis que son corps nud, pour qui la robe il garde  
 A la pluye, au frimas, à la gresle il hazarde:  
 Mais comme vn laboureur cultiue vn champ acquis  
 A grands frais & des frais, comme d'un soin exquis  
 Il l'espierre tantost, or du soc il le raye,  
 Ores il le fossoye, ore il coupe sa haye:  
 N'en departant iamais ny le fer, ny la main,  
 Mais sur tout est soigneux d'y semer de bon grain.  
 Afin que quand l'Esté fera iaunir ses plaines,  
 Il se puisse payer de ses frais & ses peines.  
 Et comme vne pucelle a souci d'un œillet,  
 Qui mesme auant saison commence, vermeillet,  
 Sortir hors du bouton, arrosant à toute heure  
 Le iardin portatif dont il prend nourriture,  
 Afin que ses beaux plis quelquefois estallez,  
 Ornent sa gorge blanche, ou ses poils anellez,  
 Le prudent Merari met toute diligence  
 A façonner les mœurs de ceste molle enfance:  
 Afin qu'en ses vieux iours il en puisse tirer  
 L'honneur, & le plaisir, qu'on en peut desirer.  
 Car si tost que sa langue & begayante, & molle  
 Commença prononcer l'indistincte parole,  
 Il ne luy vint aprendre (ainsi que font souuent  
 Les peres d'aujourd'huy) des propos pleins de vent,  
 Ainçois le Decalogue ou quelque oraison sainte,  
 Afin qu'avec le lait elle sucçast la crainte  
 Du Tout-puissant ouurier. Ce qui ne fut sans fruit:  
 D'autant qu'en peu de temps la pucelle produit  
 Fruits dignes d'un tel grain: & ceste nourriture  
 Peu à peu se changea en vne autre nature.

DE LA IVDITH.

71

*Ainsi les cuits vaisseaux retiennent longuement  
La saueur des humeurs, que du commencement  
On y verse dedans. Ainsi la vieille brance  
Se plie vers la part, que nouvelle on la panche.  
Ainsi dès leurs bas ans les Ours, les Cerfs, les Loups  
S'accoustument, priuez, de viure parmi nous.*

*Dés qu'elle eut douze fois douze Lunes passées,  
Ses mœurs furent encor beaucoup mieux compassées.  
Car le pilote expet n'est point si curieux  
D'eniter en singlant le passage odieux  
Du destroit Cyanee, ou la Syrte areneuse,  
Ou des flots Capharois la riuë perilleuse,  
Que, sage, elle fuyoit les femmes, dont le nom  
Estoit tant peu raché de sinistre renom:  
Sçachant que des meschans la trop longue accointance  
Empeste les plus saints. Et bien que l'innocence  
Demeure saine & sauue, on ne peut garantir  
Son nom du bruit commun, trop suiet à mentir.  
Car frequentant les bons, comme bons on nous prise:  
Et hantant les peruers, comme eux on nous mesprise,*

*La pudique Iudith és bals ne demeroit  
Jusques à la minuiet: elle ne discoroit  
De festin en festin, ou bien de rue en rue,  
Pour voir, & pour ensemble estre des autres veue:  
Ains plustost scachant bien qu'un desir imprudent  
D'estre veue & de voir, alla iadis perdant  
La troitiere Dina, & cent autres semblables,  
Qui ont deshonoré leurs maisons honorables,  
Sage, se contenoit dans l'hostel paternel,  
Chasque soir & matin inuoquant l'Eternel.*

En l'excel-  
lente instru-  
ction & vie  
de Iudith fil-  
le, fême, &  
veufue, le  
poete ensei-  
gne aux fil-  
les & fêmes  
d'honneur  
leur vrai de-  
voir auant,  
durant, & a-  
pres le ma-  
riage.

Discours  
sous l'ima-  
ge de Iudith  
des vices  
que les fil-  
les hōnestes  
doiuent fuir  
& des ver-  
tus dont el-  
les doiuent  
estre parees.

Ne doiuent  
desirer d'e-  
stre veues  
ny de voir.

Doivent  
faire serui-  
ce à leurs  
peres &  
meres.

Estre soi-  
gneuses.  
Craindre  
Dieu & me-  
diter sa pa-  
role, tra-  
uailer à  
œuvres cō-  
uenables.

Tout le reste du iour (pitoyable nourrice  
De ses vieux nourrisiers) elle faisoit service  
A ses parens chenus, la Cigongne imitant,  
Qui pour ses vieux parens va pasture, questant,  
Et sur vn haut sapin, secoué de la Bise,  
Porte la vie à ceux dont la sienne elle a prise.

S'elle pouuoit soustraire au souci mesnager  
Vne heure ou deux du iour, elle s'alloit ranger  
A lire l'Escriture, où l'ame du fidele  
Trouue pour se repaistre vne manne eternelle.  
Tantost elle brodoit dessus quelque drap fin  
Vn Aigle, vn Elephant, vn Griffon, vn Daufin:  
Tantost d'un art subtil son aiguille argentine  
Sur la toile tiroit quelque histoire diuine.

Icy Lot eschappé du feu, qui deuoroit  
Salubrique Cité, d'un pas ailé couroit  
Se sauuer dans Segor, quand sa femme incredule  
Tourne l'œil curieux vers son hostel qui bruslé:  
Tellement que son corps, puni par l'Immortel  
Est changé promptement en vn monceau de sel.  
Icy semble qu'on voye au supplice conduire  
L'innocente Susanne, il semble que l'on tire  
Contre elle des cailloux: il semble que soudain  
Le peuple instruit du vray tourne sa iuste main  
Contre les faux resmoins: Icy Ioseph delaisse  
Sa cape, & non son cœur, à sa folle maistresse,  
Aimant mieux que les fers le serrent, que ses bras.  
Icy le fier Iephthe trempe son coutelas  
Dedans son propre sang, & d'un ducil domestique,  
Insensé, va troublant la lieffe plublique,

Lasse

DE LA IVDITH.

73

S'esbatre  
en louant  
Dieu.

*Lasse de trauailler, sur le luth doux-sonnant  
Elle fait retentir le los du Haut-tonnant,  
N'imitant celles là qui par lasciuies danses,  
Par regards affetez, par prodigues despenses,  
Des hommes de bon lieu se pensent faire aimer:  
Mais comme le pescheur, qui le bord de la mer  
Empoisonne d'apasts, fait vne plus grand pesche,  
Non si saine pour nous, que celuy-là qui pesche  
A la ligne & filets: ces mignardes se font  
Beaucoup plus d'amoureux, que les filles qui vont  
De modeste façon: mais leur flamme impudique  
Ne brusle que le sot, le leger, le lubrique.  
C'est la seule vertu, qui engendre & conçoit,  
Vne amitie parfaite: & bien qu'elle ne soit  
Si promptement que l'autre en nos cœurs allumee:  
Aussi certes si tost n'est elle consumee.  
La paille tost s'allume, & s'esteint vistement:  
Le fer s'allume tard, mais il ard longuement.  
C'est pourquoy de Judith la saincte renommee  
Par les citez d'Isaac heureusement semee,  
Fit à maints desdaigner les visages fardez,  
Les dots presque royaux, les cheueux mignardez,  
Pour suivre sa vertu. Mais l'amoureuse flame  
Ne pouuoit eschauffer les glaçons de son ame.  
Car comme au dur marteau resiste vn diamant,  
Dure, elle resistoit à maint fidelle amant,  
Ayant deliberé de passer, solitaire,  
Le reste de ses ans pres de son aimé pere.  
Mais vaincue à la fin des importuns propos  
De ses proches parens, soigneux de son repos,*

Se rendre  
aimables  
par leur ver-  
tu, & non  
point par  
mōdanitez.

Le cōmen-  
cement & la  
suite du ma-  
riage de Iu-  
dith propo-  
sé en exem-  
ple aux fil-  
les vertueu-  
ses.

K

Elle prend *Manassé* homme de noble race,  
 Homme riche, homme beau, tant d'esprit, que de face.

Elles ne  
 d'oiuēt en-  
 rendre en  
 sorte quel-  
 conque à  
 mariage,  
 que par la  
 volonté de  
 leurs parés.

Leur mariage donc ne fut pas contracté  
 Par secrets messagers: ains par la volonté  
 De leurs communs parens. Le desastré veufuage  
 De *Dina*, rend encor fidelle tesmoignage  
 Qu'une nopce secrette & baiser clandestin  
 Ne guident les amans iamais à bonne fin,  
 Et que nous n'auons pas de nos corps la puissance,  
 Ains ceux dont ils ont pris nourriture & naissance.

Mariages  
 bien com-  
 mencez sōt  
 entretenus  
 & fauorisés  
 d'une singu-  
 liere bene-  
 diction de  
 Dieu.

Voila comme vn amour commencé saintement  
 Et saintement conduit, lioit si fermement  
 Ce chaste iouuenceau, & ceste chaste dame,  
 Que leurs doux corps n'estoient animez que d'une ame:  
 L'un ne vouloit sinon ce que l'autre vouloit:  
 Par vn mesme tuyau l'un & l'autre parloit,  
 Et comme vn coup donné sur la droite partie  
 Respond dessus la gauche: ainsi, par sympathie,  
 Les douleurs de l'espoux *Iudith* triste sentoit:  
 Les douleurs de *Iudith* l'espoux triste portoit.

Au dis-  
 cours du  
 mefnage  
 de *Manas-  
 sé* & de *Iu-  
 dith* sont  
 deferits les  
 deuoirs du  
 mari & de  
 la femme,  
 tant l'un  
 enuers l'au-  
 tre, qu'en-  
 uers leurs  
 domesti-  
 ques & pro-  
 chains.  
 Les mai-  
 sons, com-  
 me réples  
 de Dieu,  
 doiuent  
 estre pur-  
 gées de tou-  
 te ordure.

Le prudent *Manassé* commandoit sur sa femme,  
 Non point comme vn tyran: ains tout ainsi que l'anie  
 Domine sur le corps, non pour le corps greuer,  
 Ains plustot pour le corps sain & sauf conseruer  
*Iudith* son *Manassé* cherissoit plus que frere,  
 Craignoit comme seigneur, l'honoroit comme pere.

Dans le sacré logis on seruoit si bien Dieu,  
 Qu'il sembloit estre vn temple, & non vn priué lieu,  
 Là par gēstes vilains la chambriere lubrique  
 N'attiroit dans ses bras le iouuenceau pudique:

Là l'yurongne valet contre le Roy des Rois  
 N'adressoit, impuni, sa blasphémante voix:  
 Là le plaisant boufon, le menteur ordinaire,  
 Le prodigue ioueur, le brigand sanguinaire,  
 Ne faisoient leur demeure: ains tous les seruiteurs  
 Taschoient de leurs sainctes chefs suyure les sainctes mœurs.  
 Manassé cognoissant combien d'enormes vices  
 Corrompoient en son temps les plus saintes polices,  
 Et que les plus peruers, & les plus ignorans  
 Par argent, ou faueur montoient aux plus hauts rangs:  
 Modeste, refusa toute charge publique,  
 Se sentant bien-heureux de pouuoir, pacifique,  
 Loin de cours, & palais, passer l'aage chez soy.  
 Mais pource qu'on n'est pas né seulement pour soy,  
 Et qu'on doit de ses ans la meilleure partie  
 Aux parens, aux amis, à la chere patrie:  
 N'estant point magistrat, au public il seruoit  
 Plus que cent magistrats, que lors Iacob auoit:  
 Car sa maison estoit le tressainct habitacle  
 De l'esgale iustice: & sa bouche vn oracle.  
 Tousiours les affligez l'ont eu pour protecteur,  
 Les veufues pour soustien, les moindres pour tuteur,  
 Les orphelins pour pere: & tout sexe, aage, office  
 A receu de sa main maint fauorable office.  
 Iamais le vain desir des thresors du Leuant  
 Ne mit sa rame à l'eau, ny ses voiles au vent,  
 L'auarice iamais sous enseigne estrangere  
 Ne luy fit desgainer son glaiue mercenaire.  
 Il ne vendit iamais dans l'auare parquet  
 Aux chetifs poursuuiuans son cauteleux caquet:

L'ambition  
 doit estre  
 tellement  
 detestee de  
 tous, que  
 cependant  
 les bons  
 seruent à  
 leurs parés  
 & à leur pa-  
 trie.

Auarice  
 est autant  
 mal seant  
 à l'hom-  
 me de bien  
 que l'Am-  
 bition.

Occupations honnestes & profitables.

*Ains, tranquille, exerçant la sainte agriculture,  
Recevoit de la terre & le sort, & l'usure  
Des ses penibles prests. Car tantost il plantoit  
Vn verger à la ligne, & tantost il entoit  
Dessus vn sauuageau vne branche estrangere.  
Tantost il remuoit nostre commune mere:  
Tantost il marioit les vignes aux ormeaux:  
Tantost il retranchoit leurs susperflus rameaux.  
Car ny le Chien du Ciel, ny le glacé Decembre  
Ne le pouuoient tenir captif dedans sa chambre.*

Mort de Manassé priant Iudith de tout plaisir, apprend aux veufues leur leçon, & condamne l'intemperance de plusieurs.

*Mais vn iour contemplant les moissonneurs hastez  
Qui, d'un fer recourbé, coupoient les iaunes bleds:  
Phœbus fit de son chef distiller vn caterre,  
Qui mit son ame au ciel, & sa chair sous la terre.  
Celuy qui peut nombrer combien le vent Arctois  
En Nouembre fait choir de fueilles par les bois:  
Celuy qui peut nombrer les gouttes que l'Hyade,  
L'Orion pluuieux, & la moite Pleiade  
Versent dessus les champs: celuy seul peut conter  
Les larmes qu'elle fit, pour sa mort degouter:  
Tant d'or, tant de thresors, que son mari luy laisse,  
Au lieu de l'amortir, augmente sa tristesse.  
L'usage de ses biens represente à ses yeux  
De leur vieil possesseur le maintien gracieux.  
Quand ell'eust possédé tout cest or, qu'à la riue  
Du fleuue Lydien parmi le sable arriué,  
Elle n'eust esté riche, ayant perdu celuy  
Sans qui tous les thresors ne luy portoient qu'ennuy:  
Mais en le possédant, ioyeuse, elle eust souffertes,  
Du miserable Iob les trop frequentes pertes.*

Phœbus a son travail recommencé trois fois  
 Depuis ce grief encombre: & le temps toutes fois,  
 Qui peut guerir tout mal, n'a guerri la tristesse  
 Qui pour ce dur trespas la becquette sans cesse.  
 Car couuerte tousiours d'un noir habillement  
 Deuote elle viuoit chez soy modestement:  
 Et la plus part du temps pensue & solitaire,  
 Portoit le dueil au cœur, dessus les reins la haire,  
 Et les larmes aux yeux. Ainsi sur le sec bois  
 La veufue tourtre fait ouyr sa triste voix,  
 Et s'estant pour iamais de tous plaisirs bannie,  
 Ne veut, chaste, accepter seconde compagnie.

Si Iudith quelquefois, contrainte du deuoir,  
 Sortoit de son logis, c'estoit pour aller voir  
 Quelque femme exploree, à qui la mort inique  
 Auoit rauï l'espoux, ou bien l'enfant unique:  
 C'estoit pour visiter le fieureux fremissant:  
 C'estoit pour secourir le pauvre languissant:  
 Ou c'estoit pour aller, ainsi que Dieu commande,  
 Dedans Solime offrir ses vœux, & son offrande.

Je t'ay, cher compagnon, briefuement recité  
 Les beaux faits de Judith, sur qui nostre Cité  
 Tient fichez ses deux yeux: mais ie ne te puis dire  
 Quel chemin elle tient, moins où son cœur aspire.

Que si par le passé l'on peut coniecturer  
 Les choses auenir, nous deuons esperer  
 D'elle nostre salut: & mesme son visage  
 Qui de ioye se peint, ia desia nous presage  
 Quelque prochain bon-heur. Avec vn tel discours  
 L'Hebrien de ceste nuit accourcissoit le cours,

Iudith veufue l'espace de trois ans lors que Bethulie fut assiegee, exemple & patron de vertu, proposé aux femmes veufues.

Cependant que la Veuve avec sa Damoiselle  
Marchoit d'un pié léger vers la Tente infidelle.

Judith sous  
la conduite  
de Tout-  
puissant en-  
tre au camp  
de Holo-  
ferne, où  
Dieu dispo-  
se les cho-  
ses pour les  
amener à  
leur point  
final.

Elle n'eut pas marché cent pas loin des rampars,  
Qu'elle trouue en chemin les Ethniques soldars,  
Qui luy parlent ainsi: O beauté plus qu'humaine,  
Qui es-tu? d'où viens-tu? quel affaire te meine  
Dans le camp Syrien? Je suis (dit-elle alors)  
Fille du saint Iacob, qui fuyant tant de morts  
Pendantes sur le chef de ma foible prouince,  
Me iette entre les bras de vostre braue Prince.  
Ils la meinent au Duc, Qui a veu quelquefois  
Toute une grand cité s'assembler à la voix  
D'un langard charlatan: ou pour voir estonnee  
Quelque beste effroyable, en autre monde nee:  
Celuy là peut penser combien de toutes pars  
Autour du pavillon s'assemblent de soldars,  
Pour voir ce corps tout beau, qui chastement aimable,  
Où plus est contemplé, plus se rend admirable.

Exacte des-  
cription de  
la beauté de  
Judith, in-  
strument de  
la ruine  
d'Holofer-  
ne, & de  
son armee.

De ses ondez cheueux les vns esparpillez  
Volloient d'un art sans art, les autres crespillez  
En mille & mille aneaux, donnoyent beaucoup de grace  
A son front, plus poli qu'une piece de glace,  
D'ebene precieux deux arceaux deliez  
Sur deux astres brillans sont dextrement pliez  
Sur deux yeux noirelets, où Cupidon se cache,  
Et d'où les chastes traits de sa trouffe il delasche.  
Entre ces deux Soleils & ce front liberal,  
S'esleue vn montelet, qui d'un trait inefgal  
Se va, tousiours croissant pres des leures estendre,  
Où le Mome enuieux ne trouue que reprendre.

DE LA IVDITH.

79

De sa poupine ioue il semble que le teint  
 D'un meslange de lis, & de roses soit peint.  
 Sa bouche de cinabre & de musc toute pleine,  
 Et qui plus doucement qu'une Sabee haleine,  
 A pour ses riches bords deux couraux, qui riant,  
 Descouurent deux beaux rangs de perles d'Orient.  
 Ce beau pilier d'ivoire & ce beau sein d'albâtre  
 Font l'idolastre camp de Judith idolastre.  
 Sa main, où nulle ride, où nul nœud n'apparoit,  
 A de nacre enrichi le bout de chascue doigt.  
 Et bref Judith estoit si parfaitement belle,  
 Que si le docte Zeuxe eust trouué dame telle  
 En l'Itale Crotone, au temps que son pinceau  
 Tira, sur maint patron imparfaitement beau,  
 Celle qui fit choquer l'Europe avec l'Asie,  
 Pour un parfait exempl: il l'eust seule choisie.  
 Judith n'est pas si tost entree au pavillon,  
 Que sa ioue se pein d'un honteux vermillon,  
 Tremblant toute de peur. Mais par un doux langage  
 Le courtois General luy redonne courage.  
 M'amie ie ne suis, ie ne suis si cruel,  
 Qu'un faux bruit a fait croire au peu-sage Israel.  
 Ceux-là ie tien pour fils, qui pour pere m'honorent,  
 J'aime ceux, qui pour Dieu le Roy d'Assur adorent,  
 Et qui fait l'un & l'autre, il se peut assurer  
 D'avoir autant de biens qu'homme peut esperer.  
 Ce qu'Isaac cognoistroit rendant obeissance  
 A la bonté du Roy dont il craint la puissance.  
 M'amour, sois donc sans peur: & dy moy franchement  
 Le bien-heureux motif de ton auenement.

La cruauté  
 orgueilleu-  
 se quittant  
 pour ce  
 coup la pla-  
 ce à vne cu-  
 pidité vilai-  
 ne, & aueu-  
 glee: le Ty-  
 ran est en  
 fin sa'arié  
 de tous les  
 deux.

Piudence  
modeste de  
Judith qui  
se con'er-  
uit, & allô  
geant son  
re. me, en-  
dort l'enne-  
mi cruel, at  
tenant  
l'heure pro-  
pre à son  
dessein.

Prince (dit elle alors d'un assésurè visage)  
Le plus cheri du ciel, le plus fort, le plus sage  
Qui porte espee aux flancs, sur le dos halecret,  
Salade sur le chef, & lance sur l'arrest:  
Bien que mon fresle sexe, & que ma chair douillette  
Ne puisse plus long temps supporter la disette,  
Les veilles, les travaux, les frayeurs, les hazards  
Que souffrent nuict & iour mes combourgeois soldars,  
Pourtant cela ne fait qu'à ce coup ie deschire  
Le corps de ma Cité: non, cela ne m'attire  
Dans le camp ennemi. C'est un ver non-mourant  
Qui va mon cœur deuot sans cesse deuorant.  
C'est une sainte peur, qu'au milieu de mes freres  
L'offence en mes repas le grand Dieu de nos Peres.  
Car, Sire, ie preuoy que le peuple assiegé,  
D'une faim enragee à toute heure rongé,  
Enfoncera ses dents dans les chairs plus pollues,  
Que Dieu par tant d'edits nous auoit deffendues:  
Et qu'adonc l'Éternel, qui d'un aigre tourment,  
Iuste, venge les loix qu'il donne iustement,  
Sans forme de combat te liurera leur ville,  
Faisant qu'un seul des tiens en surmonte deux mille.  
Fuyant donc ta fureur, & la fureur de Dieu,  
Je fuy de Bethulie, ô grand Prince, en ce lieu:  
Où j'implore ta grace, & requiers qu'il te plaise  
Ne troubler par rigueur, ce qui me reste d'aise.  
Celuy de sens commun est du tout despourueu,  
Qui se iette à clos yeux dans le danger preueu:  
Et qui pouuant, heureux, sans peine, & sans peur viure,  
Va par mille travaux sa propre mort poursuiure.

Or fi

D E LA IVDITH.

Or si dans ce vallon, loin du peuple, & du bruit,  
 Tu me permets d'aller prier Dieu chasque nuit,  
 L'Hebrieu n'aura si tost attifonné son ire,  
 Qu'inspirée du ciel, ie te le viendray dire.  
 Et puis ie conduiray tes valeureux soldars  
 Par toute la Judee, & tes fiers estendars  
 Bouffèront dans Sion, sans qu'aucun ose prendre  
 Ou la lance, ou l'estoc, pour sa vie deffendre:  
 Sans que mesme les chiens au bruit des tes harnois,  
 Craintifs, osent ietter vne abbayante voix.

Ton seul nom chassera les plus vaillantes troupes,  
 Deuant toy les hauts monts abaisseront leurs croupes,  
 Les fleuves deuant toy leurs ondes tariront,  
 Et pour passer ton ost nouveaux sentiers feront.

Le Tyran luy respond, ô Dorure du monde!  
 O Dame esgalement belle, honneste, & faconde!  
 Vous soyez bien venue: & tout-iour puissiez vous  
 Auec contentement seiourner avec nous.

Si vous m'estes autant fidelle & veritable,  
 Comme à l'oreille & l'œil ie vous trouue agreable,  
 Ie veux d'orenauant adorer ce grand Dieu,  
 Qui seul est adoré de vostre peuple Hebrieu.  
 Ie veux que vous soyez d'orenauant la Dame,  
 Non de mon sceptre seul, ains aussi de mon ame.  
 Ie veux que desormais vostre nom soit cognu  
 Et de l'Ebre, & du Gange, & de l'Istre cornu.

Par le congé du Prince aussi tost que la Lune  
 Commença de ses rais argenter la nuit brune,  
 La Veuuë se retire en vn vallon obscur:  
 Où elle laue ensemble & son corps, & son cœur

81

Requeste de  
 Iudith au  
 Tyran, en  
 laquelle se  
 descouure  
 la fermeté  
 & l'infirmité  
 des fidelles,  
 es grāds  
 dangers.

Holoferne  
 déceü par sa  
 desordōnee  
 concupiscē-  
 ce, cōmence  
 à bastir sa  
 ruine, ou-  
 bliant son  
 deuoir de  
 Chef d'ar-  
 mee, pour  
 courtiſer  
 vne femme.

L

*Puis versant de son œil vne tiede riuere,  
Fait au grand Dieu d'Isaac ceste ardente priere.*

*Seigneur n'escondi point deormais ton secours*

Vray moyē  
pour venir à  
fin desentre  
priees im-  
possibles à  
l'homme.

*A ceux, qui n'ont ailleurs qu'à ta bonté recours.  
Seigneur, deffen ceux là, qui desirent d'espandre  
Et leurs biens, & leur sang, pour ta cause deffendre.  
Que la plainte de ceux qui succent le tetin:  
Que la voix des vieillards pleurans soir & matin:  
Que le cri douloureux de nos vierges pudiques:  
Que la sainte oraison des neueux Leuitiques,  
Monte iusqu'à ton throsne, & aille interrompant  
Ton paresseux sommeil. Pourquoi vas tu frappant,  
Des traits plus allumez de ta roide tempeste  
L'Hermonien coupeau, ou bien l'innocent faiste  
De l'herbageux Carmel? pourquoi vas tu perdant  
Tes dards contre les tours? oubliant cependant  
Les Geans Terre-nez dont la superbe audace  
S'efforce de t'oster & ton sceptre, & t'i place?  
Ha, pauvre! qu'ay-ie dit? helas pardonne moy,  
Car le zele bruslant, & le non-feint esmoy,  
Qui me lime à toute heure, arrache ce langage  
De ma bouche forcee. O de nostre lignage  
Lenon-mourant Soustien: non, ie sçay que bien tost,  
Iuste, tu priueras de cheffe le Chef de l'ost,  
Je sçay que ceste main, par ta dextre conduite,  
Deffera d'un seul coup le Payen exercite.*

FIN DV QUATRIESME LIVRE  
DE LA IVDITH.



# CINQVIESME LIVRE

DE LA IVDITH DE G. DE

SALVSTE SEIGNEVR DV

BARTAS.

## SOMMAIRE.



Es reprouuez sont les vrais & propres instrumens de leur ruine, de laquelle plus ils approchent, moins en ont ils de congnoissance : au contraire se plaisent en leur ordure, & rient sur le bord de leur precipice. Cela nous est décrit maintenant en Holoferne, qui n'apperceuant le glaive vengeur, pendant sur sa teste, s'entretient de pensées indignes de tout homme de cœur, & finalement se laisse tellement emporter à sa vilaine passion, qu'il tasche de voler l'honneur de Iudith, s'aidant pour cest effect, du courratier ordinaire de ses sales voluptez. Au lieu de trouver quelque fidelle seruiteur qui le reprime dextremēt, son Bagos ou valet de chambre, iette de l'huile au feu, & se monstrant homme de tel seruice que demandent les grands, qui n'ont la grandeur de Dieu, ny la leur deuant les yeux, amene Iudith en la tente d'Holoferne. Sur quoy, par incident, nostre Pœete décrit les Bagos, & courtisans flateurs & maquereaux de nostre tēps, avec toute leur suite. Iudith voyāt sa pudicité en danger, & resoluë de faire vn coup, qu'elle ne pouuoit pour lors executer, se montre auisce au besoin, & met le Tyran en propos, qui pour complaire à sa Dame, &

L ij

pensant mieux s'insinuer en grace, selõ la coustume de tels glorieux, prend plaisir à faire discours moitié vrais, moitié faux, des guerres, victoires, cõquestes, & autres actes de son maistre, & de soy spcialement. En quoy derechef se monstrent les redoutables iugemẽs de Dieu sur cest insensé, figure d'infinis Tyrans & persecuteurs de l'Eglise, en ce que eniuré de ses vaines louanges: il tend comme le col au coup qu'il recoit la nuit suiuaute. Car ayant longuement causé, Judith luy eschappe, & la table se dresse pour le dernier repas de luy & des siens.

**D**Ans ses veines pour sang, dans ses os pour mouelle  
Holoferne no urrit vne peine cruelle,  
Qu'il fuit sans l'eiter, qu'il sent, & ne cognoist:

Vn feu qui mort reuit, & de sa cendre croist.

Car le pourtrait charmeur de l'estrangere Dame

Estant le seul obiet du louche œil de son ame:

Maussade, songe-creux, chagrin, passe, transi,

De son grand exercite il n'a plus nul souci.

Il ne va plus poser, quand les nuicts sont venues,

Les corps de garde espais dessus les auenuës:

Ne va plus au conseil, ne baille plus le mot,

Et ne visite plus les quartiers de son ost.

Ainsi que les aigneaux, qui n'ont pasteur, ny guide,

Errent ores espars dessus la riue humide

Des gargouillans ruisseaux, ores par les forests,

Ore par les vergers, ore par les guerets:

Les Ethniques soldats & sans maistre, & sans bride,

Vont, insolens & fiers, où l'appetit les guide:

Nul ne veut obeir, chacun veut commander,

Chacun quand il luy plaist ose se desbander.

en cesvains  
discours  
dont Holo-  
ferne entre-  
tient sa pen-  
see, nous est  
depeinte la  
misere estrã  
ge de ceux  
que viel li-  
ure à leurs  
propres cõ-  
cupiscées,  
pou estre  
bourrellez  
par elles:  
comme ils  
ont bien  
desserui &  
pour estre  
en specta-  
cle aux gẽs  
de bien qui  
glori-  
fient Dieu  
en ses re-  
doutables  
iugemens.

*Hebreux que faites vous enclos dans la muraille?  
Il est temps ou iamais de sortir en bataille.*

*Pour choquer les Payens, dont le confus effort  
Se combattant soy mesme, auancera sa mort.*

*Mais non: tenez vous coy. De si belle victoire  
Dieu vostre grand Dieu veut auoir toute la gloire.*

*Auant que ce Tyran fust aueuglé d'amour,  
A surprendre la ville il pensoit nuict & iour:  
Or nuict & iour il pense à surprendre vne Dame,  
Qui prise n'est pas prise, ains a trempee l'ame  
A l'espreuue d'amour. Le Thebain indonté  
De sa masse iadis ne l'eust espouuanté:  
Ore le seul regard d'une Dame l'effraye  
Et luy naure le sein d'une incurable playe.  
L'enslee ambition, & le bruit du tabour  
L'esueilloit cy deuant à la pointe du iour:  
Or Cupidon l'esueille, & ses chaudes alarmes  
Luy font mettre en oubly les Iudaiques armes.  
Iadis il commandoit à maint Prince, & maint Roy,  
Et ores à soy-mesme il ne peut donner loy.  
Helas! helas! dit il, faut il donc que ie viue,  
O change malheureux! captif de ma captiue:  
Mais est-ce viure, helas! quand le corps abbatu,  
Et quand l'ame abrutie, ont perdu leur vertu?  
Certes ce n'est pas viure, ou c'est un viure pire  
Que celui d'Ixion, qu'un cours eternal vire  
Sur un aysieu d'airain, ou c'est un viure tel  
Que celui du larron, qui d'un cœur immortel,  
D'un reuiuant poulmon, & d'un renaissant foye  
Sur le Scythique roc paist un oiseau de proye.*

Que me sert il d'auoir maint Prince surmonté,  
 Que me sert il d'auoir d'un bras vainqueur donté  
 Tant de peuples assis entre l'Hydaspe large,  
 Et le port où le Cydne en la mer se descharge:  
 Puis que ie suis vaincu par le foible pouuoir  
 D'une esclauue Iudith? que me sert il d'auoir  
 Le rondache d'acier, d'airain la bourguignote,  
 Et tout mon corps cerné d'une guerriere flote,  
 Puis que le trait aigu, qui de son bel œil part,  
 Fauçant fer & soldats m'oultre de part en part?  
 Que me sert ce coursier, dont la vifesse isnelle  
 Deuancerait le vol de la vifste arondelle,  
 Puis que fuyant sur luy, ie ne puis euitier  
 Le soin, qui nuict & iour vient mon cœur pincer?  
 Changez doncques Hebreux, changez en ris vos larmes:  
 Triomphez de mon ost, de moy, & de mes armes.  
 Je ne suis plus ce Duc, dont le nom seulement  
 Causoit à vos soldats un gelé tremblement:  
 Mais ie suis bien celuy, dont le cœur iadis braue  
 S'est fait, en moins d'un rien, esclauue d'une esclauue.  
 Le ne viens point ici pour Isaac guerroyer,  
 Et d'un feu petillant vos maisons cendroyer:  
 Ains pour vous requérir de rendre un peu plus douce  
 Iudith en mon endroit. Mais ô fol, où me pouffe  
 Ceste rage d'amour! he! n'ay-ie pas chez moy  
 Celle, qui seule peut tirer mon cœur d'esmoy?  
 Et toutes fois ie fens les cieux de plaintes vaines,  
 Et fay de mes deux yeux surionner des fontaines.  
 Ha malheureux! ie suis semblable à celuy là  
 Qui a plus grand defaut de ce que plus il a:

Et bien qu'il soit plongé iusqu'au col dans le fleuve,  
 De la soif toutesfois les rigueurs il esprouue:  
 Car ie respecte tant les graces que les cieux  
 Prodiges ont versé sur elle, que mes yeux  
 Ne l'osent regarder, & ma langue s'attache  
 A mon palais muet, tout soudain qu'elle tasche  
 Descourir ma douleur. Que n'ay ie transparant  
 Mon sein comme vn crystal, pour luy rendre apparant  
 Le tourment de mon cœur, & pour luy faire lire  
 Ce que par trop aimer ma bouche ne peut dire?

Or depuis que Iudith vint dans le camp Medois,  
 Le visage du Ciel s'est esclairci trois fois,  
 Et trois fois obscurci, & l'Aube safranée  
 Es Jndes allumoit la quatriesme iournee,  
 Quand le Duc, qui perdoit & repas & repos,  
 Tint à Bagos l'Eunuque vn semblable propos.

Bagos fils adoptif de moy, non de Fortune,  
 Bagos, que i'ay cheri d'un amour non commune,  
 T'esleuant de la fange, & te faisant bien tost  
 Le premier dans mon cœur, le second dans mon ost,  
 Fenrage, i'ards, ie meurs: tant l'estrangere Dame  
 De ses rares beautez tyrantise mon ame.  
 Va doncques la trouuer, mais va tost, & di luy  
 L'amoureuse rigueur de mon nouuel ennuy.  
 Di luy que ie la veux à celles faire esgale  
 Qui portent sur le chef la couronne royalle,  
 Sur tout fay par tes mots amoureuxment doux  
 Quelle vienne souper ce soir avecques nous.  
 Ne me seroit ce pas vne grande sottise  
 D'auoir en mon pouuoir la beauté plus exquisite

Holoferne  
 montre icy  
 que la con-  
 cupiscence  
 effrene  
 ayant réuer-  
 sé le cœur,  
 sort en fin  
 par la bou-  
 che, & cer-  
 che moyen  
 de se des-  
 border du  
 tout, empoi-  
 gnant fort  
 volontiers  
 l'instrument  
 en'fin à luy  
 faire serui-  
 ce.

*Que ce siecle ait produit, sans que, par trop couard,  
 Je n'esteignisse point le chaud desir qui m'ard?  
 A mes propres soldats ie seruiroy de conte,  
 Et la belle Iudith rougiroit de ma honte:  
 Bagos à ce mestier par trop accoustumé  
 Verse ainsi l'huile au feu, desta trop allumé.*

Les mef-  
chans mai-  
stres rencō-  
trent valets  
de mesme:  
par le iuste  
iugemēt de  
Dieu, qui  
punit ainsi  
les vns par  
les autres.

*Si les hommes priuez, dont l'otieuse cure  
 Ne passe point le sueil de leur maison obscure,  
 Et dont l'esprit content de son heureux malheur,  
 Beant, n'aspire point à nulle autre grandeur,  
 Viuotent peu contents si la torche Cyprine  
 N'eschauffe quelque fois leur glaceuse poitrine:  
 Combien sont malheureux ceux, qui dessus leur dos  
 Soustiennent tout vn monde, & viuans sans repos,  
 Pour le repos commun, comme des Argus veillent  
 Pour les autres humains, qui sans soucy sommeillent:  
 Si parmi tant de peine, & parmi tant de fiel,  
 Cupidon ne mesloit quelque peu de son miel!*

*Seigneur sui donc l'amour, & ne refuse prendre  
 La proye, qui se vient dedans tes filez rendre.  
 Que si iusqu'à ce coup tu m'as cognu tousiours  
 Fidelle ambassadeur de tes autres amours,  
 Tu me recognoistras en cest amour nouvelle  
 Beaucoup plus diligent, plus secret, plus fidelle.*

*Las combien de Bagos és Cours de nos Seigneurs  
 Montent iusqu'au sommet des illustres honneurs,  
 Plus pour accortement conduire tels messages,  
 Que pour estre estimez vaillans, doctes, & sages.  
 Iadis toute vertu s'apprenoit és grands Cours,  
 Or' plus qu'en autre lieu, tout vice és Cours a cours*

En la per-  
sonne de  
Bagos font  
defectis &  
dépints

*Vous*

*Vous à qui le grand cœur ne permettoit point d'estre  
 Les ministres secrets des volontez d'un maistre,  
 Qui ne sçauiez broyer, d'un art trop dangereux,  
 L'aconite mortel, ou le philtre amoureux:  
 Qui, libres, ne pouuez vos naturels contraindre,  
 Et d'un pinceau flateur sur vostre face peindre  
 Or la tristesse, or l'aise, or l'ire, or la pitié,  
 Pour des plus grands Milors acquerir l'amitié:  
 N'allez point aux grands Cours, si vous me voulez croire,  
 Car au lieu d'y trouuer la faueur, & la gloire  
 Deue à vostre vertu, vous n'y trouuerez rien  
 Qu'un mespris, qui tousiours y suit l'homme de bien.*

*Vous Dames, qui portez dans l'estomac emprainte  
 Du grand Dieu qui void tout la non seruile crainte:  
 Vous qui de vostre honneur auez plus grand souci  
 Que des faueurs des Rois, n'y venez point aussi.  
 Mais vous, qui n'ayans point en la bourse vne pite,  
 Portez l'habit d'un Roy, qui d'un front hypocrite,  
 Et d'un propos menteur, humblement caressez  
 Ceux, que vous voudriez voir d'un froid tombeau presser.  
 Qui, prodigues, vendez pour un estat vos femmes,  
 Qui vous ennoblissez par seruices infames:  
 Qui suiuant la saison, changez de foy souuent,  
 Et par trop inconstans faites voile à tout vent.  
 Vous qui, ruzez, prenez beaucoup plus de visages  
 Que Prothee n'en prend sur les marins riuages,  
 Et forçant la Nature accommodez vos mœurs,  
 Tat qu'il vous est possible, aux mœurs des grands Seigneurs,  
 Comme un Cameleon, qui le bleu reçoit ore,  
 Or le iaune, or le verd, ores la couleur more,*

Les cour-  
 ratiers des  
 villennies,  
 pratiques  
 és Cours  
 des grâds:  
 item qui  
 sôt les mal-  
 propres, ou  
 propres, &  
 du seruice  
 entre les  
 princes &  
 seigneurs  
 de mainte-  
 nant.

Image des  
 flateurs  
 courtisâns.

Titres  
 conuena-

bles & vi-  
ues descri-  
ptions des  
infames  
courtisan-  
nes de no-  
stre temp s  
vra yes  
Syrenes en  
chanteref-  
ses, & Har-  
pyes infa-  
riables, qui  
prenez à  
cela toute  
l'ordure  
des siecles  
precedans.

De son prochain obiet. Vous qui scauez trouver  
Mille sortes d'imposts pour le peuple greuer:  
Vous qui feignans auoir l'oreille des grands Princes,  
Vous faites adorer par leurs amples Prouinces,  
Et cauteleux Thurins, la fumee vendez:  
Aux chetifs poursuyuans, dont les yeux vont bandeZ:  
Vous filles d' Achelois, dont la voix charmeresse  
Fait souuent naufrager la plus fine ieunesse:  
Vous Circes, qui muez, par vos enchantemens,  
En pierres & pourceaux vos plus accorts amans:  
Vous Stymphalides sœurs qui de vostre ieunesse,  
Auarez, ramissez la meilleure richesse:  
Vous dont l'air & le fard, dont les perles & l'or  
De la femme à Priam font la sœur de Castor:  
Et vous Myrrhes encor, Canaces, Semirames,  
Et si l'on peut trouuer de plus infames femmes.  
Venez venez en haste es Cours des grands Seigneurs:  
Car vous y receurez mille, non deus, honneur,  
Vous vendrez les Estas, vous vendrez les Prouinces,  
Vous vendrez les faucurs des mal conseillez Princes.  
Muse tu perds le temps, il te faudroit auoir  
Et la dure constance, & l'indonté pouuoir  
De mille & mille Herculs pour repurger ceste auge  
Plus sale que n'estoit l'estable sale d'Auge.

Laisant  
l'estat de  
plorabile &  
in curable  
des grands  
de nostre  
temps, il  
am:nelu-

Va retrouver Iudith qui pour executer  
Son hazardeux dessein, commence frifoter  
Sa flairante perruque, & fait vn luisant verre  
Iuge de sa beauté, qui n'a d'esgale en terre.  
Puis entre dans la tente, où les habiles doigts  
D'un rare tapisier auoit des Roys Medois,

DE LA IVDITH.

91

Perfes, & Syriens tiré toute l'histoire.  
 Là Nine le premier, poussé de vaine gloire,  
 Foudroye l'Orient: Semirame apres vient,  
 Qui, desguisant son sexe, en sa dextre soustient  
 Le sceptre Assirien, & les pointes aigues  
 De sa grand Babylon esleue iusqu'aux nues.  
 Voyez, voyez comment d'un doigt blanc & douillet  
 Vn Prince effeminé retord le mol filet,  
 Et de quenouille armant son aisselle royalle,  
 Monstre qu'il aime mieux estre femme, que masle.  
 Comme il se gauderonne, il se frise, il se peint,  
 Il s'oingt, il entre au bain, il remire son teint.  
 Dans le crystal qu'il porte au lieu de cimenterre:  
 Comme il perd sans combat en un moment sa terre:  
 Comme de verdugade en verdugade il fuit  
 Son lieutenant Medois, qui son sceptre poursuit:  
 Comme, changeant de cœur, il se brusle soy-mesme:  
 Ne voulant que par mort quitter son diadesme.  
 Voyez comme vne chienne alaitte vn enfanton  
 Sous les rameaux poignans d'un verdoyant buisson:  
 Voyez comme, fait grand, en son camp il assemble  
 Laboureurs & soldats, serfs & libres ensemble:  
 Et puis l'Aube asseruit sous le ioug de ses loix,  
 En Perse transportant le sceptre des Medois.  
 Mais qui est cestuy-là, qui difforme à merueilles,  
 Marche deuant vn camp sans nez & sans oreilles?  
 C'est ce bon seruiteur qui fit à Daire voir  
 La rebelle Babel remise en son pouuoir.  
 Cependant que Iudith de ces figures vaines  
 Paißt son œil, non son cœur plein d'angoisseuses peines.

dith en la  
 tence d'Ho-  
 loferne, &  
 en descrit  
 la magnifi-  
 cence con-  
 uenable à  
 la qualité  
 & grâdeur  
 du maistre  
 d'icelle.

Le Coronel arriue, & d'un visage humain  
 Luy donne le salut, puis la prend par la main,  
 Et l'ayant faite seoir en vne belle chaize,  
 Ses diuines beautez il contemple à son aize.  
 Lors se voyant si pres du desiré plaisir,  
 Son cœur ard, son corps brusle, & n'a point de loisir  
 D'attendre que Venus d'estoilles couronnee,  
 Dessus nostre horizon ait la nuit amenee.

Iudith assail  
 lie d'un feu  
 qui mena-  
 çoit sa pudi-  
 cité, s'aide  
 de la prudē-  
 ce que Dieu  
 luy dōne, &  
 amuse le  
 tyran, iuf-  
 ques à ce  
 que l'occa-  
 sion & heu-  
 re propre à  
 son dessein  
 se present.

La veufue cognoissant que le temps, & le lieu  
 L'empeschoient d'accomplir l'ordonnance de Dieu,  
 Inuente cens delais, & faisant, cauteleuse,  
 Discours dessus discours, le sot Tyran abuse.  
 Mon seigneur, dites moy, quelle iuste fureur  
 Vous arme contre nous, quelle si grand erreur  
 Est digne de vostre ire? he! dites moy de grace,  
 Quand? en quel lieu? comment du saint Jsaac la race  
 Peut si fort esmouuoir d'un Prince le courroux,  
 De terre, langue & mœurs, si separé de nous?

La concu-  
 pifcence vi-  
 laine cede à  
 l'ambition,  
 & reculant  
 pour s'auā-  
 cer plus fu-  
 rieulement  
 puis apres:  
 Holoferne,  
 à la façon  
 des orgueil-  
 leux babille  
 enuieufe-  
 ment des  
 gestes de

Celuy, respond le Duc, seroit plus que barbare,  
 Qui pourroit esconduire vne beauté si rare.  
 Comme le ciel ne peut soustenir deux Soleils,  
 La terre aussi ne peut souffrir deux Roys pareils  
 En richesse, & vertu, l'ambition royale  
 Ne veut qu'autre grandeur à sa grandeur s'esgale.  
 Mon Prince en est tesmoin, qui fasché qu'Arphaxat  
 Les murs Ecbatanois iusqu'aux astres haussast,  
 Faisant honte à Ninie, & crainte à Babylone:  
 Genercux, entreprend de renuerser son trosne,  
 Raur son sceptre d'or, & iusqu'aux fondemens  
 Demolir, despité, ses hautains bastimens.

DE LA IVDITH.

93

*Arphaxat d'autre part commandé d'un courage  
 Et digne de son sceptre, & digne de son aage,  
 Aime mieux hazarder le sceptre des Medois  
 Qu'endurer vne escorne. Ainsi entre deux Rois,  
 Desquels l'un de plus grand, l'autre d'egal n'endure,  
 Il s'allume vne guerre & trop longue, & trop dure.  
 Arphaxat aime ceux, chez qui le Grec Iason  
 Prit non les poils dorez d'une vieille toison,  
 Ains les beaux lingots d'or, dont la seconde plaine  
 Que la grand Phaze arrose est heureusement pleine:  
 Le peuple Harmastean, les soldats Albanois  
 Qui ne sement qu'un coup pour moissonner trois fois:  
 Ceux à qui l'Oxe enflé sert d'éternelles bornes:  
 Ceux que l'Anitaureau diuise de ses cornes,  
 Et qui peuplent le mont qui receut sur son dos  
 La nef, qui garantit de la rage des flots  
 L'univers amoindri, & ceux dont ne s'escarte  
 Le cours impetueux du superbe Iaxarte.  
 Bref avec ses Medois, heureux, il fait armer  
 Tous les voisins du Pont, & de la Caspe mer.  
 Et ia tout ce grand Tout, estroit, ne peut comprendre  
 Son espoir, plus hautain que l'espoir d'Alexandre.  
 Mon Prince desirieux de vaincre, ou de mourir,  
 N'oublie rien qui puisse au besoin secourir  
 Sa couronne assaillie. Il arme Sittacene:  
 Il fait prendre la trouffe aux archers d'Osrohene:  
 Seigneurs du large champ, qui rend cent grains d'un grain,  
 Vous quittez & l'Euphrate, & son vifte germain.  
 Carman mange poissons, qui ta guerriere eschine  
 Couures du cuir espais d'une vache marine,*

son Roy: &  
 y attache le  
 discours de  
 ses vaillâtes  
 conquêtes,  
 découuât  
 vn vray na-  
 turel de la  
 fote & dete-  
 stable ambi-  
 tion.

M ij

Tu t'esloignes des bords d'Hytauc au sable d'or.  
 Vous Parthes, vous Cossés, vous Arabes encor,  
 Sainctement conseillez par l'esprit prophetique  
 De vos Mages sçauans, brandissez à la pique.  
 Tu changes, ô Chaldee, en glaiue ton compas,  
 Et ta sphere en escu. Car il n'espargne pas  
 Vn seul de ses vassaux, qui gaillard, porter puisse  
 La pique sur le col, ou l'estoc sur la cuisse.  
 Les femmes, les enfans, les bourgeois ià grisons,  
 Seuls, de tant de pays habitent les maisons.

Mon Roy semond encor les Perses, les Phœnices,  
 Les mols Egyptiens, les Hebreux, les Cilices,  
 De venir promptement ioindre à ses mains leurs mains:  
 Mais n'estans que de front, & non de cœur humains,  
 Leurs temeraires bras, & leurs langues peu sages  
 Ses saints ambassadeurs chargent de mille outrages.

Mon maistre pour vn temps dissimule ce tort,  
 Attendant que vainqueur d'un ennemi plus fort,  
 Sans peine, & sans danger, sa lame vengeresse  
 Le sacrilege orgueil de ces peuples rabbaïsse.

Bataille en  
 tre les deux  
 monarques  
 de Mede &  
 de Ninive.

Dans le champ de Ragau se campent vn matin  
 Les osts des plus grands Rois qu'oncques Mars le mutin  
 Arma d'ire, & de fer. La superbe & la rage  
 L'un & l'autre soldat tellement accourage,  
 Qu'à peine peuuent ils attendre que le cor,  
 Le fifre, la cymbale, & la trompette encor  
 Denoncent la bataille: ains horriblant leurs faces,  
 S'entreblecent de loin d'outrageuses menaces,  
 Et de pres de grands coups. Deux mille enfans perdus  
 Attaquent l'escarmouche, & non loin esbandus,

*Font pleuvoir les cailloux, qu'une main tournoyante  
Fait sortir roidement de la fonde siflante:*

*Et croit on, en voyant tant de coups inhumains,  
Que non un escadron, ains tout l'ost est aux mains:  
Ceux là sont secondez de mille bandes fieres,  
Qui promenant par l'air cent ondantes banieres.  
Les deux camps sont ià pres: desia le pied Medois  
Presse le pied Chaldee: & leurs chocs, & leurs voix  
Bruyent plus que le Nil, quand de ses rocs il tombe,  
Ou qu'Encelade, alors qu'il esbranle sa tombe.*

*L'un gist ici sans chef: l'autre se traîne, belas!  
Ayant perdu les pieds, sur le ventre, & les bras:  
A l'un l'espaule pend: à cestuy-ci les mailles  
Fresles n'ont garanti de l'estoc ses entrailles.  
L'un est au front blecé, l'autre l'est dans le flanc:  
L'un en mourant vomit un chaud ruisseau de sang:  
L'autre ne vit ny meurt: ainçois void en mesme heure  
Du bas & haut Iupin la diuerse demeure:  
Pource qu'un peu d'esprit qui reste dans le corps  
Ne veut, trop contumax, encor sortir dehors.  
La terre estoit n'aguere & iaune, & bleue, & verte,  
Ore elle est seulement d'un teint pourpré couuerte.  
Tandis que cestui-ci donne à quelqu'un la mort  
Il la reçoit d'un autre avec pareil effort.  
Tousiours la rage croist, & l'ire s'esuertue:  
La terre peu à peu se rend de corps bossue.*

*Tantost les Syriens sont des Medois chassez:  
Et tantost les Medois sont par eux richassez:  
Tout ainsi que tant ost de la mer à la riue,  
Le flot apres le flot, l'onde apres l'onde arriue.*

*Et puis onde, apres onde, & puis flot apres flot,  
Retourne au mesme lieu dont il partoit tantost.  
Ainsi que les espics, tandis qu'un doux Zephyre  
Durant le mois de May à trauers eux souspire,  
Flottant, vont & reuont en arriere, en auant,  
Ores courbant leur chef, ore le releuant.*

*Cependant ces deux Rois, qui en force, & courage,  
Surpassent leurs suiets, font vn si grand carnage  
D'ins l'vn & l'autre camp, que donnans à trauers,  
Ils laissent apres eux deux longs chemins ouuerts:  
Sans que les morions, les boucliers, les cuirasses  
Resistent, tant soit peu, à leurs pesantes masses.  
Tous tels que deux torrens, qui se precipitant  
De deux contraires monts, mutins, vont emportant  
Ponts, bords, saules, guerets, & leur bruyante rage  
Fait à l'enui qui plus portera de dommage.*

*Mais sur tout le Medois tempeste tellement  
Sur les bandes d'Assur, qu'un grand estonnement  
Glace nos fiers soldats: & ce grand exercite  
Tout detraqué se met en vergongneuse fuite.  
Lors le Medois occit ceux qui fuyans s'en vont,  
Et de cent mille coups n'en donne vn sur le front.  
Bref, ce iour c'estoit fait du sceptre de Ninie,  
Sans que, plein de fureur, comme vn foudre i'arrue  
Où se donnent les coups. Là mailles, auant-bras,  
Plastrons, & corselets, deuant mon coustelas  
Sont, fresles comme verre: & ma main qui ne donne  
Coup qui ne soit mortel, seule leur camp estonne,  
Plus que tout nostre camp. A peine le soldard  
Effrayé sçait tenir ou la pique, ou le dard:*

*Vanteries  
orgueilleu-  
ses d'Holo-  
ferne, la cō-  
fusion du-  
quel est tāt  
plus grāde  
à la gloire  
de Dieu en  
ce que tost  
apres, ce  
grand bou-  
cher d'hom-  
mes est ef-  
gocé par  
vne tempe.*

*An*

*Au pasle cheualier ià tremble au poing la lame,  
 Sacuisse dans l'arçon, dans la poitrine l'ame,  
 Et le pié dans l'estrieu. Cestuy-cy d'un fendant  
 Le voy depuis le chef iusqu'au ventre fendant:  
 J'enfonce à cestui-là l'estoc dans la poitrine,  
 Qui, sanglant, sort apres deux paumes hors l'eschine,  
 Si que tous les Medois, saisis de grand effroy,  
 Sur l'ardeur du combat abandonnent leur Roy:  
 Qui se voyant trahis ses vestemens deschire,  
 Puis tout couuert de sang vers Ragau se retire:  
 Ou ratteint par nostre ost, il fait maint braue effort,  
 Cherchant parmi les dards vne honorable mort.  
 Il martelle, il foudroye, & en quel lieu qu'il frappe,  
 Vn seul vain coup iamais de sadextre n'eschappe  
 Ains auant que mourir, d'un homicide fer  
 Maint preux auant-coureur il enuoye en enfer.*

*Ainsi le Tygre fier (dont la tafniere est ceinte  
 Des chasseurs & matins) change en fureur sa crainte,  
 Se lance où plus il void eminent le danger  
 Blece, tue, & ne veut mourir sans se vanger.  
 Mais en fin Arphaxat las de vaincre, & d'occire,  
 Outré de mille traits, perd sa vie, & son ire:  
 Et tombant, fait ainsi qu'un grand cheſne planté  
 Dessus quelque haut roc, que les vents ont tenté  
 D'abbatre mille fois, contre qui cent coignees  
 Ont esté longuement en vain embesongnees:  
 La racine en gemit, & le val mugissant  
 Va iusqu'au plus haut ciel ce son rebondissant:  
 Et son chef, qui or'ça, ore delà s'encline,  
 Menace ore ceux ci, or' ceux là de ruine*

Mort d'Ar-  
 phaxat  
 Empereur  
 des Medes.

Il tient bon toutesfois, estant en vain secours,  
 Jusqu'à tant que vaincu de mille & mille coups,  
 En fin, en fin il tombe, & en tombant ameine  
 Arbres, rocs, bœufs, guerets, en la profonde plaine.

L'Empire  
des Medes  
transporté  
au Roy de  
Niniue.

Car Arphaxat perdu, la gloire des Medois  
 Se perdit quand & luy: & le grand Roy des Rois  
 Ecbatane raza, faisant croistre les herbes  
 Sur les arcs triomphaux de ses palais superbes:  
 Si qu'au lieu que iadis le luth & le haut-bois  
 Y faisoient retentir leur agreable voix,  
 Ores le chat-huant, & tout autre oiseau triste,  
 Par son funebre chant les plus ioyeux attriste.

Nebucad-  
nezar em-  
poye Ho-  
loferne  
pour guer-  
royer les  
peuples qui  
ne l'auoient  
secouru cō-  
tre Arpha-  
xat.

A lors mon Prince-Dieu, las de tant guerroyer,  
 Commence quatre mois en festins employer  
 Dans Niniue la grande: & la feste acheuee,  
 Commande que ie face vne grande leuee  
 D'hommes bien aguerris pour ces peuples punir,  
 Qui n'ont daigné n'aguere à son secours venir,  
 Et que, dans peu de temps, avecques fer, & flame,  
 Ie venge son honneur. Mais las! helas! Madame,  
 Ie suis ore bien loin de mon intention:

Iudith re-  
pousse gra-  
uement l'as-  
saut donné  
à son hon-  
neur, & fait  
combat re-  
la vilainie  
conuoitise

Car venu pour dompter ta braue nation,  
 Ie suis dompté par toy: si que la mort cruelle  
 Sillera tost mes yeux d'une nuit éternelle,  
 Si par le restaurant d'un baiser amoureux  
 Tu ne soustiens ma vie. O Prince valeureux  
 Acheue ton discours, dit elle, & me recite  
 Ce que par le chemin a fait ton exercite.

Holoferne repren ses derniers erremens  
 Et fait un long recit de ses deportemens,

DE LA IVDITH:

99

*Moitié vrais, moitié faux. Les brauaches gensdarmes,  
Mentent le plus souuent, parlans de leurs faits d'armes.*

*Tout mon camp assemblé, i'allume dans le cœur  
De mes soldats cheries vne guerriere ardeur.  
Compagnons si iamais vous eustes quelque enuie  
D'acquérir vn renom qui viue apres la vie,  
Allez, di-ie, punir les humains inhumains,  
Qui dans nos saincts Legats ont sanglanté leurs mains.*

*Vengés, vengés soldats, vengez le plus grand Prince,  
Qui portast iamais sceptre en si riche Prouince.*

*Vengez le plus grand Dieu, qui descendist iamais  
Des cercles estoillez: armez soldats, armez*

*L'vne main d'vne torche, & l'autre d'vne lame,  
Pour gaster l'Occident, & par glaiue & par flame:*

*Couurez d'vne mer rouge, & ses monts, & ses vaux  
Faites dedans le sang nager vos fiers cheuaux,*

*Receuez, bien-heureux, le sceptre, & la couronne  
De ce grand vniuers, qui tout à vous se donne.*

*Receuez cest honneur, de qui le renom beau,  
Viens, vous tirera de l'oubliex tombeau.*

*Embrassez, fortunez la despoille plus riche  
De cent riches pays, que vous mettrez en friche.*

*Faites que, reuenans chez vous quelque matin,  
Vous vous trouuiez chargez d'honneur & de butin.*

*Lors i'acheue, & ma voix fut quand & quand suiuiue  
D'un frapement d'escus, qui tesmoignoit l'enuie*

*Qu'ils auoient de marcher sous mes fiers estandars.*

*Ayant donc avec moy six vingts mille soldars,*

*(Et peut estre encor plus) ie depars de Niniue,*

*Et fay tant que bien tost dans Bectilec i'arriue:*

N. ij.

du tyrā par  
sa folle am-  
bition: en  
ce qu'il s'a-  
muse à par-  
ler du che-  
min, des  
guerres, &  
conquestes  
de son ar-  
mee en di-  
uers lieux &  
temps, iuf-  
ques au sie-  
ge de Be-  
thulie.

Je passe Edesse, Amide, & Nisibe, & Carran.  
 Le bien-heureux sejour de vostre ayeul Abram,  
 Puis ie gaigne ce mont, dont les obliques cores  
 Fendent toute l'Asie, & qui seruent de bornes,  
 A maint puissant Empire: où i'occis, ie romps, i'ars  
 Tout ce que ie rencontre, & mes felons soldars  
 Font comme les faucheurs, qui d'une main adroite  
 Ne laissent apres eux vne seule herbe droite:  
 Ains les longs rengs du foin, par terre renuersé,  
 Monstrent par quel chemin leur faulx courbe a passé,  
 La Lidie le sçait, où la ronce croist ore  
 Au desert de ses champs: Phul, & Tarsis encore.  
 I'estoy pres du destroit, qui fermé sert de mur  
 Au mol Phœnicien & l'Israque escumeur:  
 Quand Rose, Sole, Mopse, Anchiale, Tarse, Isse,  
 La salutaire Egée, & brestoute Cilice,  
 Occupe ce portail, & me vient au deuant,  
 Pour garder que mon ost ne passe plus auant.  
 Si ie voulois conter les cargnes hazardeuses,  
 Les secours rafraischis, les sanguinaires ruses  
 Qui se firent icy, la nuit me defaudroit  
 Plustost que le propos. Car le Cilice adroit,  
 Fauorisé du lieu, fait telle resistance,  
 Qu'à mes soldats peu sert ou la fleche, ou la lance.  
 Mon camp, qui d'autre-fois a la chasse donné  
 Atant d'osts plus puissans, ore fuit estonné.  
 Lors fumant de despit, de desespoir, & d'ire,  
 Ie me iete en la part où plus de traits on tire:  
 Et combien qu'on me blece en mille & mille parts,  
 Et que ma targe porte vne forest de dards,

*Je ne pers pour cela ma genereuse audace:  
 Ains seul à tout vn camp ie fay quitter la place.  
 Mon ost suit le chemin, que mes coups ont ouuert,  
 Et que de corps sans nom mon glaiue a tout couuert.  
 Le plus couard des miens c'est celuy qui plus blesse,  
 Plus tue, plus poursuit ceste fuyante presse,  
 Le Cygne qui souloit pour son flot argenté  
 S'estimer Roy des eaux, coule ore ensanglanté:  
 Et le Pirame fier dans Neptune descharge  
 Maint braue cheualier, maint heaume, & mainte targe.  
 Bref comme ton Mocmur pour vn temps arresté  
 D'une haute leuee, escume, despité,  
 Contre son bord nouueau, & son eau courrouffee,  
 Par sa force, & son pois rompt en fin la chauffee,  
 Degaste la campagne, & fait pour quelques iours  
 Plus de mal qu'il n'eust fait, ayant libre son cours:  
 Tout de mesme mon bras ayant forcé les troupes,  
 Qui gardoient l'entre-deux de ces pierrenses croupes,  
 Ard, tue, desmollit ce qu'il trouue deuant.*

*L'Asie mise en friche, & rentrant au Leuant,  
 Je conqueste Célé, sans pitié ie rauage:  
 De l'Euphrate profond le plantureux riuage:  
 Je deserte Rapsez, & l'Agree abbatu  
 De ma puissante main reconnoit la vertu.*

*De-là tout-iour suyuant le bord de la marine,  
 Je gaste Madian, puis au Nord m'achemine,  
 Vers le double Liban, où fourrage Damas,  
 Et ses villes, Gaane, Abile, & Hippe abbas,  
 Et de là, curieux, ie vien mes pas conduire  
 Sur le mont d'où l'on void Phœbus de nuict reluire,*

N ij

Holoferne  
 ayant trom-  
 petté fort  
 au long ses  
 prouesses,  
 se vante  
 maintenât  
 des gra-  
 cieux trai-  
 temens par  
 luy faits à  
 ceux qui  
 ont fles-  
 chi le col  
 sous sa puis-  
 sance.

*Et se leuer, hastif: faisant marcher mon ost  
Vers l'Occident battu du Phœnicee flot.*

*Lors ceux de Tyr, Sidon, Gaze, Bible, Berithe,  
D'Azot, & d'Ascalon, craignans mon exercite,  
Despechent humblement vers ma sainte grandeur,  
Pour mon ire appaiser, maint sage ambassadeur.*

*Nous ne venons icy (disent ils) avec armes,  
Pour resister au choc de tes braues gens d'armes:  
Ains, Prince, nous venons pour recevoir de toy  
Ou la vie, ou la mort: bref, telle quelle loy  
Qu'il te plaira donner. Tiennes sont nos campagnes,  
Tiennes sont nos Cités, tiennes sont nos montagnes,  
Tiens sont nos gras troupeaux, tien est nostre thresor,  
Tiens sont nos beaux enfans, tiens sommes nous encor.  
Il reste seulement, que, benin, il te plaise  
Nous accepter pour tels. He Dieu! quel plus grand aise:  
He Dieu! quel plus grand heur nous pourroit auenir  
Que d'auoir un tel Chef, qui sçache soustenir  
Et la vaillante lance, & la balance esgale,  
Et qui par ses vertus les plus grands dieux esgale:  
Et ne furent pas moins enuers moy gracieux  
Leurs peuples & cités: car & ieunes & vieux  
Couronnez de presents, que la gentille Flore  
De cent odeurs parfume, & de cent teints colore,  
Et saut elans au son des sifres & des cors,  
Me vindrent presenter & leurs biens, & leurs corps.*

*Aussi sans abuser du droit de ma conqueste,  
Avec toute douceur, comme amis ie les traite:  
Ie laisse leurs pays: mais c'est ayant plustost  
Mis des miens dans leurs forts, & des leurs dans mon ost.*

*Car, Madame, où plus loin ie fay luire mes armes,  
Ce camp en bandes croist, ces bandes en gens-d'armes,  
Ainsi que le Danou, qui du commencement  
Par le Rauraque champ serpente lentement:  
Puis enflé par les flots de soixante riuieres,  
Dedans le golphe Euxin verse ses ondes fieres.  
L'esperoy qu'Israel comme ceux cy prendroit  
Volontiers loy de moy : & qu'il ne me faudroit  
Brandir contre son sein mon homicide pique,  
Mais soudain que ie fus pres du rampart Scythique,  
(Tombeau de celle là dont le laiçt fortuné  
Nourrit dans le berceau Denys le deux-fois né)  
Là ie fus auerti de la rage obstinee,  
Qui sans doute perdra l'Abramide lignee.*

FIN DV CINQVIESME LIVRE  
DE LA IVDITH.



SIXIESME LIVRE  
DE LA IVDITH DE G. DE  
SALVSTE SEIGNEVR DV  
BARTAS.

*SOMMAIRE.*

**N**ous voyons en ce dernier liure la catastrophe & issue de la tragedie d'Holoferne, decapité de son propre glaive, instrument & executeur des iugemens de Dieu en la main de Iudith. Or le Seigneur s'estant fait voie à son œuure, comme nous l'auons veu cy deuant, l'achemine ici par vn moien contraire à la raison humaine. Iudith est amenee au festin somptueux, pour allumer la concupiscence du tyran, lequel Dieu'espie là, & punissant vn peché par vn autre, luy lasche la bride pour se plonger en vin: tellement que quand il pense empoigner sa proie, sçauoir la chaste Dame, elle luy eschappe des mains par vn simple delay, s'asseurant que l'heure de son coup approchoit. Là dessus Holoferne se couche en sō liēt, ou plustost aiāt les yeux du corps & de l'esprit bandez monte sur l'eschafaut de l'ire de Dieu: & est en moins de rien exterminé par la main d'une fême, luy qui auoit fait trembler autresfois tout l'Orient. Vray est que Iudith auāt ce coup sentit à diuerses fois son infirmité: mais elle experimente aussi que le Tout-puissant fait munir les plus foibles de sa maison d'une adresse & vigueur singuliere, quand il luy plaist seruir d'eux. Et comme il auoit iusques alors garāti d'une façon speciale son  
humble

humble Iudith, en la ramenant sauue aux assiegez, nous voyons comme il paracheue son ceuure. Les Bethuliens rendent graces à Dieu. L'Amonite rai d'vn tel miracle se renge à la vraye Religion, & la teste du tyran apportee par la seruante de Iudith, est esleuee en monstre sur la muraille: mais c'estoit raison que ceux qui l'auoient accompagné en sa vie, le suiussent de pres en sa mort. Pourtant, des le matin de ceste execution faite peu apres la minuiet, les assiegez donnent l'alarme au camp. Bagos va pour esuciller son maistre, & ayât comme enfoncé la porte, ne trouue qu'vne charogne sans teste: au moyé dequoy tout desesperé il met l'armee en si grand effroy, que chacun se met en fuite deuant Isracl, qui en fait telle boucherie, qu'à peine s'en peut il sauuer vn, pour aller porter les nouuelles au Roy de Niniue. Par ainsi Bethulie & l'Eglise estant deliuree, Iudith & les dames Israelites louët Dieu par vn catrique saint, & celebrent sa puiffante bõté en ceste miraculeuse deliurace des siens, & en vn si remarquable iugement sur Holoferne & sur son armee.

**T**ANDIS que le Payen son histoire poursuit,  
 Peu à peu des hauts monts descend l'obscur nuict:  
 Et le maistre d'hostel couure de mets les tables,

A la bourse si chers, au goust si delectables,  
 Qu'il semble qu'Holoferne à ce ioyeux festin  
 Ait conuié les Rois du Soir & du Matin.

O gosiers affamez! ô entrailles profondes!  
 Tous les viuers exquis de mille, & mille mondes  
 Songés par l'Abderois, ne vous pourroient souler.  
 Pour vous, ventres goulus, pour vous il faut aller  
 Aux Moluques chercher la fine espicerie,  
 En Candie le vin, le sucre en Canarie.  
 Il faut, pour contenter vos gloucons appetis,  
 Souiller le sacré sein de la bleue Thetys:

Holoferne courait à sa mort, adiouste à ses cupiditez precedentes l'exces du boire & du manger, Dieu punissant par l'yurongnerie sa vilaine volonte, & de telles confusions tirant matiere de sa gloire, en la deliurance du Iudith & tout Isracl.

O.

Il faut despeupler l'air, & le Phenix unique  
 Peut à peine eschapper vostre dent famelique.  
 Venin, plus que la peste, aux guerriers dangereux,  
 Tu vas effeminant les cœurs plus genereux,  
 Tant que Rome eut pour Chefs les Cures, les Fabrices,  
 A qui les cuits naueaux seruoient d'exquis delices:  
 Et que le seul cresson à la Perse seruit  
 De delicat repas, & l'une & l'autre vit  
 Tout heur chez soy loger, & redouter en guerre,  
 De trophées remplit presque toute la terre.  
 Mais des que ceste cy apprit des successeurs  
 De Nine Assyrien les sucrees douceurs,  
 Et des que l'autre encor à la gueule addonnee,  
 Fut par Gabel, Neron, & vitel gouuernee,  
 Cherchant non moindre gloire en vn prodigue plat  
 Qu'en vn conflit gagné sur Pyrrhe, ou Mitridat:  
 Toutes deux iustement se virent saccagees  
 Des nations, iadis par elles outragees.  
 Nature vit de peu, & les mets superflus  
 Rendent les esprits lourds, & les estomachs crus.  
 Chacun s'estant assis, la maluoisine coupe  
 Va souuent & reuiet à l'entour de la troupe.  
 L'un boit dans vn albastre en ouale creu sé,  
 L'autre, ayant vn crystal de Nectar espuisé,  
 Boit en vne coquille, ou bien en vn clair verre,  
 Et la moitié du vin tremblotant, verse à terre.  
 Sur tout le Vis-roy prend en beuuant tel plaisir,  
 Qu'il augmente en beuuant de boire le desir:  
 Semblable à l'Ocean, qui bien qu'ore il reçoie  
 Deçà les eaux de l'Istre, & que d'ailleurs il boie

Sobre &  
 simple ma-  
 niere de  
 viure con-  
 ferue les  
 estats pu-  
 blics: au  
 contraire  
 la gourmā-  
 dise & yuo-  
 gnerie les  
 renuerse.

Vilaines  
 concupiscē-  
 ces s'accō-  
 pagnent vo-  
 lentiērs d'y-  
 urognerie.

Les sept fleuves du Nil, si ne croist il pourtant:  
 Ains à toute heure est prest d'en recevoir autant.  
 L'un verre attire l'autre, & quand l'Eschançon pense  
 Son seruire acheuer, c'est lors qu'il recommence  
 Verser le bon Bacchus. Cest yuongne deduit  
 Entre les inuitez dure iusqu'à minuit:  
 Car adonc chacun d'eux d'une iambe tremblante,  
 En tastonnant des mains, se retire en sa tente,  
 D'heure en heure presse par l'amoureux Tyran,  
 A qui chasque moment semble plus long qu'un an.  
 Si tost qu'ils sont dehors, Holoferne caresse  
 La tremblante Iudith. Cesse, ô grand Prince, cesse,  
 (Dit la Veufue) & pourquoy te veux tu tant haster  
 De cueillir le doux fruct qu'on ne te peut oster?  
 Mets toy donc dans le liect: où pour, heureuse, prendre  
 Tes doux embrassemens, ie ne faudray me rendre,  
 Quand i'auray deschargé de tant d'habillemens  
 Mon corps bruslant d'amour, & flairant d'oignemens.  
 Si les sobres cerueaux & les ames plus fines  
 Ne peuuent euites les ruses feminines,  
 Ne t'esbaby, Lecteur, si l'homme esceruelé  
 Par le fils de Semele, & par l'archer ailé,  
 Se laisse ainsi tromper, veu que l'un & l'autre oste  
 Et la force du corps, & l'esprit à son hoste.  
 Laisant donques couler Iudith d'entre ses bras,  
 Ore il se desboutonne, ore il tire ses bas,  
 Mais son ardeur luy nuit, sa haste le retarde.  
 Et d'amour aueuglé, ne se donne de garde,  
 Que cuidant desnouer de ses tremblotans doigts  
 La subtile eguilette, il la noue trois fois:

Viue re-  
 presentatiō  
 de gens y-  
 ures.

Le tyran  
 enyuré de  
 vin & de  
 fol amour,  
 est pru-  
 demment  
 repoussé  
 de Iudith,  
 sobre de  
 corps &  
 d'esprit:  
 tellement  
 que luy  
 mesme se  
 prepare à  
 recevoir le  
 coup de la  
 vengeance  
 de Dieu.

N

Compara-  
raison des  
courant  
la folle at-  
tente de  
Holofer-  
ne.

*Iu squ'à tant que vaincu tant de desir, que d'ire,  
Il coupe ses liens, ses habits il deschire:  
Et nud se met au liēt. Comme l'arbalestier,  
Qui attentif attend sur un fourchu sentier  
Le lieure ou le lapin, du' costé qu'il auise  
Quelque buisson trembler, là là soudain il vise:  
Si qui le moindre oiseau ou le moindre lezard  
Qui se bouge à l'entour, luy fait vers celle part  
Tourner & trait, & face: & l'esperance vaine  
L'entretient longuement en ceste vaine peine.  
Ainsi ce fol tyran tout aussi tost qu'il oit  
Bouger vne souris, tremoussant d'aise il croit  
Que sa maistresse est là, & qui plus est encore  
N'oyant rien, cuide ouyr la Dame qu'il adore:  
Ore il leue la teste, ore il la remet bas,  
Puis encor la releue, ore il conte ses pas  
Qu'elle peut employer pour venir en sa couche:  
Ore sur ce costé, or sur l'autre se couche:  
Luy semblant que le liēt soit d'espines semé.*

Commencement de  
la mort du  
tyran affo-  
pi par le  
vin, in-  
strument  
de l'ire de  
Dieu, à l'é-  
droit de ce  
malheureux  
qui en a-  
uoit abusé,  
pour enflâ-  
mer sa con-  
cupiscence.

*Ce pendant la vapeur du vin qu'il a humé  
Montant iusqu'au cerueau, de son esprit efface  
Le plaisant souuenir de ceste belle face.  
Fà se tourne son liēt, ià mille clairs brandons  
Luisent deuant ses yeux, ià dix mille bourdons  
Bruyent dans son oreille. Il void des Minotaires,  
Meduses, Aleçons, Chimeres, & Centaures:  
Mais le cœur de Iudith qui sans cesse ba-bat,  
Sent dans soy tout d'un coup naistre un cruel combat,  
Qui fait qu'ore la peur son saint deuoir surmonte,  
Et qu'ore le deuoir la peur tremblante donte*

*Judith c'est à ce coup (dit-elle) que ton bras  
 Dont deliurer Jacob: Mais non, ne le fay pas.  
 Si fay-le: mais non fay. Voy! laisse ceste crainte.  
 Tu veux donc profaner l'hospitalité sainte?  
 Ce n'est la profaner: plus sainte elle sera  
 Quand par elle ma main les Saints garantira:  
 Mais sans honte iamaus le traistre ne peut viure.  
 Traistre est cil qui trahit, non qui ses murs deliure.  
 Mais contre les meurtriers le ciel est irrité.  
 Tout homme qui meurtrit n'est meurtrier reputé,  
 Hé! n'est-il pas meurtrier cil qui meurtrit son Prince?  
 Holoferne est tyran, non Roy de ma prouince.  
 Mais quoy? Dieu maintenant le nous donne pour Roy.  
 Celuy n'est point de Dieu qui guerroye sa loy.  
 Tous peuent estre donc des Tyrans homicides?  
 Jabel, Ahod, Iehu furent tyrannicides.  
 Voire, mais il leur fut commandé du Seigneur:  
 D'une pareille loy ie sens forcer mon cœur.  
 Las pour faire un tel coup ton bras a peu de force.  
 Assez fort est celuy que l'Eternel renforce.  
 Mais ayant fait le coup qui te garantira?  
 Dieu m'a conduit ici, Dieu me remenera.  
 Que si Dieu te deliure 'es mains des infidelles?  
 Mort le Duc, ie ne crains les morts les plus cruelles.  
 Mais quoy- tu souleras leur impudicité:  
 Mon corps peut estre à eux, mais non ma volonté.  
 Estant donc de ce point saintement resolue,  
 Vers le pole elle esleue & ses & mains & sa veue:  
 Et puis à basse voix prie ainsi l'Eternel.  
 O bon Dieu qui tousiours as eu soin paternel.*

Combat  
 notable de  
 la sagesse  
 humaine,  
 & diuine  
 en Iudith.

La priere  
 ardante &

fidèle re-  
sould les  
difficultez  
auances  
par la pru-  
dence hu-  
maine, &  
encourage  
Iudith à de-  
liurer sa  
patric.

De ton aimé Iacob, fortifie ma dextre:

A fin que ceste nuit, d'une vigueur adextre,

Elle puisse esgorger ce Prince audacieux,

Qui pour te desceptrer veut escheller les cieux.

Et puis que ta bonté, nonobstant mille orages,

A fait voir à ma nef les desirez riuages,

Permets luy d'y surgir, d'un pavot sommeilleux:

En gourdisant le sens de ce Prince orgueilleux:

A fin que ie redonne à Jacob sa franchise,

A ton nom son honneur, & sa paix à l'Eglise.

Sa priere acheuee, elle oit soudain comment

L'yrongne Prince ronfle, & puis tout bellement

S'approchant du chalit, saisit le cimenterre,

Qui cruel a trempé de sang toute la terre.

Mais voulant esgorger ce Tyran inhumain,

La peur luy desroba le glaive de la main;

Et luy fit perdre ensemble & le cœur, & la force:

O Dieu, dit elle adonc, par ta vertu renforce

Et mon cœur, & mes nerfs, tremblans de trop d'effroy:

Et puis si roidement frape sur le Vis-roy.

Qu'heureuse elle departe avec l'Ethnique lame

Le chef d'avec le corps, & le corps d'avec l'ame:

L'ame fait en enfer, le corps chet bas du lict,

Et la teste demeure en la main de Iudith,

Que sa chambriere met au fond de sa bezasse.

Puis par le camp Payen, & l'un & l'autre passe

Sans nul empeschement. Car si quelqu'un les void

Marcher d'un libre pas, trompé du ciel, il croid

Que comme l'autre nuit en la proche vallee

Elles vont inuoquer Diane l'estoillee,

L'infirmité  
humaine  
veut ancé-  
tir le zele  
de Iudith:  
mais ren-  
forcee par  
vne assisté-  
ce extraor-  
dinaire de  
Dieu inuo-  
quée au be-  
soin, elle  
abat, en la  
personne  
d'Holofer-  
ne, vne in-  
finité d'en-  
nemis du  
peuple de  
Dieu.

Quand la chaste Iudith fut pres du mur Hebrien,  
 Ouurez, dit-elle, ouurez: car Dieu nostre grand Dieu,  
 A froissé ceste nuit la force Assyrienne,  
 Et baussé iusqu'au ciel la corne Isacienne.

Tout le peuple admirant cest insperé retour  
 Accourt deuers la porte, & s'assemble à lentour  
 De la sainte Iudith, qui sur un terrier monte,  
 Et là de poinct en poinct son histoire raconte  
 Et tire, en discourant, du fond de son bissac  
 Le chef encor sanglant de l'ennemi d'Isaac.  
 A donc les Citadins voyans en sa main pendre  
 Le chef du Chef d'Assur, humbles, commencent rendre  
 Graces au Tout-puissant, qui par la foible main  
 D'une femme a puni ce Tyran inhumain:  
 Mais encor plus que tous le Duc d'Amon admire  
 Les iugemens diuins, & pour euitter l'ire  
 De ce Dieu, qui Iacob fait de vaincu vainqueur,  
 Circoncit tout soudain & sa chair, & son cœur.

O Dieu, que d'extremement ta sainte prouidence  
 Renuerse les desseins de l'humaine prudence:  
 Car pour guider l'esleu au salut destiné,  
 Quand mesme il en est plus, comme il semble, esloigné,  
 Tu tires bien du mal: & fais que sa malice  
 Forcee l'achemine au saint mont de iustice.  
 O Seigneur, le desir & du meurtre, & du sac,  
 Fit venir ce Payen dans le terroir d'Isaac.  
 Mais au lieu quil vouloit le sang d'Isaac espandre,  
 Ore il veut pour Isaac le sien propre despendre:  
 Et ta clemence a fait que son ambition  
 Produise effect contraire à son intention.

Iudith ne se meco-  
 gnoit en sa  
 prosperité:  
 ains téd la  
 gloire de  
 tout le pas-  
 sé à celuy,  
 qui s'estoit  
 ferui d'elle,  
 côme d'in-  
 strument.

Graces doy-  
 uent estre  
 rendues à  
 Dieu, pour  
 la deliuran-  
 ce des siens,  
 & pour la  
 confusion  
 de ses enne-  
 mis.

Beau dis-  
 cours sur la  
 conuersion  
 de l'Amoni-  
 te, qui dō-  
 ne gloire à  
 Dieu voyāt  
 ses œuures  
 si admira-  
 bles, &  
 d'ennemi  
 deuent  
 ami de l'E-  
 glise.

*Ainsi Paul pres Damas fut fait saint de profane,  
Apostre de tyran, & d'imposteur organe  
Du Dieu de verité: si qu'ensemble les saints  
Admiroient sa doctrine, & craignoient ses desseins.*

Exemples  
notables à  
ce propos.

*Ainsi l'un des brigands compagnons de Messie,  
Par son peché mortel fut conduit à la vie:*

*Et ne pouuant trouuer pour ses faits vicieux  
Cà bas un seur seiour, fut fait bourgeois des cieux.*

Sainte prie  
re à Dieu,  
accommo-  
dee à l'estat  
de nostre  
temps.

*Change de mesme ô Dieu, le courage des Princes*

*Qui du fidele sang arrosent leurs prouinces:*

*Fais que ce glaiue aigu qu'en main tu leur as mis*

*Chamaille seulement sur les dos ennemis,*

*Sur le dos des Tyrans, dont l'iniuste puissance*

*Detient la terre sainte, où ton fils prit naissance:*

*Non sur le dos de ceux, qui pleins d'humilité,*

*A dorent la grandeur de ta Triple-unité.*

*Par le commandement de la Veuue aguerrie*

*Un soldat prend le chef du Tyran d'Assyrie:*

Spectacle  
dressé pour  
encoura-  
ger les Is-  
raelites, &  
effroyer  
d'autant  
plus leurs  
ennemis.

*Et soudain pour donner aux Hebreux plus de cœur,*

*Ioyeux, le va fichant sur un creneau du mur.*

*Là les peres, les fils, les pucelles, les Veuues,*

*Triestes d'auoir perdu par les ethniques glaiues*

*Leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs espoux,*

*Esperdus de tristesse & fumans de courroux,*

*Pelent son menton pasle, esgratignent sa face,*

*Crachent dessus son front, arrachent de sa place*

*La langue, qui souloit mesme outrager les cieux:*

*Et d'un doigt courroucé luy pochent les deux yeux:*

*Car de cent torts receus la viue souuenance*

*Leur fait sur un corps mort prendre morte vengeance.*

L'An-

L'Aurore ia quittoit le froid embrassement  
 De son vieillard espoux, & d'un bigarrement  
 Peignoit l'Indique ciel, quand les plus fiers gendarmes  
 Qui defendoyent le Fort, sortent avec leurs armes,  
 Et iettent en sortant tels cris, tels hurlemens,  
 Qu'il semble qu'à ce coup tous les quatre Elemens,  
 Rompans le saint lien, qui les tient en concorde,  
 Se rebrouillent, mutins, en l'antique discorde.

Le corps de garde espais, qu'on auoit ceste nuit  
 Logé pres de la ville, oyant un si grand bruit,  
 S'esueille d'un sursaut: & criant, arme, arme, arme,  
 A tout le camp Payen donne une chaude alarme.

Qui prend pour son armet de son voisin l'armet:  
 Qui dans le droit brassal le bras fenestre met,  
 Qui d'un mouffe baston s'arme au lieu d'une lance,  
 Qui cuide encor songer, qui court en diligence,  
 Qui dessus le destrier non encor gourmeté  
 Monte sans esperons, qui d'un cœur indompté  
 Attend les ennemis, qui veille & dort ensemble,  
 Qui braue de parole, & de courage tremble.

Ce bruit de main en main, & de voix en voix court  
 Jusques aux Officiers de la Payenne court:  
 Tellement que Bagos va triste vers la Tente  
 Où l'Ethnique sommeille, & d'une main tremblante  
 Frappe une, deux, trois fois contre le royal huis,  
 Mais un somme eternal a bousché les conduits  
 De l'oreille du Duc, qui desia, miserable,  
 A passé du noir Styx la rive irrepassable.

Bagos oyant le cri d'Isaac se renforcer,  
 Se prend à coups de pied contre l'huis enfoncer:

P

Après que  
 Dieu a exé-  
 cuté ses ar-  
 rests sur le,  
 grand tyran  
 il desploye  
 aussi son  
 bras sur les  
 tyranneaux  
 & supposts  
 de ce perre-  
 cuteur de  
 l'Eglise.

Bagos mef  
 chant ferui

teur aiant  
rafché de  
d'ôner plai-  
fir à l'ô mai-  
stre, est le  
premier tel  
moin & spe-  
ctateur de  
sa laide  
mort, & va  
fonner par  
l'armée la  
malheureu-  
se fin de ce  
luy qu'il  
vouloit se-  
crettement  
entretenir  
en des mes-  
chancez ex-  
ecrables.

Confusion  
finale des  
ennemis,  
& entiere  
deliurance  
des enfans  
de Dieu.

*Puis là dedans entré, deffous la couche sale*

*Trouue non Holoferne, ains sa charongne passe.*

*Lors il rompt ses cheueux, il rompt ses uestemens:*

*Il fait iusques au ciel monter ses hurlemens.*

*Mais il fremit de rage alors qu'il treuve vuide*

*La chambre, où se tenoit la meurtriere Ysaacide.*

*Puis sortant insensé du sanglant pavillon,*

*Iette tels cris parmi l'Ethnique bataillon:*

*Malheur, malheur sur nous: vne esclauue maudite*

*En tuant Holoferne, a tué l'exercite*

*Donteur de l'uniuers. Ceste nouvelle peur,*

*Lointe à l'effort premier, glace si fort le cœur*

*Des plus braues guerriers, que tous iettent à terre*

*Et dard, & brand, & pique, & targe, & cimeterre,*

*Fuyans par monts & vaux, où leur malheureux sort*

*D'une sorte de mort les meine à pire mort.*

*Adonc les asiegez à grands flotes descendent,*

*Et, ioyeux, l'are vengeur contre leurs dos desbandent.*

*Tous courent vïstement: mais l'un fuit, l'autre fuit:*

*Mesme au lasche fuyard sa propre fuite nniist.*

*Car l'exercite Hebreiu, sans qu'il perde vn seul homme,*

*Les Ethniques soldats taille, estocade, assomme.*

*Tout ainsi que l'on void qu'un Lion Getulois*

*De cheureaux esgorgez tapisse champs & bois:*

*Sans qu'il trouue iamais vne corne qui face.*

*Semblant de s'opposer à sa cruelle audace.*

*L'un du sommet d'un roc se precipite en bas,*

*Froissant en vn moment testes, iambes, & bras.*

*L'autre, ayant oublié que la Parque nous treuve*

*Mesme au fond de la mer, se iette dans vn fleuve.*

*Mais si quelqu'un sauué par vifesse, ou par heur,  
 Eschappe ce matin la premiere fureur:  
 Il ne peut toutes fois eschapper les outrages  
 Du reste des Hebreux, qui gardoient les passages:  
 Si qu'à peine vn seul peut d'un si grand desarroy,  
 Dans Ninive porter les nouvelles au Roy.*

*Le combat acheué, ceux que le sexe ou l'aage  
 Retenoit dans le fort, d'un allegre courage  
 Sortent pour contempler la vengeance, que Dieu  
 A fait des ennemis de son cher peuple Hebreu.  
 L'un tout haché de coups encor vn peu pantelle,  
 Et la mort trop tardive, en vain, cent fois appelle:  
 L'autre grinçant les dents, sur son front plein d'horreur,  
 Mort, porte peinte encor sa viuante fureur.  
 A l'autre vn trait aigu la poitrine traaverse.  
 Chasque ame pour sortir à sa porte diuerse,  
 Selon que la valeur, ou l'adresse, ou le sort  
 A conduit sur ces corps le glaiue donne-mort.  
 Et bref, ce dur spectacle estoit si miserable  
 Qu'Isaac mesme eust ietté maint soupir pitoyable,  
 S'il eust esté vainqueur de quelque autre ennemi.*

*Cependant qu'on butine on recognoist parmi  
 Cent mille corps, le corps du Chef des infidelles:  
 Où cent dards, cent espieux, cent traits, cent allumelles  
 Presque à chasque moment les Hebreux vont s'icher.*

*Car il n'a nerf, tendon, artere, veine chair,  
 Qui ne soit detranché par le sot populace:  
 Et si son ire encor ne trouue assez d'espace.  
 Quant Holoferne auroit le corps si grand qu'Atlas,  
 Qu'il auroit tant de mains, de iambes, & de bras*

Celuy qui  
 n'auoit es-  
 pargné per-  
 sonne du-  
 rant sa vie,  
 n'est espar-  
 gné de per-  
 sone apres  
 sa mort.

Les tyrans  
qui en leur  
vie ont fait  
vne infini-  
té de maux  
meriteroient  
bien vn  
million de  
morts.

*Que le fort Briarée : encor, encor ie pense,  
Qu'il seroit trop petit pour si grande vengeance.*

*Il n'y a dans Iacob si malostru coquin,  
Qui de sa chair ne vueille auoir quelque lopin.*

*Baille, baille, ô Tyran, la main dextre au Cilice,  
Et la gauche au Medois, baille vn bras au Phœnice,  
Et l'autre à Jsmael: baille à l'Egyptien  
L'vn de tes blesmes pieds, & l'autre au Chæleen:  
Afin que toute gent, par ton ost offensée,  
soit d'un don si plaisant ore recompensée.*

*Mais ie me trompe fort: quand on diuiseroit  
En atomes ton corps, ton corps n'y suffiroit.*

*La Veufue ne voulant sous vn ingrat silence*

Cantique  
d'action de  
graces de  
Iudith, &  
des dames  
Israelites,  
monstrant  
comme les  
deliurances  
de l'Eglise  
doyuent e-  
stre recon-  
nues.

*Enseuelir de Dieu l'admirable assistance:*

*Ains accordant ses vers & ses pas au doux son*

*De diuers instrumens, chanta ceste chanson;*

*Suiuie de la fleur des dames, & pucelles,*

*Que Iacob reputoit saintes, chastes, & belles.*

*CHANTONS, Chantons de cœur, d'instrumens, & de voix,*

*Le los du Dieu des Dieux, le los du Roy des Rois,*

*Qui desthrosne les grands, pour asseoir en leur place*

*Ceux qui, pauvres, n'ont point autre appuy que sa grace.*

*Qui croira qu'en vn iour vne seule cité*

*Ait deffait tout ce camp, qui superbe, a dompté*

*Le rebelle Vniuers: & dont la renommee*

*Est dès le flot Indoïs iusqu'en Calpe semee?*

*O grand Dieu, qui croira qu'Holoferne vainqueur*

*De cent Princes, fameux pour leur force, & leur cœur,*

*Soit sans vie, & sans sceptre, assené par le glaiue,*

*Non d'un Geant robuste, ains d'une foible Veufue?*

O grand Dieu, qui croira que cil qui possedoit  
 Et l'Aube, & l'Occident : qui ses bras estendoit  
 Des Syrtes iusqu'au Nord, mort ne trouue à ceste heure  
 Vn pouffe de gazon pour toute sepulture?  
 Ce brauache, qui vint si bien accompagné,  
 Or sur la terre gist de tous abandonné.  
 Mais non, il ne gist seul: ceux qui durant sa vie  
 Le suiuoient, morts aussi luy tiennent compagnie.  
 Non il ne gist sur terre: ains l'affamé corbeau  
 Est de son corps haché le meritè tombeau,  
 Et non les riches arcs de marbre, & de porphyre,  
 Que pour cercueil superbe il auoit fait construire.  
 Ainsi, ainsi, seigneur, deormais puissions nous  
 Te sentir non pour Iuge, ainçois pour Pere doux.  
 Ainsi les fiers Tyrans de ton Eglise chere  
 Te sentent deormais pour Iuge, & non pour Pere.  
 Icy Iudith acheue: Aussi i'acheue icy,  
 Rendant graces à Dieu: à vous, Madame, aussi.  
 A Dieu, qui a voulu ceste ceuvre à fin conduire:  
 A vous (l'honneur François) qui l'auetz daigné lire.

Cōclusion  
 avec action  
 de graces à  
 Dieu, & re-  
 merciement  
 à la Royne  
 de Nauarre.

FIN DE LA IVDITH DE G.  
 DE SALVSTE SEIGNEUR DV  
 BARTAS.



L'VRANIE OV MVSE  
CELESTE DE G. DE SALVSTE  
SEIGNEVR DV BARTAS.

*A Gabriel de Minut, Seigneur du Castera.*

S O M M A I R E.

**L**E Poëte entrant en la fleur de son aage, & ne sçachant bõnement quel suiet prendre, pour occuper son esprit, desirieux d'immortalité, l'Vranie ou Muse Celeste se presente à luy, vestue selon sa grandeur; elle luy declare son estre & son efficacité, l'exhortant de quitter les autres occupations inferieures, pour chanter l'honneur du Tout-puissant, & aspirer à la couronne éternelle. Là dessus elle se plaint des poëtes lascifs, flatteurs, & athees: adioustant que la poesie est vne faueur speciale de Dieu, ce qui est confirmé par exemples, argumens, & similitudes propres. Estant ainsi, elle prie tous les poëtes de quitter le seruice de peché, & tous impurs escrits, & pesant le bien que reçoient toutes sortes d'hommes d'vne sainte poesie, & le mal causé par les impudiques rymes, s'adonner à saints ouurages, lesquels elle promet fauoriser à leur grand honneur & profit. Pour les y induire elle met en auant plusieurs grands personnages renommés és histoires sacrees & profanes, qui ont traité en beaux vers les choses saintes. Et passant outre, elle monstre que le los de l'Eternel est vn suiet si ample, que toutes les

plumes du monde ne le sçauoient descrire , les priant de-  
 rechef de s'adōner à cela, & penser que ce sont les ouurages  
 excellens, qui immortalisent leurs ouuriers . puis elle res-  
 pond à leur obiection ordinaire, que les fables anciennes  
 fournissent ample argument à ceux qui s'y esbattent, adiou-  
 stant au contraire qu'on ne sçauoit trouuer choses plus  
 merueilleuses que celles de la Foy, & monstre qu'en l'Escri-  
 ture Sainte il y a des histoires, qui en leurs descriptions peu-  
 uent estre opposees à tout ce qui est de plus remarquable és  
 plus exquises fictions des Payens. Mais voyant que c'estoit  
 temps perdu de remonstrer à tels moqueurs & insensez, elle  
 s'adresse à nostre poete, l'exhorte d'estre poete de l'Eternel,  
 fâs se soucier des abbois de l'Enuie, & lui promet de l'auācer  
 entre les bons esprits. Sur ce, tenant vne couronne en main,  
 apres en auoir fait monstre au poete, elle se depart gratieu-  
 sement de luy, & luy laisse le desir de pratiquer ses bons ad-  
 uertissemens, afin de toucher du doigt ceste couronne.  
 Tout ce discours poetique en somme, monstre que l'Esprit  
 de Dieu a imprimé au cœur de nostre poete vn sainct desir  
 de celebrer en tous ses vers le Tout-puissant : dont il s'est  
 heureusement acquité depuis, en l'œuure incomparable de  
 la Sepmaine, que l'Vranie a fauorisé, & recompensé d'vne  
 couronne eternelle.

**E**n'estoy point encor en l'Auril de mon aage,  
 Qu'un desir d'affranchir mon renom du trespas,  
 Chagrin, me faisoit perdre **le** repos, **le** repas,  
 Par le braue proiet de maint sçauant ouurage.

Mais comme vn pelerin, qui sur le tard rencontre  
 Vn fourchu carrefour, douteux, s'arreste court:  
 Et d'esprit, non des pieds, de çà de là discourt,  
 Par les diuers chemins, que la Lune luy monstre.

Parmi tant de sentiers qui, fleuris, se vont rendre  
 Sur le mont, où Phebus guerdonne les beaux vers

Louabl:  
 desir, &  
 diuers dis-  
 cours du  
 poete en  
 sa ieunesse.

De l'honneur immortel des lauriers tout-iour verds,  
 Je demeuroy confus, ne sçachant lequel prendre.

Ses entre-  
 prises di-  
 uerses pour  
 immortali-  
 ser son nō  
 par la Muse  
 Françoisse.

Tantost i'entreprenoy d'orner la Grecque Scene  
 D'un vestement François. Tantost d'un vers plus haut,  
 Hardi, i'ensanglantoy le François eschafaut  
 Des Tyrans d'Ilion, de Thebes, de Mycene.

Je consacroy tantost à l'Aonide bande  
 L'histoire des François: & ma sainte fureur  
 Desmentant à bon droit la trop commune erreur,  
 Faisoit le Mein Gaulois, non la Seine Alemande.

Tantost ie desseignoy d'une plume flatense  
 Le los non meritē des Rois & grands Seigneurs:  
 Et, pour me voir bien tost riche d'or, & d'honneurs,  
 D'un cœur bas ie rendoy mercenaire ma Muse.

Et tandis ie vouloy chanter le fils volage  
 De la molle Cypris, & le mal doux-amer,  
 Que les plus beaux esprits souffrent pour trop aimer,  
 Discours, où me poussoit ma nature, & mon aage,

En ceste ir-  
 resolution,  
 la Muse ce  
 leste se pre-  
 sente a luy  
 descrite &  
 representee  
 magnifi-  
 quement.

Or tandis qu'inconstant ie ne me puis resoudre,  
 De çà, de là poussē d'un vent ambitieux,  
 Une sainte beauté se presente à mes yeux,  
 Fille, comme ie croy, du grand Dieu lance-foudre.

sa face est angelique, angelique son geste,  
 son discours tout diuin, & tout parfait son corps:  
 Et sa bouche à neuf-voix imite en ses accords  
 Le son harmonieux de la dance celeste.

son chef est honorē d'une riche couronne  
 Faite à sept plis, glissans d'un diuers mouuement,  
 sur chacun de ses plis se tourne obliquement  
 Je ne sçay quel rondeau, qui sur nos chefs raionne.

Le premier est de plomb, & d'estain le deuxiesme,  
 Le troisieme d'acier, le quart d'or iaunissant,  
 Le quint est composé d'electre pallissant,  
 Le suyuant de Mercure, & d'argent le septiesme.

Son corps est affublé d'une mante azuree,  
 Semee haut & bas d'un million de feux,  
 Qui d'un bel art sans art distinctement confus,  
 Decorent de leurs rais ceste beauté sacree.

Icy luit le grand Char, icy flambe la Lyre,  
 Icy la Poussiniere, icy les clairs Bessons,  
 Icy le Trebuschet, icy les deux Poissons,  
 Et mille autres brandons que ie ne puis descrire.

Ie suis (dit elle alors) ceste docte VRANIE,  
 Qui sur les gonds astrez transporte les humains,  
 Faisant voir à leurs yeux, & toucher à leurs mains,  
 Ce que la Cour celeste & contemple & manie.

Je quinte-essence l'ame & fay que le Poete  
 Se surmontant soy mesme, enfonce un haut discours,  
 Qui, diuin, par l'oreille attire les plus sourds  
 Anime les rochers, & les fleuves arreste.

Agreable est le son de mes doctes germanes:  
 Mais leur gosier, qui peut terre & ciel enchanter,  
 Ne me cede pas moins en l'art de bien chanter  
 Qu'au Rossignol l'Oison, les Pies aux Syrenes.

Pren moy donques pour guide: esleue au ciel ton aisle  
 Saluste, chante moy du Tout-puissant l'honneur,  
 Et remontant le luth du Iessean sonneur,  
 Courageux, brosse apres la couronne eternelle.

Ie ne puis d'un œil sec voir mes sœurs maquerelles.  
 Des amoureux François, dont les mignards escrits

Elle declare  
 son estre, &  
 efficace, &  
 exhorte Sa-  
 luste d'estre  
 son disciple.

Plainte con-  
 tre les poe-  
 tes lascifs,  
 fiateurs, &

Q

athées de  
nostre tēps.

*Sont pleins de feints souffirs, de feints pleurs, de feints cris,  
D'impudiques discours, & de vaines querelles.*

*Je ne puis d'un œil sec voir que l'on mette en vente  
Nos diuines chansons: & que d'un flatteur vers,  
Pour gagner la faueur des Princes plus peruers,  
Vn Commode, vn Neron, vn Caligule on vante.*

*Mais, sur tout, ie ne puis sans souffirs & sans larmes  
Voir les vers employez contre l'auteur des vers:  
Je ne puis voir battu le Roy de l'vniuers  
De ses propres soldats, & de ses propres armes.*

*L'homme a les yeux sillez de nuits Cimmeriennes,  
Et s'il a quelque bien, tant soit peu precieux,  
Par differentes mains il l'a receu des cieux:*

*Mais Dieu seul nous apprend les chansons Delphiennes.*

La poësie  
est vn don  
special de  
Dieu: ce  
qui est con-  
fermé par  
exemples,  
argumens,  
& similitu-  
des nota-  
bles.

*Tout art s'apprend par art: la seule Poësie  
Est vn pur don celeste: & nul ne peut gouster  
Le miel, que nous faisons de Pinde degoutter,  
S'il n'a d'un sacré feu la poitrine saisie.*

*De ceste source vient, que maints grands personnages  
Consommez en sçauoir, voire en prose diserts,  
Se trauaillent en vain à composer des vers:  
Et qu'un ieune apprenti fait de plus beaux ouurages.*

*Delà vient que iadis le chantre Meonide,  
Combien que men lian, & sans maistre, & sans yeux,  
A vaincu par ses vers les nouveaux, & les vieux,  
Chantant si bien Vlysse, & le preux Aeacide.*

*Delà vient qu'un Nason ne peut parler en prose,  
De là vient que Dauid mes chants si tost aprit,  
De pasteur fait Poete, & que maint ieune esprit  
Ne sçachant point nostre art, suyuant nostre art compose.*

Recherche nuit & iour les ondes Castalides:  
 Regrimpe nuit & iour contre le roc Besson:  
 Sois disciple d'Homere, & du saint nourrisson  
 D'Ande, l'heureux seiour des vierges Pierides.

Lis tant que tu voudras volume apres volume.  
 Les liures de Pergame, & de la grand cité,  
 Qui du nom d'Alexandre a son nom emprunté:  
 Exerce incessamment & ta langue, & ta plume.

Join tant que tu voudras, pour un carme bien faire  
 L'obscur nuit au iour, & le iour à la nuit,  
 Si ne pourras tu point cueillir un digne fruit  
 D'un si fascheux travail, si Pallas t'est contraire.

Car du tout hors de l'homme il faut que l'homme sorte,  
 S'il veut faire des vers qui facent teste aux ans:  
 Il faut qu'entre nos mains il sequestre ses sens:  
 Il faut qu'un saint ecstase au plus haut ciel l'emporte.

D'autant que tout ainsi que la fureur humaine  
 Rend l'homme moins qu'humain: la diuine fureur  
 Rend l'homme plus grand qu'homme: & d'une sainte erreur,  
 Sur le ciel porte-feux a son gré le promeine.

C'est d'un si sacré lieu que les diuins poetes  
 Nous apportent çà bas de si doctes propos,  
 Et des vers non suiets au pouuoir d'Atropos,  
 Truchemens de Nature, & du Ciel interpretes.

Les vrais Poetes sont tels que la cornemuse,  
 Qui pleine de vent sonne, & vuide perd le son:  
 Car leur fureur durant, dure aussi leur chanson:  
 Et si la fureur cesse, aussi cesse leur Muse.

Puis doncques que les vers ont au ciel pris naissance,  
 Esprits vrayment diuins, aurez vous bien le cœur

[Puis que la  
 poësie est vn  
 dō de Dieu,

les poëtes  
ne doiuent  
estre moc-  
queurs ny  
profanes.

De prononcer vn vers & profane, & moqueur  
Contre cil, qui conduit des cieuz a strez la danse?  
Serez vous tant ingrats, que de rendre vos plumes  
Ministres de la chair, & serues de peché?  
Tout-iour donques sera vostre style empesché  
A remplir, mensongers, de songes vos volumes?  
Ferez vous, ô trompeurs, tout-iour d'un diable vn Ange?  
Fendrez vous tout-iour l'air de vos amoureux cris?  
Hé! norra on iamais dans vos doctes escrits  
Retentir haut & clair du grand Dieu la louange?

Au con-  
traire puis  
que la  
poëte a  
telle effi-  
cace sur les  
esprits hu-  
mains, elle  
doit estre  
saincte a  
fin de ser-  
uir à tous.

Ne vous suffit il pas de sentir dans vostre ame  
Le Cyprien brandon, sans que plus effrontez  
Qu'une Lays publique, encor vous euentez  
Par le monde abusé vostre impudique flame?  
Ne vous suffit il pas de croupir en delices,  
Sans que vous corrompiez, par vos nombres charmeurs,  
Du lecteur indiscret les peu-constantes mœurs,  
Luy faisant embrasser pour les vertus les vices?  
Les tons, nombres, & chants, dont se fait l'harmonie,  
Qui rend le vers si beau, ont sur nous tel pouuoir,  
Que les plus durs Catons ils peuuent esmouuoir,  
Agitant nos esprits d'une douce manie.

Ainsi que le cachet dedans la cire forme  
Presque vn autre cachet, le Poete sçauant  
Va si bien dans nos cœurs ses passions grauant,  
Que presque l'auditeur en l'auteur se transforme.  
Car la force des vers, qui secrettement glisse,  
Par des secrets conduits, dans nos entendemens,  
Y empreint tous les bons & mauuais mouuemens,  
Qui sont representez par vn docte artifice.

Et c'est pourquoy Platon hors de sa Republique  
 Chassoit les escriuains, qui souloient par leurs vers  
 Rendre meschans les bons, plus peruers les peruers,  
 Sapans par leurs beaux mots l'honesteté publique.

Non ceux qui dans leurs chants marioient les beaux ter-  
 mes

Auèc les beaux suiets: ore entonnans de los  
 Du iuste foudroyeur: ore d'un saint propos,  
 Seruans aux desuoyez & de guides & d'Hermes.

Profanes escriuains, vostre impudique ryme,  
 Est cause, que l'on met nos chantres mieux-disans  
 Au rang des basteleurs, des boufons, des plaisans:  
 Et qu'encore moins qu'eux le peuple les estime.

Vous faites de Clion vne Thais impure:  
 D'elicon vn bordeau: vous faites, impudens,  
 Par vos lascifs discours, que les peres prudens  
 Deffendent à leurs fils des carmes la lecture.

Mais si foulans aux pieds la deité volage,  
 Qui blece de ses traits vos idolatres cœurs,  
 Vous vouliez employer vos plus saintes fureurs  
 A faire voir en France vn sacré-sainct ouurage.

Chacun vous priseroit, comme estans secretaïres,  
 Et ministres sacrez du Roy de l'uniuers.

Chacun reuereroit comme oracles vos vers:  
 Et les grands commettroient en vos mains leurs affaires.

La liaison des vers fut iadis inuentee  
 Seulement pour traiter les mysteres sacrez  
 Auec plus de respect: & de long temps apres  
 Par les carmes ne fut autre chose chantee.

Ainsi mon grand Dauid sur la corde tremblante

Q iij

Detestatiō  
 des poetes  
 profanes.

Exhortatiō  
 sainte &  
 vtile aux  
 poetes.

Pourquoy  
 la poësie a  
 esté inuen-  
 tee: & diuers  
 exemples  
 des histoï-  
 res, tāt sain-  
 tes que pro-  
 fanes à ce  
 propos.

*De son luth tout-diuin ne sonne rien que Dieu.*

*Ainsi le conducteur de l'exercite Hebrieu,*

*Sauué des rouges flots, le los du grand Dieu chante.*

*Ainsi Iudith, Debore, au milieu des gens d'armes,*

*Ainsi Iob, Ieremie, accablez de douleurs,*

*D'un carme bigarré de cent mille couleurs,*

*Descrivoient saintement leurs ioyes, & leurs larmes.*

*Voila pourquoy Satan, qui fin se transfigure*

*En Ange de clarté, pour nous enforceler,*

*Ses Prestres & ses Dieux faisoit iadis parler*

*Non d'un libre langage, ains par nombre, & mesure.*

*Ainsi, sous Apollon la folle Phœmonoe :*

*En exаметres vers ses oracles chantoit :*

*Et, par douteux propos, cauteleuse affrontoit :*

*Non le Grec seulement, ains, l'Ibere, & l'Eoe.*

*Ainsi l'antique voix en Dodone adorce,*

*Aesculape, & Ammon en vers prophetizoient,*

*Les Sibylles en vers le futur predisoient,*

*Et les prestres prioient en oraison nombree.*

*Ainsi Line, Hesiode, & celuy dont la lyre*

*Oreilloit, comme on dit, les rocs, & les forests,*

*Oserent autrefois les plus diuins secrets*

*De leur profond sçauoir en doctes vers escrire.*

*Vous qui tant desirez vos fronts de laurier ceindre,*

*Où pourriez vous trouuer un champ plus spacieux,*

*Que les los de celuy qui tient le frain des cieux*

*Qui fait trembler les monts, qui fait l'Erebe craindre?*

*Ce suiet est de vray la Corne d'abondance,*

*C'est un grand magazin riche en discours faconds,*

*C'est un grand Ocean, qui n'a riue, ny fonds,*

Le los de  
l'Eternel est  
vn suiet tres  
ample pour  
tous ceux  
qui desirent  
acquiescer hō  
neur par  
bien escrire.

*Vn surjon immortel de diuine eloquence.*

*L'humble suiet ne peut qu'humble discours produire:*

*Mais le grane suiet de soy mesme produit*

*Graues & masles mots : de soy mesmes il luit,*

*Et fait le saint honneur de son chantre reluire.*

*Or donc si vous voulez apres vos cendres viure,*

*N'imitiez Erostrat, qui pour viure, brusla*

*Le temple Ephesien : ou celuy qui moula,*

*Pour estendre son nom, vn cruel veau de cuiure.*

*Ne vueillez employer vostre rare artifice*

*A chanter la Cyprine, & son fils emplumé:*

*Car il vaut beaucoup mieux n'estre point renommé,*

*Que se voir renommé pour raison de son vice.*

*Vierges sont les neuf sœurs, qui dancent sur Parnasse,*

*Vierge vostre Pallas : & vierge ce beau corps*

*Qu'un fleue vit changer sur les humides bords,*

*En l'arbre tout-iour vert, qui vos cheueux enlace.*

*Consacrez moy plustost ceste rare eloquence*

*A chanter hautement les miracles compris*

*Dans le sacré fueillet : & de vos beaux esprits*

*Versez là, mes amis, toute la quinte-essence.*

*Que CHRIST, comme Hôme-Dieu, soit la croupe iumelle*

*Sur qui vous sommeillez. Que pour cheual ailé*

*L'Esprit du Trois-fois grand, d'un blanc pigeon voilé,*

*Vous face ruisselet vne source immortelle.*

*Tout ouurage excellent la memoire eternize*

*De ceux qui tant soit peu trauaillent apres luy.*

*Le Mausolee a fait viure iusqu'aujourdhuy*

*Timothee, Bryace, & Scope, & Artemise.*

*Hiram seroit sans nom, sans la sainte assistance*

Nouvelle  
& graue ex-  
hortation  
aux poctes.

Pour ac-  
querir nom im-  
mortel faut  
trouuer à  
chose im-  
mortelle.

Qu'il fit au bastiment du temple d'Israel:  
Et sans l'Arche de Dieu l'Hebrien Beseleel  
Seroit enseveli sous eternal silence.

Et puis que la beauté de ces rares ouurages  
Fait viure apres la mort tous ceux qui les ont faits,  
Combien qu'avec le temps les plus seurs soient deffaits  
Par rauines, par feux, par guerres, par orages.

Pensez, ie vous suppli, combien sera plus belle  
La louange, qu'heureux, çà bas vous acquerrez,  
Lors que dans vos saints vers. DIEU seul vous châterez  
Puis qu'un nom immortel vient de chose immortelle.

Respōce à  
l'obiection  
des poctes  
profanes.

Je scay que vous direz que les antiques fables  
Sont l'ame de vos chants, que ces contes diuers,  
L'un de l'autre naissans, peuuent rendre vos vers  
Beaucoup plus que l'histoire au vulgaire admirables.

Mais où peut on trouuer choses plus merueilleuses  
Que celles de la Foy? hé! quel autre argument  
Avec plus de tesmoins nostre raison desment,  
Qui rabat plus l'orgueil des ames curieuses?

J'aymeroy mieux chanter la tour Assyrienne,  
Que les trois monts Gregeois l'un dessus l'autre entez  
Pour detrosner du ciel les dieux espouuantez:  
Et l'onde de Noé, que la Deucalienne.

La parole  
de Dieu  
fournit de  
trop plus  
riches argu-  
mens que la  
sagesse hu-  
maine.

J'aymeroy mieux chanter le changement subite  
Du Monarque d'Assur, que de l'Arcadien.

Et le viure second du saint Bethanien,  
Que le recolement des membres d'Hippolite.

L'un de plaire au lecteur tant seulement se mesle,  
Et l'autre seulement tasche, de profiter:  
Mais seul celuy là peut le laurier meriter,

Qui

Qui, sage, le profit avec le plaisir mesle.

Les plus beaux promenoirs sont pres de la marine,  
Et le nager plus seur pres des riuages verds:  
Et le sage Escrivain n'esloigne dans ses vers  
Le sçavoir du plaisir, le ieu de la doctrine.

Ceux dont  
la Muse est  
saincte mes-  
lent le pro-  
fit au plai-  
sir.

Vous tiendrez donc ce rang en chantant choses telles:  
Car enseignans autruy, vous mesmes apprendrez  
La reigle de bien viure: & bien-heureux, rendrez  
Autant que leurs suiets, vos chansons immortelles.

Nouvelle  
exhortation  
aux poetes  
vains &  
lascifs.

Laissez moy donc à part ces fables surannees:  
Mes amis, laissez moy cest insolent Archer,  
Qui les cœurs otieux peut seulement brescher,  
Et plus ne soyent par vous les Muses profanees.

La muse ce-  
leste perd  
son temps,  
voulant,  
mettre en  
bon train  
les poetes  
Epicuriens  
& athees.

Mais las! en vain ie crie, en vain, las! ie m'enroue:  
Car l'un, pour ne se voir conuaincu par mon chant,  
Va, comme un fin aspic, son oreille bouchant:  
L'autre Epicurien, de mes discours se ioue.

L'autre pour quelque temps se range en mon eschole,  
Mais le monde enchanteur soudain le me soustrait  
Et ce discours sacré, qui les seuls bons attrait,  
Entre par vne aureille, & par l'autre s'enuolle.

L'as! ie n'en voy pas un qui ses deux yeux desbille  
Du bandeau de Venus, & d'un profane fiel  
De ses carmes dorez ne corrompe le miel:  
Bien que de bons esprits nostre France fourmille.

Mais toy, mon cher mignon, que la Neufuaine sainte  
Qui de Pegase boit le surjon perennel,  
Fit le sacré sonneur du los de l'Eternel,  
Mesme auant que de toy ta mere fust enceinte:

Puis s'adres-  
sant à Salu-  
ste, l'exhor-  
te de chan-  
ter à l'Eter-  
nel, le forti-  
fie contre.

l'Enuie, &  
l'assure de  
lay donner  
place entre  
les bons es-  
prits : cōme  
elle a fait  
depuis d'v-  
ne façon ex-  
cellente.

*Bien que cest argument semble vne maigre lande,  
Que les meilleurs esprits ont en friche laissé,  
Ne sois pour l'auenir de ce trauail lassé:*

*Car plus la gloire est rare, & tant plus elle est grande.*

*SALVSTE, ne perds cœur si tu vois que l'Enuie*

*Aille abbayant, maligne, apres ton los naissant:*

*Ne crain que sous ses pieds elle aille tapissant*

*Les vers que tu feras, comme indignes de vie.*

*Ce monstre blece-honneur ressemble la Mastine,*

*Qui rappe contre ceux qui sont nouveaux venus,*

*Pardonnant toutesfois à ceux qui sont cognus,*

*Courtoise enuers ceux cy, enuers ceux là mutine.*

*Ce monstre semble encor vne fameuse nue,*

*Que le naissant Vulcan presse de toutes pars*

*Pour, noire, l'estouffer de ses ondeux brouillars:*

*Mais où plus ce feu croist, plus elle diminue.*

*Sui donc( mon cher souci) ce chemin non froyable*

*Que par ceux, que le ciel, liberal, veut benir,*

*Et ie iure qu'en briefie te feray tenir*

*Entre les bons esprits quelque rang honorable.*

*C'est par ce beau discours que la Muse celeste*

*Tenant vne couronne en sa pucelle main,*

*Attire à soy mon cœur d'un transport plus qu'humain,*

*Tant bien à ses doux mots elle adiouste vn doux geste.*

*Depuis, ce seul amour dans mes veines bouillonne:*

*Depuis, ce seul vent soufle és toiles de ma nef:*

*Bien-heureux si ie puis non poser sur mon chef,*

*Ains da doigt seulement toucher ceste couronne.*

*Or, mon cher CASTERA, dont le disert langage*

Le poete  
esueillé &  
attiré par la  
Muse cele-  
ste, se vouc  
à la poeſie  
ſaincte.

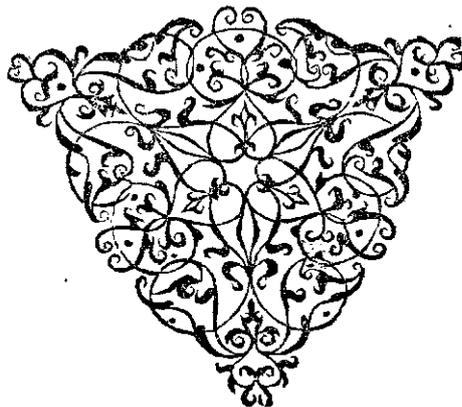
OV MVSE CELESTE.

131

*D'un Tartare cruel sereneroit le front,  
Le te donne ces vers, qui, peut estre, rendront  
De nostre amitié sainte eternal tesmoignage*

FIN DE L'VRANIE OV MV-  
SE CELESTE DE G. DE SALVSTE  
SEIGNEVR DV BARTAS.

R ij





L E  
**TRIOMPHE DE LA**  
 FOY PAR G. DE SALVSTE  
 SEIGNEUR DV BARTAS.

*A GUY du F AVR seigneur de Pibrac, Conseiller du  
 Roy en son priué Conseil, & President en sa Cour de  
 Parlement à Paris.*

S O M M A I R E.



**S**A T A N, perpetuel & irreconciliable ennemi de l'Eglise de Dieu, luy a fait la guerre depuis le commencement dumõde iusques à maintenant, & poursuiura iusques à la fin, ores par violence & impetuosité descouuerte, par fois par embusches, & taschant de saper, & miner par dessous terre la maison du Seigneur. Pour lequel effect il a tousiours trouué des instrumens propres, guidez par la Raison humaine son Lieutenant, & diuisez comme en deux bendes. En la premiere marchent les persecuteurs manifestes: en la seconde les persecuteurs desguisez. Mais l'Eglise munie d'une viue foy és promesses de son Sauueur, & armee de la faueur speciale d'iceluy, combat & sur monte Satan, le monde, & leurs supposts, triomphant d'eux en la vie presente, & eternelle. Le poete considerant que l'Eglise ne combat point en vain, ains ne fait sinon suivre sa victoire, & au milieu de la mort mesme triomphe de ses en-

nemis: se representât d'autre part les triomphes de la foy de l'Eglise Israëlitique, & Chrestienne: item ce triomphe general du dernier iour, qui semble estre cōme à la porte, lors que les membres conioints entierement & eternellement à leur chef, verront du tout abatu Satã, le peché, & tous leurs adherans: décrit maintenant ce triomphe, & l'attribue à la Foy, suyans le style de l'Escriture sainte, & le tesmoignage que tous enfãs de Dieu ont en leurs cœurs, par le Sanct Esprit, que la Foy ou certaine assurance qu'ils ont és promesses infailibles, & gratuites de leur Pere celeste, surmonte tous affaux, & dangers quelconques. En sa façon d'escrire il a suiui Petrarque, Prince des poetes Italiës, diuisant son discours en quatre chants. Au premier, il dit que la Foy se montrant en vision, sur son resueil, au point du iour, luy cōmanda d'escrire son triomphe, qui est tel. Ceste diuine Princesse est portee sur vn chariot magnifique, tiré vers les cieux par vn aigle. Elle est nue, belle par excellence, ayant le corps couuert d'yeux, plusieurs langues en la bouche, des ailes au dos, vne couronne de roses sur la teste. Verité porte sa banniere qui est la sainte Bible: Zele cōduit ses troupes. Cōstance & Patience la costoient, & tiennent, l'vne le glaiue tranchant des deux costez, l'autre de grand & impenetrable bouclier de la Foy, enuironnee aussi de Charité, Douceur, Patience, Esperance, & Humilité. Deuant ce chariot marche captiue la Raison humaine, ennemie iuree de la Foy, couuerte de plusieurs manteaux, & fournie d'yeux, de langues & d'aisles cōtraires à celles de la Foy. Elle est precedee de grand nombre de prisonniers enchainez, & separez cōme en deux troupes. En l'vne sont les persecuteurs & meurtriers des corps des fideles. Cain est le premier, suiui de Pharaon, & des meschans Roys en Iuda & Israel. A leur queue marchent les tyrans d'Assyrie, & de Chaldee: Antiochus, Herode, Caiphe, Anne, & Pilate. Consequemment les Empereurs Romains, les Roys Gots, & Vandales: Mahumer, les Sultans d'Egypte, & de Turquie, à l'occasion desquels il exhorte les Chrestiés a oublier leurs querelles, pour guerroyer les Turcs. Au deuxiesme chant se voit la secōde troupe des

prisonniers, marchans deuant le chariot de la Foy. Ce sont les persecuteurs desguisez & sages mondains, distinguez par bandes. Les vieux Sages font la premiere, en la seconde sont les Philosophes, proprement appelez Patriarches des heretiques. On void en la troisieme les Sophistes mal-heureux, qui ont combatu l'Euangile par diuers escrits, du tēps des Empereurs Romains, specialement sous Iulian l'Apostat. Les Rabins & Thalmudistes font la quatrieme. En la cinquiesme marchēt les docteurs Mahumetistes. La sixiesme contient le barailon confus des heretiques, ennemis de Iesus Christ, & de la verité celeste. Ils sont suiuis de l'Antechrist, & de la grande Paillarde, assise sur sept montagnes, trainans avecques eux les Schismatiques, separez de la vraie Eglise. La Foy est introduite au troisieme chant accompagnee & suyvie de ses soldats, à sçauoir des bons Patriarches, Iuges, Rois, Gouverneurs, Sacrificateurs, Prophetes, & Ministres de l'Eglise de Dieu, deuancez par les Martyrs de l'Eglise, auāt & apres la venue de Iesus Christ, & des Femmes illustres mentiōnees en l'histoire Saincte, notamment de la Vierge mere du Seigneur. Au quatrieme chāt, & deuant le chariot, sont de grands tableaux, dans lesquels les notables victoires de la Foy sont descrites bien au long. Quelques pas deuant toutes ces diuines pompes, marchent les clairōs, flustes, & trompettes de la Foy, à sçauoir les Saincts Euangelistes, & Apostres, qui d'vn commū accord, & d'vn souffle eternal, font retentir la victoire, & le triomphe de ceste royne inuincible, par tous les endroits du monde. Le poete s'esueille là dessus, deplote le malheur du mōde, où l'impietē & l'iniustice ont la vogue plus que iamais. Mais au lieu de perdre courage, & penser que la Foy puisse perdre quelque point de sa gloire, ainsi contempee en esprit, il se redresse par vne tres-certaine esperance du salut de l'Eglise, & s'assure par les marques representees par luy, que le iour du triomphe final de la Foy n'est pas loin. Et sur ce il clost son discours par vne briefue & saincte priere, conuenable à ce qu'il auoit traictē au parauant.

**I**E hay les Escrivains qui ne font que mesdire:  
 Je hay ceux, qui sans front louent les vicieux.  
 Car ceux ci sont flateurs: ceux là sont enuieux.

Sage celuy qui peut vn entre-deux eslire.

Je mesdi peu souuent, & peu souuent ie loue:  
 Je loue toutesfois tout ce qu'il faut louer.

Car, libre, ie ne puis me tenir de vouer  
 Ma plume à ceux que Dieu de ses richesses doue.

Or tout ce qu'en detail d'une main fauorable,  
 Dieu donne aux plus parfaits, Dieu te le donne en gros:  
 C'est pourquoy si souuent ie retrace ton los,  
 Pour faire mon deuoir: non pour t'estre agreable.

Miracle de nos iours, quand ta langue affinee  
 Par l'usage, & le sens, parle au nom de nos Rois,  
 Au Concile, au Thudesque, au fourré Polonois,  
 Tu fais reuoir le iour à l'eloquent Cynee.

Tu sembles vn Nestor, quand ta sage parole  
 Dans le Conseil priué de nos malheurs discourt:  
 Et quand du grand Paris la souueraine Court  
 T'oit disputer du droit, tu sembles vn Sceuolet.

Puis ta prose Romaine egale le doux style  
 De mon limé Saluste. Et quand des doctes Sœurs  
 Sur ton papier lissé tu verses les douceurs,  
 Tu me fais souuenir du graue-doux Virgile.

En faueur de ces dons, ce petit don ie t'offre,  
 Petit pour mon trauail; mais grand pour l'argument.  
 Que si le Ciel m'auoit meublé plus richement,  
 Soudain pour t'estrener ie vuideroiy mon coffre.

LE TRIOMPHE  
CHANT PREMIER.

Description du chariot, equipage, & compagnie de la Foy  
deuant laquelle marche captiue la Raifon humaine, prece-  
dee des tyrans & perfecuteurs de l'Eglife.

*S*ur le point qu'Ericine en Inde l'Aube appelle,  
Et l'Aube le Soleil, chez moy Morphee entra  
Par la porte de corne, & sacré, me monstra,  
Le triomphe pompeux d'une sainte Pucelle.

Le triom-  
phe de la  
Foy ne se  
peut con-  
tépler que  
des yeux  
de l'esprit.

La Foy (tel est son nom) me commande de prendre  
Et la plume, & le liure : afin d'enregistrer  
Ce que le ciel ami me veut ores monstrier,  
Pour le faire aux neveux de nos neveux entendre.

Je sçay que j'entreprends une chose impossible:  
Je sçay que l'œil humain en ceci rien ne voit.  
L'oreille n'y oit rien, le sens rien n'y cognoit.  
Mais la Foy me rendra l'impossible possible.

Sans foy  
on ne, sçau-  
roit bien  
cognoître  
que c'est de  
la foy.

O Soleil eternal, chasse l'espaiffe nue,  
Chasse les noirs brouillats, qui font que ie ne voy  
Ta salutaire face: & donne moy la foy,  
Puis que la Foy sans foy ne peut estre cogneue.

L'excellen-  
ce de la foy  
est inenar-  
table.

La Foy va sur un char fait de la main exquise,  
Du forgeron Tubal: sur un char d'or d'Ophir,  
Où luit maint diamant, maint rubi, maint saphir,  
Et si cà bas rien plus l'esprit auare prise.

De ce char brillonnant les roues semblent telles,  
Qu'Ezechiel iadis a les siennes descrit:  
Car un mesme vouloir, mesme vent, mesme esprit  
Anime également leurs courses eternelles.

L'oiseau qui conduisoit les phalanges Romaines,

L'oiseau

*L'oiseau qui fixement ose opposer ses yeux  
Au plus luisant brandon qui luisse sur les cieux,  
Par l'air tire ce char, loin des choses humaines.*

La foy  
nous effe-  
ue d'amon-  
de au ciel.

*D'or, d'argent, de velours la Foy n'est point vestue,  
Ny d'un drap dedans Tyr en escarlate teint,  
Et moins d'un subtil fard deguise elle son teint,  
Ains veut, telle qu'elle est, d'un chacun estre veue.*

Elle est sim-  
ple, sans  
fard, & ne  
cherche  
point de ca-  
chettes.

*Son corps, qui la beauté du plus beau corps efface,  
A d'yeux, comme vn Paon, ses beaux membres couverts:  
Yeux, qui d'un saint regard contemplant à trauers  
Et des airs, & des cieux, l'Eternel face à face.*

Elle loue  
Dieu en  
infinies for-  
tes.

*Elle a pour louer Dieu, mainte langue faconde:  
Elle a de forts cerceaux, qui dans moins d'un moment,  
La guident au plus haut du doré Firmament,  
Pour luy faire franchir les murailles du monde.*

Elle cou-  
ronne l'a-  
me fidele  
d'vnc ioye  
& gloire in-  
corrupti-  
ble.

*Tout autour de son chef verdoye vne couronne  
Non d'olurier, de pin, de percil, de laurier,  
Que la sçauante Grece au non-sçauant guerrier,  
En Olympe, en Nemeë, en Isthme, en Delphe donne:*

*Ains du flairant honneur de mainte belle rose,  
Qui ne craint d'Aquilon les tremblantes froideurs:  
Ny du celeste Chien les fieureuses ardeurs:  
Fleur, que le Tout-puissant de sa main propre arrose.*

Sans Veri-  
té il n'y a  
combat ny  
triõphe de  
Foy.  
Zele, Con-  
stance, Pa-  
tience main-  
tiennent la  
Foy inui-  
cible.

*La blanche Verité, comme gonfanonniere,  
Deux Testamens ouuerts porte pour estandars:  
Vehemence en bataille arrange les soldars,  
Qui marchent, valeureux, sous si sainte banniere.*

*Constance a son espee à deux costez tranchante,  
Et Patience au bras porte son grand escu,  
Qui, luisant, a iadis plus de monstres vaincu,*

Sans Charité, Repen-  
tence, Espé-  
rance, &  
Humilité,  
Foy n'est  
qu'une om-  
bre vaine.

Raison hu-  
maine, belle  
en apparen-  
ce mais tres  
laide en foy  
vaincue &  
menee ca-  
ptiue deuant  
le chariot  
trionphal  
de la Foy.

Que le pauois fameux de Min. rue sçauante.

La courtoise Douceur, Charité, qui prefere

L'utilité d'autruy à son utilité,

Penitence, Esperance, avec Humilité,

Costoyent de la Fay la triomphante chaire.

Aussi certes la Foy n'est Foy sans ces Pucelles:

Ains vne opinion, qui n'a rien d'arresté:

Et verroit on plustost le Soleil sans clarté,

Et le feu sans chaleur, que la Foy sans icelles.

Deuant ce beau Char marche vne esclauue Matrone,

Qui, du premier abord, passe Helene en beauté:

Mais qui vue de pres passe en deformité

L'effroyable Megere, Alcete, & Tisiphone.

Elle ne va iamais, ainsi que la Foy, nue:

Ains a cape sur cape, & manteau sur manteau,

Courant ses membres laids de maint ornement beau,

A fin que sa laideur ne soit point reconnue.

Elle a, comme la Foy, cent langues, & cent bouches:

Mais c'est pour ourager par blasphemes les cieux.

D'yeux scintille son corps: mais, hélas! tous ces yeux

Sont de nuit clair-voyans, & de iour plus que louches.

Elle a, comme la Foy, des plumes aux aisseles:

Mais soudain quelle vent, d'un vol audacieux,

Comme le Cretean s'approcher trop des cieux,

Phebus fond de ses rais la cire de ses ailes.

Ceste cy que Raison sans raison l'homme appelle,

A fait, depuis que Dieu, pour un chef-d'œuvre beau,

Ceignit de flamme l'air, l'eau d'air, la terre d'eau,

A la Vierge innocente vne guerre mortelle.

Armant ores les Rois, & leur mettant en teste

*Que rien ne sied si mal à la gloire d'un Roy.  
Que soumettre sceptre au sceptre de la Foy,  
Et rendre sa grandeur d'autre grandeur suiette.*

*Or enfant de venin ceux que l'aveugle Monde  
Charmé par leurs discours, met au rang des sçauans:  
Qui, di-je, ont despendu beaucoup & d'huile & dans.  
Pour guider les humains sous la nuit plus profonde.*

*Toutesfois l'Eternel, qui iuste. favorise  
Des iustes le parti, par sa sainte vertu  
A si bien pour la Foy jusqu'ici combatu,  
Qu'ore tous ses haineux, paisible, elle maistrise.*

*Deuant elle enchainez marchent mille grands Princes,  
Qui, ne pouuans souffrir le ioug de Verité,  
Ont par fer & par feu le Christ persecuté,  
Et du sang innocent arrosé leurs prouinces.*

*Celuy là, qui premiere en l'enfance du monde  
Versa le sang germain, marche premier ici:  
Et puis du Nil fecond le tyran endureci,  
Qui suiuant les Hebreux, fut englouti de l'onde.*

*Non loin ie vy celui que tua Zacharie,  
Aiant aupres de soy Athalie, Abiam,  
Ochozias, Amon, puis Achas, & Ioram.  
Suiuis de tous les Rois qu'eut onques Samarie.*

*Ie vy Sennacherib, & ce Tyran superbe,  
Qui contre la paroi vit l'escriuante main:  
Puis Holoferne, Aman, & ce Prince inhumain,  
Qui, parmi les taureaux, brut al se paissoit d'herbe.*

*Cayphe, Anne, & celui, qui iadis dans Solime,  
Posa sur l'autel saint le plus grand de ses Dieux,  
Et qui fut surmonté par cinq freres Hebreux,*

Cain.

Pharaon.

Ioas.

Baltazar.

Nebucad.  
nczar.Antiochus  
surnommé  
l'illustre.

*Sentent un repentir, qui sans cesse les lime.*

Herodes. *Ce Tyran Palestin, fit tant aspre guerre  
Aux berceaux innocens, & chez qui valoit mieux*

Pilate. *Estre pourceau que fils: & ce Iuge odieux,  
Qui condamna celuy qui doit iuger la terre:*

Neron. *L'Empereur, qui meurtrit & sa mere, & ses femmes  
Et son frere, & sa sœur: & qui, fol, s'esgayoit  
Au sommet d'une tour, ce pendant qu'il voyoit  
Dessus les toicts Romains onder les rouges flammes:  
Viennent, accompagnez de Septime-Seuere,  
D'un Iule Maximin, d'un fier Maximian,  
D'un Galere cruel, d'un fol Domitian,  
Qui veut que comme Dieu, impie, on le reuere.*

Valerian. *Puis ie vy ce tyran, qui du Tyran Sapore,  
Fut long temps l'humble estrieu, ie vy Aurelian:  
Ie vis tout garroté le fier Hostilian:  
Ie vis Dece & Licin: ie vis Maxence encore.*

*Ie vis le grand Traian, le docte Marc-Aurele,  
Et Diocletian, qui seroient racontez  
Parmi les Empereurs des plus Sages vantez  
S'ils n'eussent fait des loups dans l'Eglise fidele.*

Anastase. *Vn fils de Constantin, Theodore, Iustine,  
Valent, Constant, Heracle, & ce Grec foudroyé:*

Manuel.  
Commence. *Ce prince Byzantin, qui croioit, desuoyé,  
Vne quatriesme essence en l'essence Divine.*

*Honoric, Trasemond, & Genseric, Vandales,  
Theodore, Alaric, Totile, Princes Gots,  
Et Rothaire Lombard, dont les barbares osts  
Ont teint du sang Chrestien l'Afrique & les Itales.  
Mais, quel cst cestui là, qui chargé de cent chaines,*

Qui de mille fureurs nuit & iour tourmenté,  
 Qui de mille bourreaux nuit & iour pinceté,  
 De ses iniustes faits reçoit les iustes peines?

Vrayment c'est Mahomet, qui plus avec l'espee,  
 Qu'avec son Alcoran par un Moine forgé,  
 A le riche Orient, barbare, endommagé,  
 Et la meilleure part de la terre occupee.

Je voy là Saladin, Prince de grand prouesse,  
 Mais parfait zelateur de l'Agarene loy,  
 Hali, le grand Caliphe, & l'impudique Roy,  
 Qui nos vierges força sur les autels d'Edesse.

Ottoman oppressé & de tristesse, & d'ire,  
 Porte un tard repentir dessus sa face peint,  
 Et le second Mahom, grinçant les dents, se plaint  
 D'auoir razé le Grec, & le Pontique Empire,

Autant en fait celuy, qui par le grand Tartare  
 Miserable se fit encager à l'estroit:

Et celuy, qui premier, franchit le seuil destroit,  
 Qui l'Europe, & l'Asie avec ses eaux separe.

C'est autre Mahomet, qui se vengeant du Scythe,  
 Le sceptre paternel outre-mer redressa:  
 Et cest autre Amurath, qui vaillant rechassa  
 Venceslas, qui l'auoit d'autresfois mis en fuite.

Orcan donte-Phrygie: & Calepin, qui brise  
 Le camp de Sigismond par son pere affoibli:  
 Et l'autre Baiazet, qui se void annobli  
 Des trophées Germains, regrettent leur franchise.

Cil qui fut parricide & fratricide ensemble,  
 Est accablé d'un cable. Et son fils, qui deffit  
 Louys Roy de Hongrie, & qui n'aguere fit,

Sergius  
 moyneNe-  
 storien, ai-  
 da à Mahu-  
 met à dref-  
 ser son Al-  
 coran.

Baiazet

Selim pre-  
 mier.  
 Solyman.

*Bude & Rhodes trembler, or plus qu'un Tremble tremble.*

Selim se-  
cond.

*Tout ioignant Solyman, ie voy la place vuide  
De cil qui ce iourd'uy tient le sceptre Turquois,  
Qui faisant son profit du discord de nos Rois,  
Menace l'Allemagne, & la terre Hesperide.*

Auertisse-  
ment nota-  
ble aux  
Chrestiens  
qui n'ont  
oreilles ne  
cœur pour  
entendre.

*Miserables Chrestiens, cependant que la rage  
Contre vos propres cœurs arme vos propres mains:  
Hé! ne voyez vous pas que ces Turcs inhumains,  
Fourragent sans danger du Seigneur l'heritage?*

*Le discord suruenu entre le Roy Bulgare  
Et le Grec Empereur, seruit aux Turcs de pont,  
Pour leur faire passer les flots de l'Hellepont,  
Et puis fonder en Grece un Empire barbare.*

*Le discord fraternel leur ouurit la Morée:  
Et i'ay peur que bien tost nos fraternels debats  
L'honneur & nom Chrestien mettans du tout abas,  
Dans le dernier Ponant leur donront seure entree.*

*Oubliez donc, Chrestiens, vos querelles fondees  
Dessus un pied de mouche: oubliez vos rancœurs:  
Et reioignant bien tost vos armes & vos cœurs,  
Battez les nations contre la FOY bandees.*

*Conduisez vos soldats dans l'Egypte & l'Asie,  
Pour reconquerir Gaze, Antioche, Ascalon,  
Ioppe, Solime, Tyr, Damiate, Sydon,  
Et Famagouste encor depuis un an saisie.*

## CHANT SECOND.

En ce deuxiesme chant sont menez en tromphe les en-  
nemis desguisez de l'Eglise, disciples de la raison h imai-  
ne, à, sçauoir 1. les anciens Sages. 2. les Philosophes : 3. les

Sophistes apostats : 4 . les Rabins : 5 . les docteurs Mahumetistes : 6 . les Heretiques & Schismatiques : 7 . l'Ante-christ.

**C**OMBIEN que les Tyrans ayent mis en usage  
De Busire l'autel, de Phalare le veau,  
L'eschelle Gemonide : & fait la terre, l'eau,  
Les flammes, & les airs, ministres de leur rage.

Ils n'ont fait si grand playe au saint corps de l'Eglise,  
Que des sages humains les enchanteurs escriis.  
Le style de ceux cy bourrelle les esprits:  
Et le fer de ceux là le seul corps tyrannise.

Car les Sages bouffis d'une vaine science,  
Osent contreroler les ouurages parfaits  
Du tres-parfait ouurier, bien que de ses hauts faits  
Il nous ait interdit l'obsure cognoissance.

Et bien que le cerceau de nos trop foibles ailes,  
Raze à peine la terre, encore toutesfois  
Ils se guident au ciel, compassans maintesfois,  
Du compas de leurs sens les choses eternelles.

Leur sagesse n'est rien qu'une pure ignorance,  
Qui perd la verité, pour trop la rechercher:  
Verité qui se veut aux superbes cacher,  
Et, benigne, montrer aux humbles sa puissance.

La verité se treuve és fueillets veritables  
Du double Testament, non dans nostre cerueau:  
Qui tout-iour produisant quelque monstre nouveau,  
Pour l'or choisit le plomb, pour l'histoire les fables.

Long temps de leurs raisons la Raison s'est seruie  
Pour destruire l'Eglise, & renuerfer la F O I:

Les anciens  
Sages du  
monde.

Mais ils ont en horreur, ainsi qu'ore ie voy,  
Et leur premier erreur, & leur premiere vie.

Au premier rang ie voy tous les Gymnosophistes:

Ie les voy talonnez des Mages Perseans,  
Des Druydes Gaulois, des doctes Chaldeans,  
Et de toute la fleur des Brachmanes Sophistes.

Des Philo-  
sophes di-  
uisez en 2.  
bandes, l'v-  
ne appellee  
l'Italique,  
l'autre l'Io-  
nique: diui-  
sees en infi-  
nies sectes,  
refondues  
maintenant  
en deux, la  
Platonique  
la Peripa-  
retique: &  
en trois ba-  
stardes &  
meschâtes,  
l'Academi-  
que, l'Epi-  
curienne, &  
l'Athee.

Pythagore, Zenon, Naucide, Xenophane,  
Parmenide, Teleuge, Archite Tarentin,  
Democrite, Leucippe, avec l'Agrigentin

Qui se ietta dans Aethne, Heraclit, Nausiphane.

Et bref tous les Docteurs de la secte Italique  
S'arrachent les cheueux, se fondans tous en pleurs,  
Et se plomblans le sein, detestent leurs erreurs,  
Autant en font les Chefs de la secte Ionique.

Parmi cest escadron, Thales, Anaximandre,  
Socrate, Anaxagore, Anaximene aussi,  
Rongez cruellement d'un non mourant souci,  
Font par tout l'univers leurs complaints entendre.

Là sont Zenon, Cleanthe, & Chrysippe, Stoiques,  
Qui se sont quelquefois grandement oubliiez.  
Et non loin d'eux ie voy de grands cordes liez  
Diogene, Antisthene, & Crates, grands Cyniques.

Là sont ces grands fauteurs des deux Academies,  
Xenocrate, Platon, & Speusippe, & Crantor:  
Lacide, Carneade, & Clitomache encor:  
Et celuy qui se peine à les refaire amies.

Là se tourmente en vain Pyrrhon fils de Plystarche,  
Qui, bisarre, ne croit ce que l'oreille entent,  
Le goust goust, l'œil void, la main tient, le nez sent:  
Suivi de son Timon, d'Hecate, & d'Anaxarche.

La

DE LA FOY.

145<sup>r</sup>

Aristote.

Là le Stagyrien, qui d'une docte veine,  
A l'Encyclopedie en ses ceuvres compris,  
Marri d'auoir par eux abusé tant d'esprits,  
Pleure avec Theophraste, & Straton Lampfacene.

Le charnel Epicure ici pleure & souspire  
Avec son Metrodore: & void on pres de là,  
L'un & l'autre Aristippe, Arete, & celuy là,  
Qui, meschant, introduit une secte encor pire.

Celuy de qui ie parle est ce fol Theodore,  
Qui assure, effronté, qu'il n'y a point de Dieu:  
Et que l'homme prudenr doit estre en temps & lieu  
Menteur, traistre, larron, & sodomite encore.

Las! que le commun dire est par trop veritable.  
C'est que l'herbe qui nuist, croist plus qu'on ne voudroit,  
Et que presque iamais le bon germe ne croist,  
Que cultiué par arr, & peine insupportable.

O peste des Gregeois! tes racines lethales,  
Pour germer dedans Rome, ont la mer trauesé:  
Et puis de Rome auant en la France passé,  
A trauers ces grans rocs, qui bornent les Isles.

Ton germe donne-mort pullule en la Iustice,  
Pullule es osts Chrestiens, pullule es cours des Rois,  
Pullule dans l'Eglise, & brefle champ François  
De tels seuls reiettons presque son dos herisse.

Mais reprenans le fil de la premiere histoire:  
Tous ces hommes scauans ont mal senti de Dieu,  
Ou du souuerain bien, ou de l'ame ou du lieu  
Ou, morts, nous receuons le supplice ou la gloire.

Ceux qui depuis que Christ, vray Soleil de Iustice  
Dessus nostre Horizon a le beau iour conduit,

T

Les Sophi-  
stes apo-  
stata enue-

mis de-  
claré de  
Christ.

Ont gardé les humains en l'éternelle nuit,  
Endurent un tourment esgal à leur malice.

Parmi lesquels ie voy un Symmache, un Porphyre,  
Un Celse, un Lucian, qui d'un cœur obstiné  
L'Euangile connu par ruses ont miné,  
Auecques Iulian des Empereurs le pire.

Car cognoissant combien estoient vains les supplices,  
Pour detraquer les saints du saint trac de la foy,  
Par un style disert guerroyant nostre Loy,  
Fit des vices vertus, & des vertus fit vices.

Les Rabins  
Thalmudi-  
stes.

Puis ie voy des Rabins la troupe circoncie,  
Qui avec sa Cabale & son Thalmud espais,  
Mutine, va troublant de l'Eglise la paix:  
Et presque morte, encor guerroye le Messie.

Semblable au serpenteau, qui fait bransler sa queue  
Ayant perdu la teste & la plus part du corps,  
Qui son bleceur menace apres cinq ou six morts:  
Et qui porte au tombeau la vengeance conceue.

Les do-  
cteurs Ma-  
humetistes.

Jcy pres les Docteurs de la loy Sarrasine,  
Qui, venin dans venin par leurs gloses meslant,  
D'un plus obscur bandeau vont la terre auueglant,  
Tesmoignent leur regret par vne triste mine.

Les Hereti-  
ques deuar  
& apres la  
venue de Je-  
sus Christ:  
combatans  
les articles  
de la foy  
de l'Eglise.

Hé Dieu: qui sont ceux-cy, qui portent la liuree,  
La façon, & le mot des soldats de la Foy?  
Et toutesfois chargez de grands fers ie les voy:  
Ie les voy mesprisez par la bande sacree.

Si ie ne suis trompé, se sont les Heretiques,  
Qui, poussez d'un esprit superbe & curieux,  
Meslent par leurs débats la terre avec les cieux,  
Et meinent les humains par des sentiers obliques.

Or comme un vent coulis, dont la contrainte haleine  
 Par un trou de frobé passe secrettement,  
 N'ist plus à la santé, qu'un libre souflement  
 D'un vent, qui les cailloux fait rouler par la plaine:

Et comme l'ennemi, qui d'un soulfreux tonnerre  
 Fouldroye vne cité, n'est point si dangereux,  
 Que le faux citoyen, qui seme, malheureux,  
 Parmi ses combourgeois vne intestine guerre.

Les Payens, Turcs, Hébreux ne sont si dommageables  
 A la FOY, que ceux-cy: car leurs efforts ouuerts  
 Peuvent estre euitéz, m'ains les efforts couuerts  
 De ces traistres icy sont presque ineuitables.

Ils ont, ainsi que nous, vne apparence belle,  
 Ils ont, ainsi que nous, vne Eglise, vne Foy,  
 Ils ont, ainsi que nous, vne Bible, vne Loy,  
 Tant ils sont fins guenons de l'Eglise fidelle.

Dessus les premiers rangs ie voy les Sadducees,  
 Qui nient l'autre vie: Et priuent, furieux,  
 L'enfer d'Anges mauuais, de bons Anges les cieux:  
 Les sales Esseans: les rusez Pharisees.

Ie voy cest imposteur, par qui fut introduite  
 L'auare Simonie: Et celuy, qui foulant  
 Les nopces sous les pieds, alla renouuellant  
 La loy, non par Platon, ains par Pluton escrite.

Cerinthe porte encor sur sa teste escachee  
 Les marques des somniers qui froisserent ses os,  
 Lors qu'au bain il nioit d'un prophane propos  
 La Deité de Christ sous nostre chair cachee.

Pour auoir guerroyé la Nature Diuine  
 De l'unique Homme-Dieu, voyez comme Ebion,

Similitu-  
des propres  
pour mon-  
strer que  
les hereti-  
ques sont  
les plus da-  
gereux en-  
nemis de  
l'Eglise.

Simon le  
Magicien.

Nicolas au-  
teur de la  
secte des  
Nicolaites.

*Paul Samien, Photin, Carpocrate, Artemon,  
Portent escrit au front le remords qui les mine.*

*Là pleure ce Manes, qui, poussé de manie,  
A fait deux Dieux auteurs du bon-heur & mal-heur,  
Là iette Valentin maint souspir, & maint pleur,  
Qui du corps entombé la renaissance nie.*

*Là Cerdon protecteur de la secte Stoique,  
Menandre, & Marcion, chargent l'air de grans cris:  
Là gemit Appelles, disant que Christ a pris  
Non un corps naturel, ains un corps fantastique.*

*Là Basilide encor, qui, meschant, substitue  
Un Simon de Cyrene au lieu de Iesus Christ.  
Là Montan, qui, conduit d'un fantastique esprit,  
Les enfans innocens en sacrifice tue.*

*Là les Seuerians, Tatians, Encreatites,  
Et les Sabellians, qui cherchans l'Vnité  
En l'essence de Dieu, perdent la Trinité,  
Abhorrent (mais trop tard) leurs doctrines maudites,*

Arrius.

*Ce prestre Alexandrin, qui ietta ses entrailles  
Dans la selle secrette: & dont l'erreur peruers  
Ensorcelant iadis presque tout l'vniuers,  
Causa tant de débats, de schismes, de batailles:*

*Triste, void pres de soy Macedone & Eunome,  
Qui du commencement furent ses sectateurs:  
Puis d'articles nouveaux faits renommez auteurs,  
Firent que de leur nom deux sectes ore on nomme:*

*Le Byzantin Nestor, & le Breton Pelage,  
Le Lybique Donat, les Luciferians,  
Et les Eutycheans, & les Priscillians,  
D'ire froncent leur front, & grommelent de rage.*

Tairay ie point Seruet? tairay ie ces Deistes,  
 Dont or' est trop fecond le terroir Polonois?  
 Oublray ie Muncer, dont l'inconstante voix  
 A produit cent façons de fols Anabaptistes?

Le conteroy plustost des deux Syrtes le sable,  
 Que le nombre de ceux, dont les charmeurs escrits  
 Ont enyuré d'erreur les volages esprits,  
 Et sur tout en ce temps de tous points miserable.

Car maintenant Satan tellement s'insinue  
 Dedans les cœurs humains pleins d'aveugle fureur,  
 Qu'il ne scait inuenter si detestable erreur,  
 Qu'elle ne soit soudain de plusieurs maintenue.

Puis ie voyl' Antechrist, & la grande Paillarde,  
 Qui cà bas s'attribue vn honneur tout diuin,  
 Qui, sur sept mons assise, enyure de font vin  
 Les Prince de la terre, & la race bastarde.

I'appercoy puis apres marcher les Schismatiques,  
 Qui diuisans de Christ le non consu manteau,  
 Ont lancé dans l'Eglise vn funeste cousteau,  
 Imitans à peu pres les faits des Heretiques.

L'Ante-  
 christ &  
 les schis-  
 matiques.

### CHANT TROISIÈME.

Le Poëte introduit en ce troisieme chant les champiõs de la Foy, distinguez en trois bandes 1. les Protecteurs ou Confesseurs d'icelle, en diuerses vocations, auant & apres la venue de Christ: 2. les Martyrs: 3. les Femmes illustres en l'Eglise de Dieu.

**F**ils grand du Pere grand, de Dieu vif viue image,  
 Entendement conceu du grand Entendement,  
 Donneur à nous donné, fin & commencement,

T iij

150. LE TRIOMPHE

Deux fois né l'une en temps, & l'autre avant tout aage:

Rai du Soleil qui fait luire les feux du Pole,

Vie de nostre vie, & mort de nostre mort,

Roy tout-juste, tout-bon, tout-beau, tout-saint, tout-fort,

Parole, qu'on ne peut exprimer par parole.

O Seigneur, tire moy, tire moy de la foule,

Qui de pieds & de mains s'attaque contre moi,

Car sans larmes iamais ces peruers ie ne voi,

Et sans peine leur nom par ma bouche ne coule.

Hé! me voici dehors: ô Dieu, voici ie passe

De Babel en Sion la terre des Viuans,

La demeure des Saints, & l'Arche, qui des vents

Et des flots irritez ne redoute l'audace.

Voici ces Champions, qui, d'un cœur indontable

Ont fait teste aux Tyrans: qui de corps & d'esprit

Se sont donnez à Dieu: dont le nom est escrit:

Dans son liure sacré de lettre ineffaçable.

Saints soldats, Dieu vous gard. C'à que ie vous embrasse

Venez çà que l'honneur, ô valeureux guerriers,

Et de palmes vos mains, & vos fronts de lauriers,

Que le present honneur vos maux passez efface.

Venez ô sacrez Roys: venez ô sacrez Princes,

Venez à ce triomphe, ô Seigneurs, dont le bras

Le regne de Satan a tasché mettre à bas,

Et faire verdoyer la F O Y dans vos prouinces.

Celuy là qui premier Isaac mit en frainchise

Tient par la main ce Duc, qui, parlant, arresta

Les cheuaux du Soleil. & frappant, conquesta

La terre, au fils d'Abram par le seigneur promise.

Celuy qui massicra d'une maschoire d'asne

Moyse.  
Iosué.

Samfon.

Mille Payens mutins, Sangar, Othoniel,  
 Ahod, Jephthé, Barac, le sacré Samuel,  
 Et celuy qui d'Oreb deffit le camp profane.

Gedcon.  
 Dauid.

Cil qui fut grand guerrier, grand chantre, grand Prophete,  
 Grand Poete, grand Roy : le brise-idole Afa:  
 Celuy qui des faux Dieux tous les autels brisa,  
 Celebrant puis apres du Passage la feste.

Iofias.

Et non loin Joathan, Iosaphat, Azarie,  
 Et ce Prince, à qui Dieu la vie prolongea,  
 Et qu'un celeste camp, heureux, desassiegea,  
 Rompant en un moment les forces d'Assyrie.

Ezechias.

Le sage Mardochee, & les cinq Machabees  
 Vrais heritiers du cœur & zele paternel,  
 Reçoivent leur guerdon des mains de l'Eternel:  
 Et relcuent ioyeux leurs enseignes tombees.

Deuant ces grands guerriers & la bande Royale  
 Marchent ces peres saints, dont la rare vertu,  
 Et la sainte doctrine a Satan combattu,  
 Forçant les fiers efforts de l'escadre infernale.

Enos, sous qui le Roy de la Machine ronde  
 Fut çà bas inuoqué, guide, deuotieux,  
 Ce pere qui se vit transporter sur les cieux,  
 Et celuy qui sauua dans vne Nef le monde.

Enoch.

Noé.

Et là pres Sem, Iaphet, Abram pere fidelle  
 Des fideles humains, & son fils bien aimé:  
 Puis son Nepueu, qui vit l'escadron emplumé  
 Et descendre & monter par vne longue eschelle:

Iacob.

Là pres chemine Aaron, Eleazar, Phinee:  
 Là Ioiade se void : cent Prestres huilez:  
 Par le Ciel, par Nature, & par zele appelez.

*A tenir en despost la Loy par Dieu donnee.*

Zacharie  
pere de Ieã  
Baptiste,  
Ioseph.

Simcon.

*Le pere de celuy qui baloye la voye*

*Du Messie attendu: celuy qu'on reputa*

*Pere du Fils de Dieu: celuy qui le porta*

*Dans le temple, en chantant vn Cantique de ioye.*

*Et Tite, & Barnabas, haineux mortels du vice:*

*Et Timothee encor du grand Paul tant prisé:*

*Et Denys, qui voyant le Soleil eclipsé*

*L'eclipse presagea du Soleil de Iustice.*

*Et quand & quand apres ie voy cent grands Prophetes,*

*Pour orner le Triomphe, à la file venir,*

*Qui si bien ont predit les choses auenir:*

*Qu'il sembloit proprement qu'elles fussent ia faites.*

Elie. *On y void celuy là, qui dans la coche ardente*

Elizee. *Fut par l'Esprit de Dieu enleué tout entier:*

*Et cest autre Voyant, qui fut fait heritier*

*De son diuin sçauoir, de ses mœurs, de sa mante.*

*Cest autre, qui reprit le sceptre fils de Jesse*

Nathan: *Pour vn double forfait: Amos, Ezechiel,*

*Puis Ioel, Abdias, Semeia Daniel,*

Ionas. *Et celuy qui reduit Ninive pechereffe:*

*On y void puis apres le fils de Barachie,*

*Ieremie, Iehu, Ahias, & Baruc,*

*Deux Michees sacrez, Nahum, Esdre, Abacuc,*

*Aggee, Sophonie, Osee, Malachie.*

*Le glorieux troupeau, qui ce troupeau deuance*

*Est celuy des Martyrs, qui d'un zele enflammé*

*Ont leur Foy par leur mort constamment confirmé,*

*Et seillé de leur sang leur certaine creance.*

*C'est ce sang bien-heureux, qui sert d'alme rosee*

Pour rendre plus fecond de l'Eglise le champ:  
Ce sont les saints harnois, par qui le sacré camp  
De l'Idolatre camp a les forces brisees.

Car ainsi qu'un fruitier, qui se coupe en Decembre,  
Plusieurs arbres nouveaux pour un arbre produit,  
Et chasque arbre ses bras va chargeant de doux fruct,  
La mort d'un seul Martyr plusieurs Martyrs engendre.

Abel marche en ce rang, puis le fils de Ioiade,  
Qui dans le sainct paruis, constant rendit l'esprit:  
Celuy que Manassé parricide meurtrit:  
Et celuy qui reprit l'inceste Herodiade.

Isaic.

Iean Ba-  
ptiste.

Salone, & ses enfans, qui voulurent desplaire  
Au Roy, plustost qu'à Dieu: & qui dans le tourment,  
Deuots s'entr' animoient à mourir constamment,  
Mere digne des, fils, fils digne de la mere.

Estienne.

Ce saint Proto-martyr, ce iouuenceau fidelle  
Qui à coups de cailloux des Hebrieux fut occis,  
Et qui, mourant, vid Christ pres de son pere assis,  
Conduit ceux qui sont morts pour semblable querelle.

Dont les uns oints de miel, furent mangez des mouches,  
Les autres des humains, les autres tenaillez,  
Les autres mis en croix, les autres regrillez  
Autres donnez en proyes aux bestes plus farouches.

Tout ioignant l'escadron de ces humbles gens d'armes,  
Je remarque Sara, & Rebeque, & Rachel:  
Je remarque Debore, & Iudith, & Iahel,  
Qui masles, pour la FOY, ont mis la main aux armes.

Celle qui, paruenüe à la grandeur Royale,  
Sauua son peuple Isaac, s'y void avecques Ruth,  
Avecques Noemi, & celle qui voulut,

Esther.

*Mieux mourir, que souiller la couche coniugale.*

*Mon œil de ce troupeau guere loin ne s'escarte,  
Qu'il apperçoit venir ces trois Dames d'honneur,  
Qui fouillerent, en vain, le tombeau du Seigneur.  
Et puis reconnoit Anne, Elizabet, & Marthe.*

*Mais, foible, il s'esblouit tout soudain qu'il contemple  
L'admirable beauté de celle là, qui fut  
La mere de son pere : & pucelle, conceut  
D'amour & de vertu l'inimitable exemple.*

*C'est, ô Muse, mon soin, l'Aube saintement claire  
Qui guide le soleil dessus le monde obscur:  
La vierge vraiment vierge & de corps, & de cœur,  
De Christ la Sœur, la Fille, & l'Espouse, & la Mere:*

*Le saint temple de Dieu, la bien-heureuse eschelle,  
Qui iadis rassembla la terre avec les cieux,  
L'esquif du grand Patron, le vaisseau precieux  
Où Phœbus a caché sa lumiere plus belle.*

### CHANT QUATRIESME.

En ce dernier chant sont representees eertaines notables victoires de la Foy, amplement descrites és histoires de la sainte Bible, le tout tendant à montrer que la Foy surmōte tous ennemis, a puissance sur toutes choses, tient les clefs de la vie, de la mort, des cieux, & des enfers : & que les trophées que les fideles remportent en vertu d'icelle, sont du tout admirables & diuins.

---

**I**E pensois estre au bout de ma sainte carriere  
Pour remporter le pris, bien que non merité:  
Mais m'en voicy bien loin, pour n'auoir recité

Qu'à peu pres la moitié de la pompe guerriere.

Deuant le char vainqueur on porte de grands tables,  
Où d'un peintre diuin les veritables mains  
Ont peinte, à la facon des belliqueux Romains,  
De l'invincible Foy les victoires notables.

Foy de Hiericho ie voy choir la muraille,  
Batue seulement du canon de la Foy:  
Icy l'ost inuaincu d'un infidelle Roy  
Par la Foy d'Isaye est deffait sans bataille.

Iosué 6. 10.

2. Rois 18.  
13.

Icy par Foy Moysè arme d'ire & de rage  
Les moindres vermissieux, pour Pharon tourmenter.  
Daniel peut par Foy les Lions edenter,  
Et vaincre des Dragons la nature sauvage.

1. Chro. 32.  
28.  
Isaie 37. 11.  
Exod. 7. 8:  
9. &c.  
Dan. 6. 12.

Icy saint Paul par Foy ne craint point dans vne Isle  
Le mortel aiguillon d'un serpent venimeux.  
Et Jonas abismé sous les flots escumeux,  
Trouue le ventre creux d'un poisson pour asyle.

Act. 28. 5.

Ion. 12.

En vn autre tableau ie voy representees  
D'un art passant tout art la riante Santé,  
L'inexorable Mort, la blesme Infirmité,  
Comme estans par la Foy mille fois surmontees.

Nom. 12.  
10.  
2. Rois 6.  
14. 27.

Moysè rend par Foy ladre sa sœur Marie.  
Elizee par foy fait ladre en vn moment  
Son auare Valet: ayant premierement  
Gueri du mesme mal le Vis-roy de Syrie.

Pour replanter la Foy dans la sainte prouince,  
Vn Saint seche & guerit la dextre de ce Roy,  
Qui les dix parts d'Isaac fit reuolter pour foy,  
Et contre l'Eternel, & contre son vray Prince.

1. Rois 13.  
4. 6

Act. 13 11.

Par foy Paul auengla le grand sorcier Elimes:

V ij

- Actes 5.16. Par Foy Pierre, enflammé d'un tresuste courroux,  
Fit mourir à ses pieds deux pariures espoux:  
Tobie.11. Digne punition d'un tant indigne crime.  
Par la Foy de son Fils Tobie recontemple  
Actes 3.6. La clarté des flambeaux par le ciel espandus,  
& 14.10. Et deux pauvres boiteux sont droits par Foy rendus,  
Actes 28.8. L'un dedans Lystre, & l'autre à la porte du Temple.  
Par Foy Paul fit cesser l'aspre d'yssenterie  
Qui raclait les boyaux d'un riche homme Maltois.  
Actes 9.34. Par la Foy de Simon d'un impotent Lyddois  
Actes 20. La longue infirmité promptement est guerie.  
10. Paul dans Troas par foy Euthyche ressuscite.  
1. Rois 17. Elie ren l'esprit au ieune Sarephtain.  
21. Elizee rend l'ame au fils Sunamitain.  
2. Rois 4. Et dans Ioppe Simon fait reuiure Thabite.  
33. Et autre part ie voy la peinture pendue  
Des quatre premiers corps de ce grand Uniuers,  
Vulcan au rouge teint, la Terre aux cheueux verds,  
L'Air au bisarre habit, l'Onde à la corte bleuë.  
Actes 9.40. Elizee par Foy fait du Pole descendre  
2. Rois.6.17. Des chariots de feu contre les Syriens,  
1. Rois 18. Elie, desmentant les Prophetes Payens,  
37. Fait sur le moite autel le feu, sans feu, se prendre.  
Dan.3.27. La Foy des trois Hebrieux, qu'un Roy comblé de vices  
Jette en un four ardent, deffend mesme leurs peaux  
De la flamme ondoyantie: & fait que leurs bourreaux  
Sont les executeurs de leurs propres supplices.  
Leu.10. Moise fait tomber une torche enflambee  
Nomb.16. Dans l'exercite Hebrieu, pour ceux-là consumer  
15. Qui d'une main profane osent faire fumer

Deuant l'autel de Dieu les odeurs de Sabe.

Ce Moÿse, exaucé du grand Dieu des batailles,  
Fait par Foy des hauts monts crouler les fondemens:  
Et que la terre aualle avec ses tremblemens  
Le murmurant Coré dans ses noires entrailles.

Moÿse fait par Foy qu'une humeur alme abonde  
Es rochers sans humeur, & d'icelle nourrit  
Son ost Jsraelite : au contraire il tarit  
La mer dedans la mer, & l'onde dedans l'onde.

Exod. 17.6.

Moÿse es pand par Foy sur les eaux doucereuses  
La couleur & le goust d'un sang noir & puant.  
Au contraire par Foy Moÿse va muant  
Les ameres liqueurs en liqueurs sauoureuses.

Exod. 14.21

Exod. 7.20.

Exod. 15.25.

Trois fois le clair Iourdain son onde a departie,  
Pour donner seur passage aux bien-aimez de Dieu:  
Dont l'une fut au temps du premier Iuge Hebrien,  
L'autre au temps d'Elizee, & l'autre au temps d'Elie.

Iosué 3.16.

1. Rois 1.8.  
14.

Vrayment c'est par la Foy que le deuot Thesbite  
Va troublant l'air serain de nuageux brouillars:  
Vrayment c'est par la Foy que l'air de toutes pars  
Se fond, pour humecter le camp Jsraelite.

1. Rois  
18.41

Mesme ce peuple ailé, qui l'air venteux diuise  
De ses peints auirons, est sous la Foy captif.  
Le corbeau sert par Foy au Thesbite fuitif,  
La colombe à Noé, les cailles à Moÿse.

1. Rois  
17.6.  
Gen. 8.11.  
Ex. 16.13.

He Dieu: qui pourra faire à la Foi resistance,  
Si le fer donte-tout est par la Foy donté?  
Si sur l'onde le fer est par la Foy porté?  
Si la Foi d'Elizee a sur le fer puissance?

1. Rois 6.

La Foy n'a seulement sur toute chose humaine

V ij

*Haute & basse iustice: ains va mesme forçant  
La iustice de Dieu, en temps & lieu cassant  
Les arrests prononcez en sa Cour souveraine.*

Ion. 1.  
10.

*De Ninive la Foy d'un repentir suivie  
L'ire du Tout-puissant, de son chef destourna.*

2. Rois  
20. 10.

*La Foy d'Ezechias, puissante, desborna  
Les limites, prescrits à sa trop courte vie.*

*Que si celuy d'où part la Foy de son Eglise  
Semble comme obeir aux desirs de la Foy:*

*Et quoi? me doi ie point estonner, si ie voi  
Mesme les Anges saints despoillez de franchises?*

2. Rois 19.  
35.

*Ezechie a par Foy à sa solde les Anges,  
Le Thebite par Foy les a pour nourrigons,*

2. Rois 5.  
Aét. 1. 7.

*Pierre les a par Foy pour portiers des prisons,*

Gen. 32. 1.

*Iacob pour conducteurs es prouinces estranges.*

*Environ douze pas deuant toutes ces pompes,  
Maints sacrez menestriers pouffent iusques aux cieux:  
De l'inuincible Foy le nom victorieux,  
Animans leurs clairons, leurs flustes, & leurs trompes.*

*Mathieu, Jean, Marc, & Luc, fideles secretaires  
Du Messie Homme-Dieu, enflent d'un vent si fort  
Leurs cornets à bouquin, que du Nil iusqu'au Nord  
Ils font ouyr leur chant, plein de sacrez mysteres.*

*Les deux Iaques, dont l'un nasquit de Zebedee,  
L'autre nasquit d'Alphée, André, Simon, Thomas,  
Pierre, Barthelemi, Philippe, Matthias,  
Paul docteur des Gentils, avecle bon Thadee.*

*Soufflent d'un tel accord leurs longues saquebutes,  
Et leurs fifres, qu'on oit de Fez iusqu'au Levant:  
Qu'il semble qu'un poulmon les fournisse de vent.*

Et qu'une seule main fredonne sur leurs flustes.

Tandis que mon esprit dans ce discours se plonge,  
La criarde Progné qui contre un soliveau

Commençoit, architecte, un bastiment nouveau,  
Rompt avec son caquet & ma ioye, & mon songe.

Ce trop soudain resueil, m'estant peu agreable,  
Je voudrois volontiers pour cent ans estre un Loir,  
Qui vingt lustres entiers sommeillast pour ne voir  
Les miseres, qui font mon veiller miserable.

Car las! veillant, ie voi l'impure Synagogue  
Triompher de l'Eglise, hélas! hélas! ie voi

Que l'infidelité triomphe de la Foy:

Et que, plus que les bons, les peruers sont en vogue.

Ie voy que d'un chacun en ce temps deplorable  
Tout le zele ne gist qu'en meurtres inhumains.

Profane est nostre cœur & profanes nos mains,  
Nous n'auons rien de Christ que le tiltre honorable.

L'inceste n'est que ieu, l'homme est un loup à l'homme,  
Rompre sa Foy souuent est estimé vertu.

Christ est impuniment de blasphemés battu,  
On suit l'art de Medee, & l'amour de Sodome.

Les vierges sont sans crainte, & sans honte les femmes,  
Les Princes sont tyrans, les peuples insensés,  
Bref nostre aage est l'esgoust, où des siècles passez  
Coulent de toutes pars les vices plus infames.

Ferme, ferme, ô mon sein, à tes soupirs la porte,  
Mon œil, ferme la bonde au chaud cours de tes pleurs:

Et loin de toi, mon cœur, reiette ces douleurs,

Ce qui plus me contriste, est ce qui me conforte.

Non non: mon songe est vrai: non non, bien tost la gloire

166 LE TRIOMPHE DE LA FOY.

De la Foy paroistra: Satan voiant prochain  
L'eclipse de ses loix. fait sa derniere main,  
Pour empescher, s'il peut, ceste belle victoire.

Certes si mon *Quadran* & ma *Charte marine*  
Ne deçoient mon œil, nous sommes pres du port,  
Où, tirez de danger, nous ne craindrons l'effort  
Ni des vents courroucez, ny de l'onde mutine.

Nos execrables mœurs dedans *Gemorrhé* apprises,  
Les troubleses saisons, les civiles fureurs,  
Les menaces du Ciel, sont les avant-coureurs  
De *Christ*, qui vient tenir ses dernieres *Assises*.

Ce iour triste aux mauvais, & doux aux bons, approche:  
*Christ* vient pour separer les cignes des corbeaux,  
L'iuorioe du froment, & les boucs des agneaux:  
Et le triomphe heureux que ie chante est fort proche.

O Pere, en attendant ce general triomphe,  
Attendant que ie voie accablez les peruers,  
Et sous ton iuste sceptre afferui l'uniuers,  
Fai que la vaine Foy de ma raison triomphe,

FIN DV TRIOMPHE DE LA FOY  
DE G. DE SALVSTE SEIGNEVR  
DV BARTAS.

Poeme

















